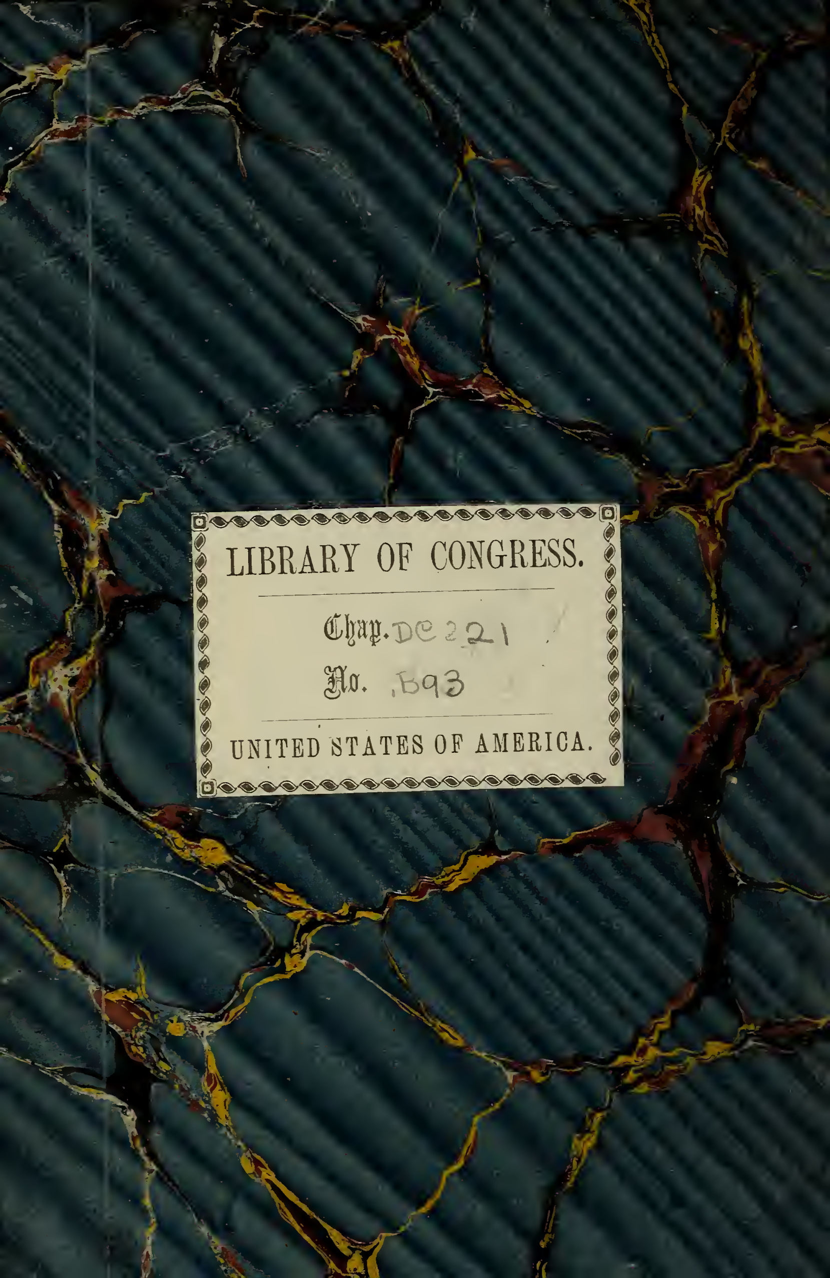
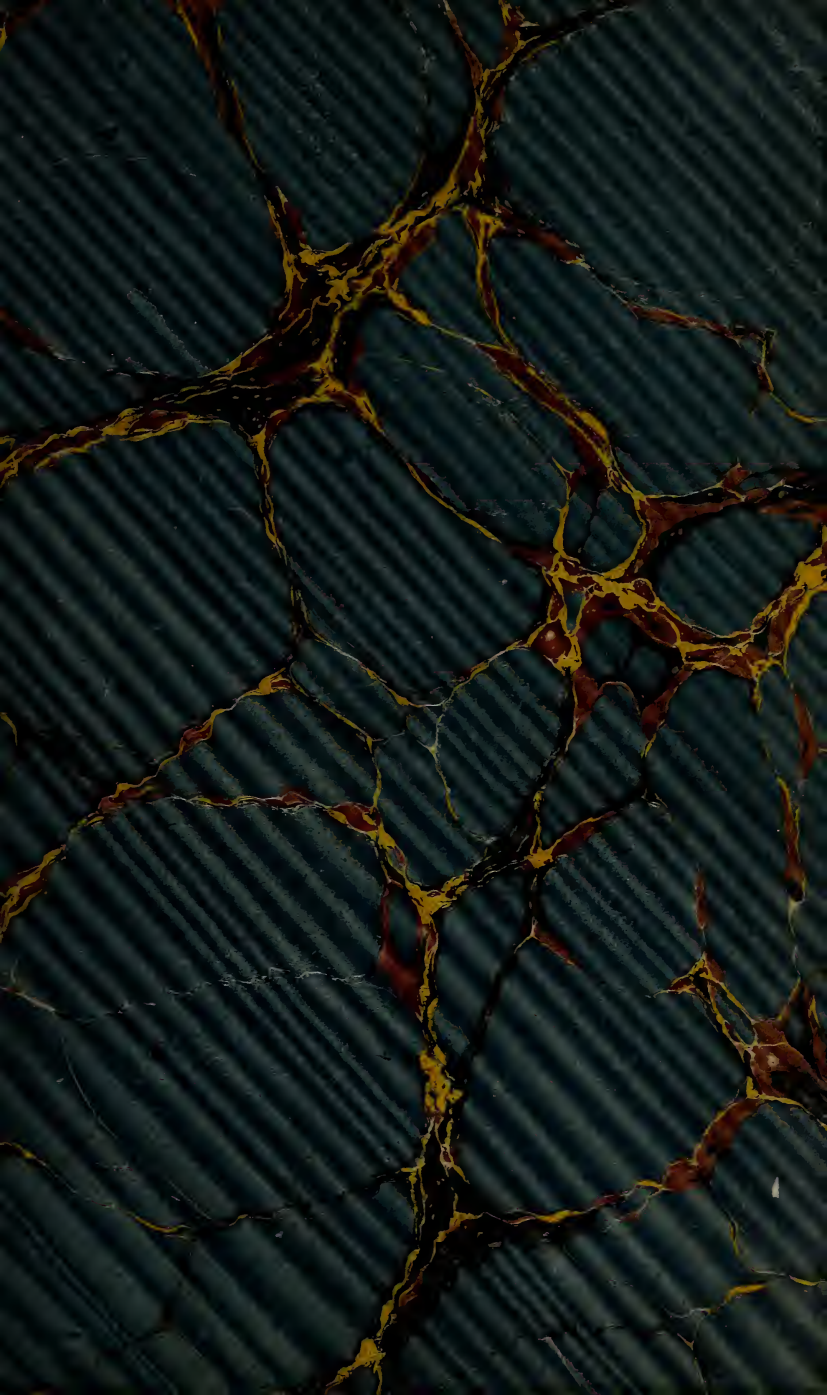



LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. DC221
No. .B93
UNITED STATES OF AMERICA.



HISTOIRE

DE

LA CAMPAGNE

DE 1800.

HISTOIRE
DE
LA CAMPAGNE
DE 1800,
EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

Par M. de BULOW, Officier Prussien, Auteur de *l'Esprit du Système de Guerre moderne*;

SUIVIE

Du Précis de la même Campagne dans la Souabe, la Bavière et l'Autriche, rédigé sur les lieux par un Officier de l'Etat-Major de l'Armée Impériale :

TRADUIT DE L'ALLEMAND

ET PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION CRITIQUE,

PAR CH. L. SEVELINGES.

A PARIS,

Chez MAGIMEL, Libraire pour l'Art militaire, quai des Augustins, n°. 73, près le Pont-Neuf.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

L'HISTOIRE des deux campagnes les plus mémorables de la plus terrible guerre, que nous retracent les Annales du monde, suffirait seule pour captiver l'attention de toutes les classes de lecteurs. Quel degré d'intérêt n'acquerra-t-elle pas pour ceux qui, par état ou par inclination, se sont fait un fond de connaissances militaires, si, au récit fidèle des événemens, se joignent des observations qui leur en dévoilent les causes, ou qui, du moins, fassent naître en eux le louable desir de méditer sur ce qui a été fait, et ce qui pouvait se faire ?

M. de Bulow, Officier Prussien, auteur de l'ouvrage dont j'offre ici un abrégé, était déjà connu en France par un écrit fort répandu, depuis que M. *Tranchant-Laverne* en publia une traduction faite avec

beaucoup d'intelligence et de clarté (1).

Je ne puis trop en recommander la lecture aux personnes qui voudront faire celle-ci avec quelque profit. Sans cela, il serait souvent difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre l'auteur dans l'application continuelle qu'il fait des principes énoncés dans sa première production.

Sans m'engager dans l'analyse de la Théorie qu'il y a exposée, je crois devoir, du moins, donner la définition de deux termes, qu'il importe d'autant plus de comprendre, qu'ils servent à distinguer les points de vue, sous lesquels l'auteur envisage toutes les opérations militaires.

Le premier est un mot qu'il a remis en usage pour l'intelligence de son système, et le second est pris dans une acception si rigoureuse, qu'il peut être considéré comme nouveau.

Ecoutons M. de Bulow lui-même (2).

---

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1 vol. in-8°. avec 58 figures.

Chez Magimel, libraire, quai des Augustins, n°. 73.

(2) *Ibid.* Iere. part. sect. X.

« J'appelle *Stratégie* (1) les mouvemens » de guerre de deux armées hors du cercle » visuel réciproque, ou, si l'on veut, » hors de l'effet du canon.

» J'appelle *Tactique* la science des mou- » vemens qui se font en présence de l'en- » nemi, de manière à pouvoir être vu par » lui, et atteint par son artillerie ».

M. de Bulow paraît attacher un grand prix à la gloire d'avoir été le premier à publier les principes sur lesquels repose son système.

Il avance, par exemple, que le premier il a séparé l'idée de la *base* de celle de la *ligne d'opérations*; que, le premier, il a démontré jusqu'à l'évidence, et réglé, d'une manière invariable, les deux conséquences qui en résultent.

Ces deux idées-mères doivent être considérées comme les élémens et le fondement de la Stratégie.

M. de Bulow prétend aussi que, le

(1) On sait que les Athéniens nommaient *Stratèges* (Στρατηγοὶ) dix Généraux élus par le peuple.

premier, il a défini, avec précision, ce qu'on devait entendre par *l'objet d'opération.*

De ces notions préliminaires, sort, selon lui, le grand et important principe que toute base militaire, pour être bonne, doit être la base d'un triangle, dont l'angle au sommet soit au moins de 90 degrés.

Cet angle, opposé à l'objet d'opération, est toujours nommé par l'auteur *l'angle objectif*, ce qu'il importe de retenir.

A la base d'un triangle rectiligne, il préférerait encore un segment de cercle, dont le côté concave serait tourné vers l'ennemi.

L'auteur affirme que cet axiôme n'a été connu de personne avant lui, qu'il serait impossible de trouver dans aucun Théoricien la plus légère allusion à une vérité dont la découverte lui appartient uniquement.

Je suis très-éloigné, assurément, de contester à M. de Bulow la réalité ou

l'étendue de ses connaissances militaires ; mais il provoque la discussion de son système avec une franchise qui doit m'inspirer la confiance de lui soumettre quelques doutes.

« Je vais au-devant de la critique, dit-» il ; la vérité m'est plus chère que la vaine » renommée d'auteur. Pourquoi, après » avoir lu mon ouvrage, n'examinerait-» on pas s'il m'est permis de prétendre au » titre d'inventeur ? Pourquoi ne me prou-» verait-on pas, si on le peut, que toutes » les assertions que je donne pour origi-» nales, ne sont que des réminiscences ? » Je m'en consolerais facilement, en son-» geant que cette rencontre, cette confor-» mité d'idées entre moi et d'autres maîtres » de l'art, sont un garant de la justesse » de ces idées ».

Il est impossible de mettre ses lecteurs plus à l'aise : quant à moi, je me permettrai de faire part des observations suivantes à ceux, dans les mains desquels pourra tomber ma traduction.

Après un examen réfléchi du système de M. de Bulow, je trouve qu'il est susceptible d'être analysé en termes extrêmement clairs et précis.

« Avant d'entrer en campagne, selon » lui, il est nécessaire d'avoir derrière soi » une ligne de magasins, assurée par de » bonnes places. Plus cette ligne est étendue, plus l'armée qui en tire ses vivres » et ses munitions en est rapprochée, et » plus l'ennemi éprouvera de difficultés, » s'il tente de lui en intercepter la communication.

» Si, au contraire, cette ligne est » courte, ou même se réduit à un point, » et que l'armée qu'elle alimente s'en éloigne, les moyens qu'aura l'ennemi pour » arrêter toutes ses opérations, en s'emparant du seul chemin que suivent ses » convois, seront fréquens et multipliés ».

Il est impossible, assurément, de contester à M. de Bulow la vérité de ces théorêmes fondamentaux; mais examinons jusqu'à quel point il peut prétendre à la

gloire de les avoir révélés ou démontrés.

Avant d'essayer d'approfondir les principes d'après lesquels ont agi les grands Généraux des tems modernes, il ne serait pas indifférent de rechercher si l'antiquité ne nous offrirait aucune trace d'un système analogue à celui que nous discutons.

Alexandre-le-Grand vient naturellement se présenter à la mémoire : or, voici ce que dit de l'immense expédition entreprise par le vainqueur de l'Asie, un des plus habiles Théoristes du siècle dernier (1) :

« Par la lecture que j'ai faite d'Arien,
» voici comme j'ai compris le projet d'Ale-
» xandre pour faire la conquête de l'Asie.
» Ce projet a eu pour fondement de com-
» mencer, après le passage de l'Hellespont,
» par se rendre maître de toutes les villes
» maritimes des côtes de l'Asie et de l'E-
» gypte, dont la plupart étaient sans for-
» tifications, afin d'ôter par là aux Perses
» le pouvoir d'entretenir une flotte dans la
» Méditerranée.

---

(1) Le Maréchal de Puységur : *Art de la guerre*, tom. I[er]. chap. I[er]. art. VI.

» Par ce moyen, Alexandre assure la » communication de son armée dans l'Asie » avec la Grèce, pour en tirer les secours » nécessaires : ainsi, dès qu'il a passé » l'Hellespont, il suit ce projet, il bat les » Perses au passage du Granique. Au lieu » de les poursuivre comme un jeune con- » quérant qui suit son courage plutôt que » la voie qui conduit à l'exécution de ses » desseins, il occupe son armée à faire la » conquête des places maritimes les unes » après les autres, et de proche en proche, » comme elles sont situées.

» Alexandre ne s'écarte point du but » qu'il s'est proposé, en fesant la con- » quête de la Lycie et de la Pamphilie, » afin d'assujettir toute la côte.

» Le héros arrive à Tarses, et peu » après se donne la bataille d'Issus, où il » défait entièrement l'armée de Darius; » mais au lieu de le poursuivre, il ne se » dérange pas en la moindre chose de la » marche qu'il s'est tracée, et continue de » prendre les villes maritimes, parce qu'il

» connaît que c'est le seul moyen d'assurer » toutes les conquêtes qu'il a prémédité » de faire : en conséquence, il assiège » Tyr ».

« Dans tous les tems, ajoute le Maréchal de Puységur, ceux qui ont entrepris des conquêtes en avant, *sans prendre les mêmes précautions que prit Alexandre pour assurer les siennes*, dès qu'ils ont connu que l'ennemi était assez fort pour se mettre entr'eux et leur pays, ont été obligés de les abandonner pour se rapprocher, et souvent contraints de donner bataille, c'est-à-dire, de s'exposer à tout perdre. Nous en avons bien des exemples dans l'Histoire ».

D'après cet exposé, il est évident que Alexandre ne voulut marcher en avant, qu'après s'être assuré de ses derrières, et avoir formé la ligne, *qui servait de base à ses opérations*, aussi étendue que possible.

César montra-t-il moins de science, moins de sagacité dans son admirable cam-

pagne de Catalogne contre Afranius (1)?

Ces principes tiennent si intimement à la théorie de la guerre, que, chez les anciens, comme chez les modernes, on aurait peine à trouver un seul Général, un seul Auteur militaire, qui ne les ait pratiqués ou enseignés. Parmi les premiers, il suffit de citer Xénophon, Polybe, César; parmi les seconds, Montécuculli, Folard, Puységur, Guischardt, etc. Ils n'emploient pas, il est vrai, dans leurs définitions les termes géométriques dont fait usage l'Auteur Prussien; mais, quand ils vous recommandent de veiller sur vos flancs, de vous assurer du pays qui est derrière vous, d'en entretenir les communication aussi libres et aussi nombreuses que possible, et de les couvrir, en calculant avec précision les marches que l'ennemi peut faire pour les intercepter, ainsi que celles qu'il faudra entreprendre pour s'y opposer : quand ils vous ont dévoilé, en un mot, tous les secrets du grand art

(1) Voyez ses Commentaires : *de bello civ.* lib. I.

de la guerre, n'ont-ils pas ôté à leurs successeurs le droit de réclamer, comme une découverte, ce qui n'est au fond que le fruit de leurs exemples et de leurs préceptes? Peut-on, enfin, se dire l'inventeur d'une Théorie, parce qu'on l'a rédigée ou présentée dans des formes nouvelles?

Voilà une question que je soumets à M. de Bulow. Les expressions qu'il veut introduire, peuvent avoir le mérite de la précision, mais elles n'ajoutent rien au sens.

Par exemple, lorqu'il établit que son armée, en la considérant comme un sommet, doit former un *triangle obtusangle*, ou tout au plus *rectangle* avec la base d'opérations, est-il plus intelligible, et même plus exact que le Maréchal de Puységur, qui recommande de calculer avec soin toutes les entreprises que l'ennemi peut faire sur vos communications, et les moyens que vous aurez pour les déjouer?

Lorsque M. de Bulow veut que les dis-

positions se fassent toujours de manière à figurer la courtine flanquée de ses bastions, fait-il autre chose que répéter les principes posés par les grands maîtres (1)? Tous nous disent de porter tous nos soins à couvrir nos flancs, et à menacer ceux de l'ennemi, afin de l'embrasser dans nos attaques.

Montécuculli, après avoir démontré cet axiôme dans son premier livre, en fait une application lumineuse dans le second, qui traite de la guerre contre les Turcs, et, dans le troisième, appuie enfin ses leçons d'exemples tirés de ses propres campagnes.

Il serait aussi long que superflu de citer à la suite d'un aussi grand nom, ceux de tous les Théoristes où M. de Bulow a puisé des idées dont il a fini par se croire l'auteur, parce qu'il les a revêtues d'une nomenclature particulière, et offertes sous un jour nouveau.

(1) Guibert, dans son *Essai général de Tactique*, a donné beaucoup de développement à cette idée.

Mais il émet aussi des opinions dont on ne peut lui contester la propriété : il est donc juste qu'il en réponde seul, et que tout lecteur en fasse le libre examen.

Voici un de ses théorêmes favoris :

« Il est plus efficace de combattre en » *tirailleurs* (1) qu'en rangs serrés ; et d'ail» leurs, il est bien plus facile de mettre le » désordre dans ces derniers ».

M. de Bulow cherche à démontrer cette singulière proposition, en avançant que si les ennemis restent en masse, ses tirailleurs, qui sont à une certaine distance les

---

(1) M. de Bulow semble regarder les *tirailleurs* comme une invention propre à la guerre de l'indépendance Américaine. Sans nous engager dans la discussion des rapprochemens qui pourraient se faire entre les tirailleurs et les *flanqueurs* ou *éclaireurs*, je rappellerai à M. de Bulow le célèbre combat de *Ruspina* ou *Mahadia*, en Afrique, où Labienus exécuta contre César des manœuvres de troupes légères, si habilement conçues, que ce grand Capitaine n'en put triompher que par son inébranlable constance et les prodigieuses ressources de son génie. (Hirtius, *bell. afric.* — Guischardt, tome II, chap. VIII.)

Substituez le fusil à l'arc et à la fronde, vous aurez nos tirailleurs modernes dans toute leur perfection.

uns des autres, ne perdront pas un coup contre ce groupe d'hommes, tandis que le feu de la troupe serrée n'atteindra, pour ainsi dire, que par hasard, un de ces tirailleurs disséminés sur le terrain.

Il ajoute que son adversaire, réunissant ses troupes, formera nécessairement une ligne moins étendue que celle qu'il occupera lui-même avec ses tirailleurs, ce qui lui permettra de l'envelopper, même avec une force inférieure.

Sans prétendre, assurément, mettre en doute l'utilité dont peuvent être les tirailleurs en mainte circonstance, j'en appellerai aux Officiers qui ont fait avec fruit la dernière guerre, celle de toutes où l'on a employé cette arme avec le plus d'habileté, et, fort de leur témoignage, je répondrai à M. de Bulow :

1°. Si l'armée ennemie est postée suivant les principes des grands Capitaines, ses flancs seront assurés, ce qui réduira le point d'attaque à un front égal au sien.

2°. Il est de fait que le feu des tirail-

leurs est beaucoup moins meurtrier que ne le suppose M. de Bulow; ils tirent, en général, de trop loin.

3°. On sent (et M. de Bulow l'avoue lui-même) qu'ils ne pourraient résister en plaine à la cavalerie légère. Dans un pays coupé, il leur serait même difficile de tenir contre l'attaque vive d'une troupe en ordre, sur-tout si on la fait précéder par quelques décharges d'artillerie. Il est simple, en effet, qu'une certaine masse d'hommes renverse des individus épars et sans ordre.

Je pense aussi que tous les militaires ne conviendront pas de la justesse de quelques autres opinions de l'Auteur Prussien.

Ce sont celles qu'il professe, généralement, sur les retraites et la guerre défensive. Sans doute, il est à propos de laisser sur les derrières et le flanc de l'ennemi, des détachemens qui le menacent et le harcèlent; mais il ne serait pas prudent de se diviser en plusieurs corps éloignés les uns des autres : le vainqueur les écra-

serait successivement. La saine Théorie enseigne qu'il faut jeter dans de bonnes places, de fortes garnisons, qui interrompent les communications de votre adversaire, interceptent et enlèvent ses convois, l'obligent enfin à se morceler. A défaut de forteresses, on prendra, s'il est possible, une position qui donne de la jalousie à l'ennemi, et qui soit tellement calculée, qu'on n'ait que le rayon ou la corde à suivre pour se réunir et s'opposer à ses mouvemens, tandis qu'il aura l'arc à parcourir pour former ses attaques.

Les campagnes du Maréchal de Créqui, en Lorraine et en Alsace (1677, 1678), et la défense des frontières du Dauphiné et de Provence, par le Maréchal de Berwick (1711), sont des modèles à suivre dans la défensive : il est, cependant, à observer que la conduite de ces deux grands Généraux se trouve presqu'en opposition directe avec les principes avancés par M. de Bulow.

Ce n'est pas, au reste, que l'Auteur

Allemand regarde de telles autorités comme capables de porter atteinte à la solidité de son système. Il est si fortement pénétré de son évidence, qu'il ne conçoit pas qu'il puisse être attaqué par d'autres, que par ceux qui manqueront d'une dose de perspicacité suffisante pour en saisir l'ensemble et les détails.

M. de Bulow s'attend que ses antagonistes lui objecteront que, pour agir dans un triangle obtusangle, tel qu'il le trace, il faut qu'il soit maître d'une bien plus grande étendue de terrain qu'il ne serait nécessaire, s'il marchait en avant sur une simple ligne.

Il soutient précisément le contraire, et voici son raisonnement :

« Il n'est point nécessaire de rien pos-
» séder derrière soi, quand on opère au
» sommet d'un triangle obtusangle, ou,
» tout au moins, rectangle ; car, la ligne
» moyenne d'opérations, c'est-à-dire, la
» perpendiculaire abaissée du sommet sur
» la base, est suffisamment couverte par
» sa position même ; tandis qu'une ligne

» d'opérations, unique, doit être cou-
» verte par une chaîne de postes ».

Ce raisonnement est spécieux : je m'imagine, néanmoins, que nombre de personnes demanderont à M. de Bulow comment, et de quoi il se propose de former la base de son triangle, s'il regarde comme inutile de rien posséder derrière lui.

D'autres pourront aussi lui demander quelle arme il compte substituer à la baïonnette, pour laquelle il affiche un si grand dédain (1).

Il laisse assez percer son goût pour la pique . il n'est donc pas hors de propos de lui rappeler les principaux argumens d'un chapitre que Puységur a consacré tout entier à cette question : « Si l'infanterie, ar-
» mée de fusils avec baïonnettes à douille,
» l'est mieux qu'avec des piques (2)?

» Les occasions de se servir de la pique
» sont si rares, dit l'auteur que je viens de
» citer, en comparaison de celles où elles
» sont non-seulement inutiles, mais em-

(1) Voyez page 127 et suivantes.

(2) Puységur, *Art de la guerre*, tom. Ier. chap. VIII.

» barrassantes, que ce n'est pas sans rai-
» son que l'usage en a été proscrit.

» Durant la guerre de 1701, qu'il n'y
» a plus eu de piques, cela n'a rien ôté
» de la force des bataillons; et s'il y en a
» eu qui aient été renversés par la cavale-
» rie, ils l'auraient été de même du tems
» des piques.

» La pique est une arme très-fragile :
» une fois baissée, elle est très-difficile à
» remuer, et n'a d'autre mérite que sa lon-
» gueur.

» Les soldats ne pouvant avoir, en cam-
» pagne, des armes de rechange de divers
» usages, il a fallu leur en choisir une qui
» pût leur être utile pour toutes sortes d'oc-
» casions, et qui, dans un besoin, pût
» suppléer à toutes les autres : or, le fusil
» avec la baïonnette étant en même tems
» arme à feu et hallebarde, supplée par
» le feu à l'éloignement, et par sa baïon-
» nettes à tous les coups de main ».

On ne peut disconvenir que le Maré-
chal de Puységur, ayant fait successive-
ment la guerre avec des troupes armées de

piques, et avec d'autres armées de baïonnettes, doit inspirer beaucoup de confiance lorsqu'il prononce sur ces deux armes.

M. de Bulow, comme je l'ai déjà dit, provoquant lui-même la discussion de ses principes et de ses hypothèses, je me suis cru très-autorisé à lui faire quelques observations impartiales. Elles ne peuvent nuire en rien au succès de son ouvrage, où le lecteur trouvera toujours une profonde connaissance de l'art de la guerre, et souvent matière à méditer sur des conceptions hardies, et des vues nouvelles.

Il est un point sur lequel j'aurais pu entrer avec M. de Bulow dans une discussion plus longue et plus grave.

En plus d'une circonstance, il laisse percer, en parlant des Français, une prévention haineuse, qui ne se rencontre que trop souvent chez les étrangers qui ne nous connaissent qu'imparfaitement. On est étonné, dans un ouvrage militaire, de rencontrer des dissertations sur notre littérature, notre caractère et nos habitudes. Il en résulte, de la manière la plus évi-

dente, que l'Auteur Allemand ne connaît nullement la France et ses habitans, et qu'il s'est laissé égarer par tous les préjugés qu'alimente la jalousie nationale.

Lorsqu'il se formera des idées plus saines sur notre compte, il me saura, sans doute, quelque gré de n'avoir point donné de publicité à des opinions qu'il s'empressera de désavouer.

Je me bornerai seulement à observer que les éloges donnés, dans l'occasion, aux opérations et à la valeur de nos armées, n'en ont que plus de prix dans la bouche d'un homme qui fait profession de ne pas être notre partisan. Une grande et glorieuse nation dédaigne des attaques qui ne peuvent l'atteindre ; elle honore le mérite jusque dans ses ennemis.

L'on remarquera peut-être aussi que l'Auteur Prussien s'est quelquefois écarté de la rigoureuse impartialité, dont tout historien doit faire profession, lorsqu'il prononce sur les opérations des Impériaux. Personne n'ignore la rivalité qui subsiste entre les Autrichiens et les Prussiens, riva-

lité qui, d'ailleurs, divise également tous les Etats de l'Empire, et qui fait que les noms collectifs d'*Allemands*, de *Patrie Germanique*, sont des mots vides de sens.

Au reste, le lecteur est à portée de rectifier, sous le rapport militaire, les erreurs qui pourraient être échappées à M. de Bulow, en comparant ses récits à la relation très-fidèle dont je les ai fait suivre. Elle est extraite d'un journal rédigé sur le théâtre même de la guerre, par un Officier auquel sa place et ses lumières donnaient tous les moyens d'apprécier les faits dont il était témoin oculaire. Ils y sont racontés avec simplicité et clarté ; ce sont les meilleurs garants de l'esprit de justice qui a présidé à la rédaction de cet intéressant mémoire.

Si M. de Bulow se fût toujours montré animé de cet excellent esprit, rien ne se serait opposé à ce que je donnasse une traduction complète de son ouvrage ; mais on sent que je ne pouvais l'entreprendre sans m'écarter du sujet principal, quelquefois même sans blesser les convenances. Par

exemple, était-ce à moi, Français, et très-fier de l'être, à traduire une harangue dans le goût de Tite-Live, que M. de Bulow prête au Général Melas avant la bataille de Marengo, pour rappeler à son armée que nous sommes les fils de ces Français, qui ont perdu la bataille de Rosbach contre les Prussiens ?

Je sais fort bien que pendant long-tems, un Français ne pouvait se montrer en Allemagne, sans que la jalousie nationale ne cherchât à s'armer contre lui du nom de cette malheureuse journée. Mais c'était avant la guerre de la Révolution, avant cette foule d'exploits qui ont rendu, et au centuple, aux armes Françaises, tout le lustre que leur avait enlevé l'impolitique et funeste guerre de 1756.

Et encore, cette vengeance n'a jamais été exercée par les gens instruits, par les militaires spécialement, qui savaient que, dans cette bagarre de Rosbach, les troupes de France étaient confondues avec celles des cercles, qu'elles étaient sous les ordres d'un Allemand (le Prince de Saxe Hildburg-

hausen), et qu'enfin, cette armée, mal composée, mal commandée, avait eu affaire au premier Capitaine du siècle, au Grand Frédéric.

M. de Bulow doit avoir trop de sens, pour ne pas convenir qu'un ennemi de César aurait eu peu de droit de déclarer à son armée qu'elle devait dédaigner ce Conquérant et ses Légionnaires, parce qu'ils étaient les descendans de ces Romains, qui avaient perdu la bataille de Cannes contre Annibal.

Au total, je me suis étudié à faire disparaître ce qui pouvait déparer l'ouvrage de M. de Bulow, et à mettre en évidence les points qui méritent de fixer l'attention des militaires. Je répète, d'ailleurs, que j'ai conservé l'esprit et les opinions de l'Auteur Prussien, toutes les fois que jai pu le faire, sans servir d'écho à ses préventions personnelles.

HISTOIRE

DE

LA CAMPAGNE DE 1800,

EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

« C'EST moins sur les champs de bataille, » que dans les conseils des Souverains, qu'il » faut rechercher la cause des défaites » ont dit de grands hommes d'état, éclairés par l'expérience.

La vérité de cette assertion ne pouvait être mieux démontrée, que par la comparaison de la conduite des Gouvernemens Français et Autrichien, avant la campagne dont nous allons tracer l'histoire. Nous y verrons que les mesures adoptées par les cabinets, ont réglé le sort des deux Etats : d'un côté, les vastes conceptions du génie ont dû enfanter des victoires ; de l'autre, les vues étroites de la routine ne pouvaient produire que des revers.

La première des erreurs des ennemis de la France, fut de se persuader que cet Empire était totalement épuisé d'hommes et d'argent. Egarée par cette opinion, à peine l'Autriche songea-t-elle à remplir le vide que venait de causer dans ses armées le départ de cinquante mille Russes.

Dans ce moment même, la France déployait toute son activité, pour réparer les pertes de la campagne précédente, et s'assurer des avantages décisifs dans celle qui allait s'ouvrir. Fût-il vrai que dix ans écoulés dans les orages de la révolution, eussent sensiblement amorti l'enthousiasme de la liberté dans le cœur des Français, du moins un héros savait ce qu'il devait attendre d'une nation essentiellement belliqueuse, en fesant un appel à sa valeur, en lui montrant l'ennemi sur ses frontières. Bonaparte avait offert la paix ; l'Empereur l'avait refusée : de cet instant, tout soldat français sentit combien était belle la cause pour laquelle il combattait.

On a singulièrement exagéré les pertes que la France a faites en hommes pendant cette guerre. Jamais, comme on l'a soutenu, toute la nation ne vint s'entasser dans les camps ; jamais, dans toutes leurs campagnes, les Français ne firent agir plus de cinq cent mille hommes contre leurs ennemis. Louis XIV

en eut autant sur pied pendant la guerre de la Succession, et les Etats sur lesquels il régnait, n'égalaient point le territoire actuel de la République.

Contre l'efficacité des entreprises des Français, on objectait sans cesse le délabrement de leurs finances; et c'est précisément cette impossibilité de soudoyer et d'entretenir les troupes, que les Gouvernans et les Généraux employèrent habilement, pour pénétrer le soldat de la nécessité d'aller conquérir dans le pays de l'ennemi, ce qui lui manquait dans le sien.

Pendant que la France était toute entière à ses vastes apprêts, l'Autriche se contentait de renforcer partiellement ses armées; mais la plus brillante armée ne peut se promettre de succès, qu'en raison de la capacité de celui qui la guide. Il supplée au nombre, il inspire la confiance; et, dans sa main, une troupe non aguerrie devient un instrument propre aux opérations de Stratégie et de Tactique (1).

---

(1) Voici la définition que l'auteur donne de ces deux mots, dans son premier ouvrage :

« J'appelle *stratégie*, les mouvemens de guerre de deux » armées hors du cercle visuel réciproque, ou, si l'on » veut, hors de l'effet du canon.

» La science des mouvemens qui se font en présence

Loin de moi l'idée de vouloir jeter le blâme sur la conduite des Généraux Autrichiens dans cette campagne; on sait trop que leurs moindres mouvemens sont prescrits ou dirigés par le conseil séant à Vienne. Quand un Général a ainsi les mains liées, on ne peut, sans injustice, le rendre responsable du succès. Cependant les Commandans Impériaux ont assez mis au jour leurs qualités personnelles, pour qu'il soit permis de ne leur point trouver de génie militaire, et de les ranger dans une classe fort inférieure à celle des grands maîtres de l'art.

Lorsque c'est par l'ancienneté de service que l'on parvient aux premiers grades, il est rare que ceux qui en sont revêtus y apportent les talens nécessaires. Le mérite languit inconnu dans l'obscurité des emplois subalternes, tandis que l'incapacité usurpe les honneurs et le pouvoir. C'est là l'avant-coureur le plus certain de la chûte d'une monarchie. La fermentation, inséparable d'une révolution, a fait paraître, en France, des hommes, qui, dans un tems de calme, n'eussent pas même soupçonné ce dont ils étaient capables.

» de l'ennemi, de manière à pouvoir en être vu et at-
» teint par son artillerie, cette science est la *tactique* ».
Esprit du système de guerre moderne, *pag.* 54.
(Note du Traducteur).

Ce déploiement subit de facultés transcendantes, est une des premières causes auxquelles il faille attribuer la supériorité marquée des Français dans cette guerre.

Le commandement des armées Autrichiennes, dans ces derniers tems, a quelquefois été aristocratique. Les Etats-Majors, les Adjudans, en plus d'une circonstance, en ont dirigé les opérations; du moins la voix publique les leur a-t-elle souvent imputées. Sans chercher à découvrir ces ressorts cachés, l'observateur des évènemens militaires ne considère comme Général effectif, que celui qui en porte le titre. Il ne s'informe pas si le nom de KRAY et celui de MELAS représente une compagnie ou un individu : le Général apparent est, pour lui, l'ame de l'armée.

Quel que soit, au reste, l'auteur du plan d'opérations qui a été suivi, on ne peut nier qu'il ne fût très-défectueux. La première faute commise précédemment, avait été de laisser conquérir la Suisse par les Français. On ne pressentait pas à Vienne de quelle extrême conséquence serait par la suite la possession de ce pays. Je dois m'arrêter ici pour y démontrer l'application d'un principe que j'ai posé ailleurs (1).

---

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, Iere. part. sect. VI.

J'ai dit que, chercher à pénétrer entre deux corps, c'était attaquer une courtine entre deux bastions, c'est-à-dire, que dans les opérations de Stratégie (mouvemens de loin), comme dans celles de Tactique (mouvemens de près), il était toujours dangereux de prêter le flanc. Néanmoins, il est évident que ce principe souffre des modifications; par exemple, si les deux angles saillans sont à une très-grande distance l'un de l'autre, leur action sur les mouvemens de Stratégie et de Tactique, cesse entièrement, et c'est au coup-d'œil du Général à juger et déterminer ces effets.

Un seul bastion protège par ses flancs, jusqu'à une certaine distance, les courtines adjacentes; de même aussi une position avancée couvre le pays adjacent. L'application est maintenant facile à faire, et nous verrons que ce principe a été confirmé jusqu'à la dernière évidence par la campagne dont il s'agit ici.

La Suisse, par rapport à l'Italie et au sud de l'Allemagne, forme un bastion avancé; ces deux contrées sont flanquées par elle. L'opération capitale des Autrichiens devait donc être de reconquérir la Suisse.

D'ailleurs, les Impériaux, dans cette campagne, semblaient animés de vues de conquêtes, fondées sur l'espoir de l'affaiblissement

des Français. Pour conquérir, il faut attaquer, il faut paraître en campagne avant l'ennemi. Il paraît que cela eût été possible aux Impériaux. C'est un axiôme incontestable, que le mouvement accroît la force. De là, l'avantage de l'assaillant dans les opérations et les combats. Il fallait donc attaquer la Suisse, aussitôt que possible, avec une force supérieure ; ce qui était d'autant plus facile à exécuter, que les Français ne se sont mis en mouvement qu'après la mi-avril.

D'autres considérations indiquaient encore aux Autrichiens, la Suisse comme le but le plus desirable de leurs efforts. Elle leur assurait une entrée moins difficile que par tout ailleurs dans l'intérieur de la France. Point de chaînes de forteresses comme sur les autres frontières ; le Jura seul se présente, et certes, il est infiniment plus aisé à franchir que les Alpes, qui n'ont pu arrêter Bonaparte. En suivant le Rhône, on parvient rapidement à Lyon, et de là on se répand à volonté dans les départemens contigus. On s'empare du cours de la Loire et de la Seine ; et faisant servir ces fleuves à ses convois, on porte ses armes victorieuses jusques dans le cœur de la France. On a la faculté de tourner l'Alsace, unique moyen de conquérir cette belle province ; car, ce n'est que par la possession de

la Lorraine et de ses places fortes, que l'on peut acquérir celle de l'Alsace, et la plaine ne peut être soumise que par celui qui est maître des montagnes.

J'avoue que, dans ce vaste plan, je ne calcule point la résistance qu'opposerait l'ennemi; et rien, certes, ne me donne le droit de supposer que toutes les forces disponibles de la France se seraient immédiatement trouvées paralysées. Je crois très-volontiers que Bonaparte, avec l'armée de réserve, et le reste des troupes délogées de la Suisse, se serait porté au-devant des Autrichiens, et leur eût livré bataille. Sans doute, il pouvait les battre, il pouvait même les forcer à son tour d'évacuer de nouveau la Suisse; mais les Impériaux retiraient toujours cet avantage, que, pendant la majeure partie de cette campagne, la conquête du sud de l'Allemagne et du nord de l'Italie n'aurait point eu lieu.

Mais si les Français, d'après un principe exposé dans mon premier ouvrage (1), au lieu d'opposer à l'ennemi un front parallèle, se fussent toujours tenus dans une position oblique pour menacer son flanc, ils pouvaient, sans péril, occuper les Autrichiens

(1) *Esprit du système de guerre mod.* Iere. part. sect. VII et VIII.

sur ce point, et, pendant ce tems, se déborder comme un torrent dans la Souabe et l'Italie. Les Impériaux, de peur d'être tournés, et même entièrement coupés des Etats héréditaires, se voyaient contraints à une retraite précipitée. Ceci eût été une nouvelle preuve du principe de la base d'opérations (1).

Je le répète, les Autrichiens devaient, avant tout, attaquer la Suisse ; mais ils disent : « Notre principale force consiste en cava» lerie, et nous ne pouvons l'employer que » dans les plaines ». — A cela je répondrai :

« Il fallait augmenter votre infanterie par » une levée générale, comme en France. Les » Hongrois sont singulièrement propres à » former une excellente infanterie légère ; » c'est dans cette arme qu'ils ont fait la force » des armées Autrichiennes dans la guerre » de Sept ans. Si le Feld-Maréchal Lascy n'en » eût fait, aussi inconséquemment, de l'infan» terie de ligne, où pouviez-vous trouver une » milice plus apte à tenir tête aux Français, » qui excellent dans ce genre de guerre ? »

Cette réflexion m'amène à considérer que Joseph II et son Général Lascy, sans y songer assurément, ont rendu de grands services aux Français. L'un, en démantelant les places

---

(1) *Esp. du syst. de guer. mod.* Iere. part. sect. Iere.

de barrière, leur a ouvert les portes de la Belgique; l'autre, par l'anéantissement de l'infanterie légère, a porté le coup le plus funeste aux armées Impériales.

Ce fut aussi ce Général Lascy qui donna, le premier, le spectacle d'un cordon de troupes d'une immense étendue; système, qui, dans ses mains, échoua complètement contre les Turcs, mais qui, modifié par un génie vraiment militaire, doit être considéré comme le plus convenable dans la nouvelle théorie de la guerre.

Il fallait aussi former une armée de réserve, à l'instar des Français; la première de toutes les règles étant de mettre, autant qu'on le peut, ses forces en balance avec celles de l'ennemi, si l'on ne veut succomber.

Mais, pour en revenir à la cavalerie, elle n'était certainement pas de toute inutilité dans la Suisse; et le préjugé, qui veut que cette arme ne puisse agir dans les pays montagneux, boisés, ou coupés, mérite une réfutation particulière.

La cavalerie n'a besoin que d'une plaine de cent pas pour faire une charge à toutes brides, ce qui constitue uniquement sa force. Où ne trouve-t-on pas un terrain aussi circonscrit? D'ailleurs, le mot *plaine* ne doit point se prendre dans l'acception rigoureuse.

Le terrain peut offrir une inclinaison ou une élévation de 45 degrés, sans que la cavalerie en éprouve d'obstacles bien sensibles à la rapidité de ses mouvemens ; et fût-il même inégal, pierreux, ou labouré, de bons chevaux ne doivent point s'en trouver arrêtés : or, il est à présumer que la cavalerie est bien montée.

Mais, me dira-t-on, si ces espaces sont bordés de bois, haies, ou fossés, derrière lesquels l'infanterie ennemie trouve un abri d'où elle incommode la cavalerie de son feu ? Je répondrai que des haies et fossés qu'a pu franchir un fantassin, ne sont point une barrière pour une cavalerie entreprenante, commandée par un *Seidlitz* (1). Quant aux bois, la meilleure méthode de les fouiller et d'en débusquer l'ennemi, est d'entremêler tellement des hussards et des chasseurs à pied, que le cavalier se trouve entre deux fantassins, ou que la cavalerie soit disposée en échiquier derrière les intervalles des tirailleurs, prête à se jeter en avant, dès qu'il y a quelque chose à faire pour elle.

On voit donc que la cavalerie légère pouvait être employée en Suisse avec avantage.

---

(1) Célèbre Général, à qui la cavalerie Prussienne est principalement redevable de son instruction. (*Note du Traducteur*).

Principe général : jamais l'infanterie ne devrait marcher sans cavalerie. La nature du terrain détermine laquelle des deux armes doit prendre le devant. Les Français, dans cette guerre, se sont servis de cette méthode avec le plus grand succès (1).

Puisque j'ai commencé à traiter cette matière, je placerai ici une suite de réflexions que je n'ai point encore publiées, sur les rapports de la cavalerie et de l'infanterie, et sur quelques autres objets militaires de la plus haute importance (2). Loin de former une digression inutile, elles seront, pour le lecteur attentif, un moyen d'expliquer certaines particularités de la campagne que je vais décrire.

L'auteur d'un ouvrage moderne, qui dénote autant de sagacité que d'érudition (3), démontre parfaitement que la tactique enseignée de nos jours, c'est-à-dire, la tactique de l'in-

---

(1) Tacite rapporte que les Germains, si inférieurs d'ailleurs aux Romains en tactique, connaissaient cette manière de combattre :

« *Eoque mixti prœliantur*, *aptâ et congruente ad equestrem pugnam velocitate peditum*, *quos ex omni juventute delectos antè aciem locant* ».

De Mor. Germ. VI. (*Note du Traducteur*).

(2) Le projet de l'auteur est d'en former un appendice pour son système de guerre moderne.

(3) Considérations sur l'art de la guerre.

fanterie, est une théorie abstraite, dont l'application est impossible à la guerre.

En effet, est-il praticable de s'avancer gravement, en ligne serrée et alignée, contre des batteries qui lancent une grêle de mitraille, sans que l'alignement ne soit aussitôt rompu sur tous les points, puisqu'un coup, à distance convenable, peut emporter vingt, trente, quarante hommes, et plus ?

Dans la célèbre guerre de Sept ans, on n'enleva jamais de batteries, qu'en se précipitant sur elles sans ordre et à pleine course ; l'expérience apprit bientôt qn'il fallait renoncer au pas et aux évolutions de la parade de Berlin. Tout, effectivement, concourt à démontrer que l'espèce d'attaque que les Français nomment *en tirailleurs*, est la mieux calculée de toutes. La distance d'un homme à l'autre doit être déterminée d'après le nombre, en ne perdant jamais de vue de déborder l'ennemi autant que possible. Si l'on a assez de monde, on formera deux rangs ; le second en échiquier derrière le premier : il est facile de juger combien peu, alors, le feu de l'ennemi est à craindre.

Une autre considération non moins importante parle pour ce système. Est-il possible que toute une troupe fasse feu en même tems au commandement de son chef, quand le

bruit du canon empêche de l'entendre, quand la poussière et la fumée empêchent de l'apercevoir? Le soldat, bientôt livré à lui-même, le soldat qui, comme on l'a observé, fonde son salut sur le nombre de coups qu'il tire, fait feu dès qu'il a chargé. Ce que l'on appelle feu de peloton ou de bataillon, n'est donc plus praticable; et, en place, s'établit une mousqueterie irrégulière et à volonté, qui prend son origine dans la nature même de la chose.

Mais, si ces feux de peloton et de bataillon pouvaient s'exécuter à la guerre, ne seraient-ils pas plus meurtriers que celui des tirailleurs? Il est aisé de se convaincre du contraire, en considérant la position gênée du soldat dans le rang. D'habiles Officiers de marine m'ont assuré que, à la portée du fusil, il était difficile d'atteindre le corps du vaisseau ennemi; que la plupart des boulets donnaient trop haut ou trop bas. Quelle confiance, d'après cela, pouvez-vous placer dans ces feux d'ensemble?

L'objection que j'ai le plus souvent entendu faire contre les tirailleurs, c'est qu'on peut facilement les disperser, en les faisant charger par la cavalerie.

La réponse est simple: soutenez-les de votre côté par un corps de cavalerie, en seconde

ligne, derrière laquelle ils puissent se rallier aisément, en leur ménageant des intervalles pour leur passage. Je dis par de la cavalerie, parce que, généralement parlant, il n'est point d'infanterie qui puisse arrêter une troupe à cheval. Pour cela, du moins, il lui faudrait des piques ; le fusil ordinaire est trop court de sept pieds. Quelques prodiges que l'on raconte de la baïonnette, je soutiendrai, avec l'auteur déjà cité (1), que cette arme est loin d'être aussi redoutable que le croient les gens dépourvus d'expérience. Le sabre des Turcs et des montagnards Ecossais est bien autrement terrible ; et si les Turcs avaient les premières notions militaires, la baïonnette des Russes serait un faible obstacle à leur opposer.

L'extrême utilité des tirailleurs une fois reconnue, on doit sentir combien il est inconséquent de ranger l'infanterie sur plusieurs lignes dans une bataille. Il est évident que l'on emploiera bien plus avantageusement ces lignes de derrière, en les étendant sur son front, pour parvenir à déborder l'ennemi, c'est-à-dire, à le prendre en flanc et à dos. Depuis l'invention de la poudre, on n'est point vaincu par la violence du choc de l'ennemi,

(1) Considérations sur l'art de la guerre. (*Note du Traducteur*).

mais par la supériorité de son feu, dirigé concentriquement. Si l'on voulait agir en masse, il faudrait se former en colonnes *à la Folard*. Hors de là, trois rangs sont déjà trop; conséquemment notre ordre mince actuel est le plus mauvais qui se puisse. La première ligne culbutée se renverse sur la seconde, et y porte le désordre. Encore une fois, c'est à la cavalerie à soutenir l'infanterie, et celle-ci ne doit former qu'une seule ligne.

La guerre de la révolution française a démontré souvent la vérité des principes que j'ai posés dans mon premier ouvrage, et que je rappelle dans celui-ci. Je me suis convaincu de plus en plus que l'adoption d'un nouveau système de guerre amènerait une nouvelle organisation politique de l'Europe, et par suite une paix perpétuelle. Pour ne pas me répéter, je renvoie à mon premier écrit (1).

Je demande seulement qu'il me soit permis de retracer ici le dernier paragraphe du précis, dont j'ai extrait les passages que l'on vient de lire.

« Si, dans la campagne qui va s'ouvrir » (disais-je en mars 1800), les Français veu- » lent pénétrer par le Tirol, les Autrichiens

---

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, II part. sect. VI et VII.

» doivent les y laisser avancer, et alors atta-
» quer la Suisse sur leurs derrières, tant du
» côté de l'Italie, que de celui de l'Allemagne.
» Les Français, en revanche, doivent attaquer
» le Piémont par la Suisse, et de Gênes, se ré-
» pandre de nouveau en Lombardie sur la rive
» méridionale du Pô. La perte de Gênes doit
» entraîner celle de l'Italie pour les Français ».

L'événement a fait de ces paroles une espèce de prophétie. Après la longue et glorieuse campagne de 1799, les Autrichiens avaient pris leurs quartiers d'hiver le long du Pô. Dès le mois de mars, le Général Melas transféra son quartier-général de Turin à Alexandrie, de là à Acqui, et rassembla la majeure partie de ses forces dans la vallée de la Bormida. Les Français, de leur côté, réunirent presque toutes leurs troupes sous Savone. Il était facile de juger que le but de ces dispositions, pour les Autrichiens, était de couper la communication des Français avec leur patrie; et pour les Français, de la conserver.

Cependant les Impériaux étaient assez forts en nombre, pour faire vers Gênes des démonstrations qui inquiétassent les Français sur leur véritable projet, et en même tems pour veiller sur les Alpes. Mais il n'est pas donné au savoir, ni même à l'expérience consommée, de pénétrer les vues du génie.

Le 5 avril, le Général Melas se porta d'Acqui à Cairo, et successivement à Carcare, Malare, Cadibona et Monteaito. L'objet stratégique de ces mouvemens paraissait être Noli, et leur but tendait à envelopper totalement l'armée Française. Sous ce rapport, ces opérations méritent d'autant plus d'éloges, que les Autrichiens ayant pour base Ceva, Mondovi, Asti, et d'autres forteresses, ils mettaient leurs ennemis dans la position la plus critique.

Le plus heureux succès couronna leurs efforts. Après avoir emporté plusieurs hauteurs retranchées, ils parvinrent jusques sous les murs de Savone. Les Français jetèrent sept cents hommes dans la citadelle de cette place, et se retirèrent sur Albissola.

En même tems, le Général Kaim fit attaquer le Mont-Cenis. Les Français, surpris nuitamment, ne purent s'y maintenir. Quel bonheur pour les Autrichiens, s'ils eussent pris les mêmes mesures contre le Saint-Bernard, le Gothard et le Simplon !

Le 6, ils obtinrent un nouveau succès sur la côte orientale de Gênes. Ils contraignirent le Général Miolis à la retraite ; mais le lendemain Massena s'y transporta lui-même, battit les Autrichiens, et leur fit deux mille prisonniers. Le silence de ceux-ci sur cet événement, en est une confirmation.

Par l'occupation de Savone, il n'existait plus de communication entre l'aile droite et l'aile gauche de l'armée Française ; la première se trouvait même totalement cernée. Cette opération devrait être regardée comme un chef-d'œuvre de l'art, si elle n'avait été facilitée par la grande supériorité en nombre.

Le Général Suchet se retira avec l'aile gauche le long de la côte, toujours disputant le terrain, mais toujours contraint à céder. Le 12, il était déjà sur les hauteurs de Finale ; il ne se passait point de jour qui ne vît une multitude d'affaires de postes : la plus brillante de toutes fut, sans contredit, la prise de la Bochetta par le Général Hohenzollern, qui emporta sept redoutes fermées.

Malgré cet heureux début, malgré l'extrême importance de la ville de Gênes pour toute puissance qui veut conquérir ou conserver l'Italie, il est permis de croire que les Autrichiens pouvaient encore mieux employer leurs forces. C'est la Suisse, comme je l'ai déjà prouvé (1), c'est la Suisse qu'ils devaient attaquer et conquérir à tout prix. La conquête de Gênes, et l'expulsion des Français hors de l'Italie, n'étaient qu'un objet d'intérêt secondaire ; tant il est important de se représenter

(1) Pag 6.

les choses sous leur vrai jour, et de se proposer un but fixe auquel toutes les parties du plan doivent concourir. L'armée Française, dans la rivière de Gênes, d'après tous les rapports, était inférieure de plus de moitié à celle de l'Empereur. De plus, toutes les places fortes du Piémont étaient au pouvoir des Autrichiens, qui avaient donc la liberté de faire agir la majeure partie de leurs forces contre la Suisse.

Peu de tems après, la campagne s'ouvrit aussi en Allemagne, mais avec cette différence que les Français y prirent immédiatement l'offensive.

Il avaient un garant du succès dans les dispositions des Généraux Autrichiens. Ceux-ci ignoraient-ils que, la Suisse étant occupée par les Français, il n'y avait point de position tenable en Souabe, en avant d'une ligne tirée du lac de Constance jusqu'au Rhin, par Pfullendorf et Heidelberg? Que les Français passassent le Rhin entre Bâle et le lac de Constance, ou qu'ils pénétrassent dans le pays des Grisons et le Tirol, tout ce qui occupait le sud-ouest de la Souabe, se voyait forcé à une retraite précipitée, pour ne point perdre toute communication avec ses moyens de subsistance. Le passage du Rhin est tellement facilité par sa courbure depuis Schaf-

fhouse jusqu'à Eglisau, et de là jusqu'à Bâle, qu'il est impossible de s'y opposer. Au total, cette guerre, plus qu'aucune autre, a démontré combien les rivières, par elles-mêmes, sont des barrières impuissantes.

L'inspection seule de la carte fait voir quelle étrange imprévoyance avait présidé à la distribution des quartiers d'hiver des Impériaux, et à l'établissement de leurs magasins. Placés sur le Danube supérieur dans la Souabe méridionale, ils n'étaient qu'un appât de plus pour les Français. Les premiers élémens de la guerre enseignent que les magasins doivent, autant qu'on le peut, être situés dans des places à l'abri d'un coup de main. C'est à Kempten, à Memmingen et à Ulm, que les Autrichiens devaient former les leurs, après avoir rendu ces trois endroits susceptibles de la plus longue défense possible.

Cette disposition supposée, on pourra s'étonner que je veuille, néanmoins, faire passer le Rhin aux Impériaux, pour se porter à l'attaque de la Suisse. Mais que l'on considère que cette attaque ne devait être qu'une diversion, pendant que l'opération principale aurait eu lieu du côté des Grisons et du Tirol.

Le quartier-général était à Doneschingen, et les cantonnemens dispersés sans ordre aux environs. On prêtait le flanc de toutes parts.

La cause en était évidente : on se tenait au centre, pendant que l'ennemi occupait la circonférence, c'est-à-dire, la courbe décrite par le Rhin.

C'était le long de l'Iller qu'auraient dû être marqués les quartiers, d'Ulm à Kempten et Memmingen, jusqu'au Tirol; mais il fallait aussi une chaîne d'avant-postes depuis Bregentz sur le lac de Constance, jusqu'à Echingen sur le Danube, et sur le Rhin, des piquets de cavalerie, chargés de surveiller les mouvemens de l'ennemi, et de donner promptement avis de son passage. On l'attendait alors en dedans de la ligne de défense, dont j'ai parlé plus haut. C'est ce que fit l'Archiduc Charles en 1799, c'est ce qu'il fallait faire encore en cette occurrence; mais les dispositions des Autrichiens semblaient bien plus calculées sur les moyens de subsistance, que sur les principes de la guerre.

Le Général Moreau avait d'abord établi son quartier-général à Colmar, soit pour mieux diriger l'ensemble en se plaçant au centre, soit pour mieux donner le change à l'ennemi sur le véritable point d'attaque. Dans la nuit du 24 au 25 avril, il fit passer le Rhin à son aile gauche, sous le Général Sainte-Suzanne, près de Kehl, et à son centre, sous le Général Saint-Cyr, près de Brisach. Les

avant-postes autrichiens furent renforcés, et opposèrent quelque résistance. Sainte-Suzanne se divisa en trois colonnes, dont l'une se porta vers Rastadt. Les Impériaux occupaient un camp auprès de Villingen et Hufingen, et le Général Kray restait immobile à Doneschingen, non pas, vraisemblablement, en conséquence d'un plan, mais, au contraire, faute d'en avoir un qui pût s'adapter aux circonstances.

Le 27, le Général Sainte-Suzanne repassa le Rhin tout-à-coup près de Kehl : les Autrichiens, trompés par cette manœuvre, se reportèrent aussitôt sur ce fleuve. Cependant Moreau l'avait passé, le 26, près Bâle. L'aile gauche remonta jusqu'à Brisach, et se réunit au centre, qui, le même jour, avait marché par Fribourg sur Elzach. Mais ce furent principalement les passages opérés près Schaffhouse, Constance, et dans la partie voisine du lac, qui déterminèrent les Autrichiens à abandonner leur position, dans la crainte de se voir coupés.

Je trouve utile de citer ici un rapport des Impériaux sur l'ouverture de la campagne en Souabe, et j'y joindrai des commentaires qui mettront à même de saisir cette grande opération dans tous ses détails.

« Les progrès de l'armée Française en Souabe,

» et la retraite des troupes Allemandes, n'ont » rien d'étonnant, si l'on se représente les » positions militaires respectives ».

La retraite des Impériaux n'est, en effet, nullement étonnante dans la position où ils se trouvaient; mais il est étonnant qu'ils l'aient prise, cette position.

« Celui qui possède Kehl, les têtes de pont » de Brisach et d'Huningue, et l'angle que » fait la Souabe en face de Bâle, est, mili- » tairement parlant, non-seulement maître du » terrain compris entre la forêt Noire et le » Rhin, mais de la forêt Noire elle-même ».

Cela est incontestable : mais l'auteur devait ajouter que la possession de la Suisse assurait celle de la Souabe entière jusqu'au lac de Constance. Pourquoi donc les Autrichiens se mettaient-ils dans un sac, où ils ne pouvaient éviter d'être enfermés que par la fuite la plus prompte?

« Les principaux chemins qui conduisent à » la forêt Noire, tels que ceux des vallées de » Kintzing et de Hausach, du Trou d'Enfer » près Fribourg, etc. étaient défendus par des » retranchemens. Mais lorsqu'un de ces pas- » sages dans les montagnes est forcé, les autres » sont bientôt tournés, et l'on ne peut plus » prétendre à s'y maintenir, sur-tout quand » une armée doit, comme le devait celle de

» l'Empereur, occuper tout le cours du » Rhin, jusques dans le pays des Grisons, y » compris le Voralberg et les passages du » Tirol qui donnent accès dans le sein de la » monarchie ».

Il n'est pas nécessaire d'occuper tous les passages pour les défendre; on arrête bien mieux l'ennemi en prenant une position oblique. S'obstine-t-il à pénétrer, il se prépare le sort des fourches Caudines (1). Pourquoi donc fallait-il que les Autrichiens occupassent le Voralberg? C'est en se plaçant à Kempten, qu'ils empêchaient les Français de s'avancer dans le Tirol.

« Le Général Kray avait donné aux Généraux Kienmeyer et Giulay, l'ordre éventuel » de n'opposer dans les plaines de l'Ortenau » et du Brisgau, qu'une résistance momentanée, afin de donner le tems aux troupes de se rassembler à l'entrée des passages » dans les montagnes. Le Général Stztaray, » en cas que l'ennemi lui fût trop supérieur, » devait se retirer par Pforzheim, et se réu-

(1) L'an de Rome 431, les Consuls Posthumius et Veturius, s'étant imprudemment engagés dans un défilé, furent enveloppés par les Samnites, et obligés de passer sous le joug. *Les fourches Caudines* tirent leur nom de *Caudium*, aujourd'hui Arpaïa, village entre Capoue et Bénevént. (*Note du Traducteur*).

» nir sur le Haut-Necker avec l'aile droite de
» l'armée, parce que cette fois on n'avait pas
» à appréhender, comme dans la campagne
» précédente, que l'ennemi fît une diversion
» par Manheim, et moins encore sur le Bas-
» Rhin ».

Le corps de Stztaray aurait pu agir d'une manière plus utile; nous en reparlerons plus loin. L'ordre de tenir dans les montagnes était irréfléchi, parce que du moment où les Français passaient le Rhin en Suisse, toutes les positions se trouvaient tournées.

« Le centre de l'armée devait se former dans
» les plaines derrière Stockach, où notre nom-
» breuse cavalerie pouvait se déployer avec
» succès, si Moreau s'y laissait attirer ».

Moreau ne s'est point laissé attirer, il s'est volontairement avancé dans la plaine : il y a eu un combat à Stockach, et il n'a point été à l'avantage des Autrichiens.

« Mais, dans tous les cas, il fallait aban-
» donner aux Français une partie considé-
» rable de la Souabe : car on ne peut nier
» que le Général Moreau, ayant une connais-
» sance parfaite du pays, avait ouvert la cam-
» pagne d'après un plan impénétrable, incom-
» parablement mieux calculé que celui du
» Général Jourdan en, mars 1799 ».

La manœuvre de Moreau était savante,

mais non impénétrable. Comment les Autrichiens n'ont-ils pas prévu qu'il se porterait sur les points où il pouvait les couper et les prendre en flanc? Le passage de Kehl ne devait pas les occuper un instant : Moreau était trop habile, pour attaquer de front ce qu'il était en son pouvoir de tourner. On voit cependant que les Autrichiens ne détachèrent point leurs regards du corps de Sainte-Suzanne ; et, d'après le rapport cité ici, lorsque ce corps repassa le Rhin, loin de pénétrer le but des Français, ils attribuèrent leur retraite aux revers que venait d'essuyer Massena en Italie.

« Le Général Lecourbe, commandant l'aile » droite de l'armée Française, fit mine également de vouloir passer le Rhin dans plusieurs environs du lac de Constance, afin » d'agir de concert avec Moreau ».

Si le Général Moreau eût fait passer la majeure partie de ses forces entre Bâle et le lac, la position des Autrichiens aurait été encore plus critique. La colonne qui passait à Constance, marchait à Stockach, et s'y emparait des magasins ; celle de Schaffhouse coupait l'armée Impériale de Stockach, et toutes deux se trouvaient bientôt tellement à dos de l'ennemi, qu'il lui était presqu'impossible de se r'ouvrir une communication avec les Etats

héréditaires, à moins qu'une armée de réserve ne vînt lui faire jour. Il est vrai qu'il eût fallu, pour cela, que le corps qui avait passé à Kehl se maintînt sur la rive droite, afin de forcer les Autrichiens à conserver leur fatale position. Ils ne la quittèrent pas avant le 1er mai; et avant ce terme, la manœuvre que je viens de tracer pouvait être convenablement exécutée.

Ce n'est pas que je prétende, en nulle façon, blâmer la marche du Général Moreau. Elle est, au contraire, digne de l'admiration des connaisseurs. Il ne pouvait pas s'imaginer que les Impériaux ne concevraient aucun soupçon, en le voyant renforcer si considérablement sa droite. Je veux seulement faire remarquer que l'opération, telle que je la conçois, eût été beaucoup plus décisive, parce qu'elle était excentrique, et que les hommes ordinaires ne savent point prendre de mesures contre l'extraordinaire.

Il y avait encore, ce me semble, une autre maniere d'ouvrir la campagne, tendant non moins directement vers le but, quoiqu'ayant davantage l'apparence de l'excentricité. Elle donnait à la guerre une toute autre tournure, parce que le théâtre en était transféré dans d'autres régions.

Au lieu du sud-ouest de la Souabe, les Fran-

çais auraient attaqué le Tirol ; ils laissaient l'armée Autrichienne en repos dans la première de ces provinces, et forçaient le Rhin dans le Voralberg, à Bregentz et à Feldkirch. Il aurait, néanmoins, été convenable de montrer des têtes de colonnes à Kehl et à Brisach, afin de maintenir les Impériaux dans leur position ; mais, au contraire, ne faire nulles démonstrations à Schaffhouse, pour ne point leur donner l'idée de replier leurs troupes. Il suffisait de border le Rhin en forces, pour cacher le mouvement qui se serait fait vers le Tirol.

Il est vraisemblable qu'il eût été conquis avec la plus grande rapidité. Car, suivant toutes les relations, le corps du Prince de Reuss était trop faible ; et, d'ailleurs, l'infanterie Française vaut mieux que l'infanterie Autrichienne, pour la guerre de montagnes.

Que l'on ne dise pas que le Général Kray, profitant alors du dénuement de troupes où se serait trouvée la Suisse, s'en emparait derrière Moreau, et par là enveloppait son adversaire. Ce coup se présentait de lui-même, si l'armée de réserve formée à Dijon n'eût occupé la Suisse, dès le jour où Moreau s'en serait éloigné. Mais il me paraît bien plus probable, que les Impériaux, fidèles à leurs principes de défense parallèle, se seraient retirés,

à marches forcées, dans l'archevêché de Salzbourg, la Carinthie, ou même l'Autriche, pour couvrir Vienne. Que devenaient-ils alors, si l'armée de réserve fût venue accroître les forces de Moreau?

Le Général Mélas était trop occupé en Italie, devant Gênes, pour qu'il lui fût possible de voler au secours des Etats héréditaires, ou même d'entreprendre une diversion. S'il eût voulu passer les Alpes pour tomber sur le flanc droit des Français, dans le Tirol, ou en Suisse, il fallait, du moins, qu'il laissât une grande moitié de ses troupes pour tenir tête à Massena et à Suchet. D'ailleurs, il est bien moins facile de passer d'Italie en Suisse ou en Allemagne, que de ces contrées en Italie, parce qu'il est toujours plus aisé de descendre des montagnes, que de les monter avec son bagage et son artillerie.

Au reste, malgré la brillante perspective qu'offrait aux Français ce plan d'opérations, des considérations particulières, tant militaires que politiques, me déterminent sans peine à donner la préférence à celui qu'ils ont suivi. Je vais, d'abord, exposer les premières.

La plus grande des difficultés qui se présentent dans une opération contre le Tirol, est celle des subsistances. Sans des magasins

considérables, une armée nombreuse ne peut s'alimenter que peu de jours dans ce pays montagneux. A moins que les Français n'eussent trouvé des magasins tout formés dans le Tirol, ils ne pouvaient espérer que ceux de la Suisse suffissent à nourrir deux armées, celle de Moreau, et celle de réserve. Comment les faire suivre dans une opération nécessairement aussi rapide ? Car plus on prolonge les lignes d'opérations qui ont un magasin pour base, plus il devient difficile de mouvoir l'armée vers l'objet proposé. Or, comme l'activité de celle-ci dépend de ses moyens de subsistance, on peut établir que la force des opérations militaires est en raison inverse de la longueur des lignes d'opérations.

Ces réflexions, fruits de l'expérience, étaient sans doute un motif suffisant pour détourner le gouvernement Français d'une entreprise aussi hasardeuse. D'ailleurs, est-il prouvé que les succès extraordinaires qu'on eût pu s'en promettre, eussent été un bien réel aux yeux d'une saine politique? Les Français à Vienne, l'Empereur dépouillé et fugitif, ne donnaient-ils pas l'alarme au reste de l'Europe, menacée de voir renaître la monarchie colossale de Charlemagne ? Des puissances neutres jusqu'à ce moment inondaient aussitôt le nord de l'Al-

lemagne, pour repousser un torrent prêt à les engloutir (1).

L'Italie offrait des chances plus engageantes: son éloignement excitait moins la jalousie des puissances du Nord. De plus, une République y avait déjà existé, que l'apparition des armées Françaises devait faire renaître de ses cendres. La fertile Lombardie, quoique depuis plusieurs années le théâtre de la guerre, assurait enfin de vastes moyens de subsistance aux maîtres que lui donnerait le sort des armes.

De tout ce que je viens de dire, il faut conclure que le plan des Français, de faire de la Suisse un point central d'attaque contre la Souabe et l'Italie, était le seul raisonnable, le seul capable de donner de la consistance à leurs progrès. Reprenons la suite des événemens.

Les Impériaux abandonnèrent enfin la position de Villingen et Hunfigen; et le 3 mai, les Français entrèrent à Doneschingen, où avait été le quartier-général de M. de Kray.

---

(1) Quelques mois plus tard, on a, cependant, vu les Français aux portes de Vienne, l'Empereur et toute sa famille à la veille de se réfugier en Hongrie: et pas une puissance n'a remué, tant elles étaient loin de s'alarmer d'événemens qui devaient amener la fin de cette cruelle guerre (*Note du Traducteur*).

Les Autrichiens se retirèrent précipitamment par Tuttlingen et Geissingen, dans les environ de Stockach et Liptingen. Le Brisgau n'était plus occupé par l'une ni l'autre armée, toutes deux se portant vers l'Est.

Le Général Sztaray se retira de Rothenbourg sur le Necker, où il devait prendre le commandement de l'aîle droite, et se rejoindre au Général Kray. Le prince de Hohenlohe se retira aussi de Manheim à Canstat.

Cependant, le passage de l'aîle droite de l'armée Française, sous le Général Lecourbe, à Constance et Dissenhofen, avait déterminé M. de Kray à transférer son quartier-général à Stockach. Moreau l'y atteignit le 4 mai, et il s'engagea une affaire, qui, à cause de ses suites, pourrait être appelée une bataille, quoique la perte respective ne fût pas considérable.

Le 5, les Autrichiens prirent poste à Moeskirch, et y furent aussitôt attaqués. Ils publièrent qu'ils avaient répoussé leurs ennemis; mais les Français prétendirent les avoir complètement battus, et le prouvèrent en continuant à gagner du terrain sur eux.

Les jours subséquens virent de nouveaux combats, dont le résultat était toujours la retraite des Autrichiens. Le plus grand de leurs

désavantages était de n'avoir point encore eu le tems de se concentrer. L'armée Française, au contraire, ne formait plus qu'une vaste ligne, qui, débordant sans cesse les Impériaux, repliait tous les corps qu'elle rencontrait. Il était évident que le but des Français, en pesant continuellement sur la gauche des Autrichiens, était de les rejeter sur leur droite, et de les forcer enfin à passer le Danube, dont alors la rive droite, ou méridionale, tombait entièrement au pouvoir des vainqueurs. C'est dans ce dessein que Moreau continua à manœuvrer en Bavière : rien n'était mieux calculé.

L'aile droite des Autrichiens, observée, inquiétée par Sainte-Suzanne, ne put opérer sa jonction avec les autres corps. Les troupes Impériales, comme l'attestent les rapports de leurs ennemis, montrèrent une bravoure digne d'éloges ; mais leurs chefs ne semblaient pas avoir trouvé encore les moyens de réparer le désordre, occasionné par les mauvaises dispositions primitives.

On a peine à croire qu'il faille absolument désespérer du succès de toute une campagne, dès son ouverture. Replaçons donc l'armée Autrichienne dans les environs de Doneschingen, au moment où Moreau passa le Rhin, et voyons ce qu'un chef habile, con-

naissant le pays, la force de l'ennemi et ses dispositions, eût pu entreprendre pour lui résister. Cet examen, j'aime à le supposer, doit satisfaire celui qui entend la guerre, comme celui qui cherche à l'apprendre.

Il était de toute nécessité que les Autrichiens se retirassent, aussi promptement que possible, derrière la ligne que j'ai tracée plus haut, et se rassemblassent à Pfullendorf, pour éviter d'être tournés et battus partiellement, comme cela est arrivé. Leur aile gauche devait faire les plus grands efforts, pour se conserver une communication avec le Tirol. L'essentiel était de ne point perdre de tems : les demi-résolutions, les demi-mesures sont les plus mauvaises de toutes, et c'est en vain qu'on essaye de revenir sur une occasion négligée.

On pourrait demander ce qui serait arrivé, si l'armée Autrichienne, observant avec sang-froid les mouvemens des Français, se fût obstinée à maintenir ses positions à la source du Danube. Je ne pense pas que Doneschingen et Hufingen fussent précisément les lieux propres à cet effet; et il me semble que les impériaux auraient dû marcher sur leur gauche, et camper dans les environs de Geissingen, mais en conservant toujours la rive gauche du Danube.

La position de Villingen ne devait pas être

abandonnée ; elle était importante. Elle couvrait, en potence, le flanc droit de la grande armée.

Mais aussitôt on s'aperçoit ici de ce que pouvait faire la colonne Française qui débouchait par Bâle. Elle se portait sur le flanc droit de la position sur le Danube, et cherchait à la séparer de celle de Villingen. Si elle se hasardait à passer le Danube, il fallait l'assaillir des deux côtés à-la-fois. On était plus fort, et on pouvait la battre, s'il est vrai que le Général Kray eût soixante-dix mille hommes sous ses ordres.

Par un détachement sur sa gauche, il pouvait attirer Moreau vers Stockach, et exécuter une de ces manœuvres hardies qui commandent l'admiration. Par-là, les Français se voyaient arrêtés, dès leurs premiers pas, dans leur invasion ; c'est, en un mot, l'unique méthode de conduire heureusement la guerre défensive.

Cette manœuvre consistait à prendre un camp sur la gauche des Français, en passant le Danube, mais en le conservant soi-même sur son flanc gauche. Si Moreau se laissait attirer vers Stockach, sur sa droite, il se trouvait alors, par la position d'Engen, presque entièrement séparé de sa base, jusqu'à Schaffhouse.

Peut-être toute l'armée pouvait-elle, par une marche sur sa gauche, déterminer le Général Moreau à marcher parallèlement sur sa droite vers Stockach. Cette marche pouvait se faire sur la rive gauche du Danube, et couverte par ce fleuve jusqu'à Moringen. En cet endroit, on fesait passer un corps, qui avait la faculté de se replier, s'il rencontrait la grande armée Française. Celle du Général Kray asseyait son camp à Engen.

Mais elle pouvait, à la vérité, être prise à dos par le corps de Sainte-Suzanne, et se voir contrainte de retourner dans sa position parallèle sur la rive gauche du Danube. Pour parer à ce coup, le camp de Villingen se transférait à Hufingen, et couvrait ainsi celui d'Engen.

Le Général Moreau se trouvait alors forcé à des mouvemens rétrogrades, et ramené lui-même à la guerre défensive. Vraisemblablement il aurait attaqué le corps situé à Engen, et c'était, dans ce cas, à une bataille à forces égales, à décider entre les deux partis. Si les Autrichiens eussent été battus, ils pouvaient, en se retirant dans la même direction, prendre une seconde et peut-être une troisième position, avant d'être contraints de repasser sur la rive gauche du Danube. D'ailleurs, leur Général n'ignorait pas, sans doute, que

c'est souvent du sein d'une défaite, qu'on se reporte à la victoire, tel que le fit voir le célèbre Duc de Weimar (1).

Dans l'histoire militaire de nos jours, les Impériaux trouvaient un modèle parfait de la conduite qu'ils avaient à tenir. La position du Duc Ferdinand de Brunswick, dans la campagne de 1761, relativement à l'armée Française commandée par le Prince de Soubise, offre une foule surprenante de points de ressemblance avec la situation de Kray à l'égard de Moreau.

Si donc le Général Kray eût défendu le terrain pied à pied, en se retirant dans ses positions sur la rive gauche du Danube, il aurait pu mettre une digue aux progrès des Français, jusqu'à ce qu'ils eussent été ren-

---

(1) En 1638, le Duc *Bernard de Saxe Weimar* étant alors au service de France, surprend les villes forestières de *Laufenbourg*, *Waldshut*, *Seckingen*, et assiège *Rheinfeld*. Le Général Autrichien, Duc *de Savelli*, accourt, et lui fait lever le siége, avec une perte considérable. C'était le 18 février : le 21, le Duc de Weimar reparaît tout-à-coup, défait complètement les Impériaux, et prend leurs quatre Généraux *Savelli*, *Enkefort*, *Sperreuter*, et le fameux *Jean de Werth*, qui fut mené en triomphe à Paris.

Hist. de la guerre de trente ans, *par* SCHILLER, tom. III, liv. IV. (*Note du Traducteur*).

forcés par l'armée de réserve. Celle-ci alors pouvait se trouver forcée de différer sa grande entreprise sur l'Italie ; et c'était beaucoup gagner pour les Autrichiens, eussent-ils été repoussés, en Allemagne, jusques dans les états héréditaires.

Laissons, pour un instant, les suppositions, et revenons au récit des faits.

Après le sanglant combat de Moeskirch, le Général Kray ne se retira pas jusques derrière l'Iller, et dans le camp retranché d'Ulm, comme s'y attendaient les Français. Pendant la nuit, il se porta sur Siegmaringen, où il passa le Danube ; mais dans la nuit du 7 au 8, il revint occuper la rive droite, afin que les Français ne s'en emparassent point. Il crut ne pouvoir mieux atteindre ce but, qu'en prenant poste à Biberach, qu'il gagna par une marche forcée. Mais le 9, les Français l'attaquèrent avec une nombreuse infanterie, que le terrain extrêmement boisé favorisait, tandis qu'il empêchait la cavalerie Autrichienne de donner. La division Baraguay-d'Hilliers, et une autre du corps du général Saint-Cyr, avancèrent en colonnes sans se déployer, dans la forêt devant Biberach, où elles rencontrèrent les avant-postes de l'ennemi, qu'elles culbutèrent aussitôt. Le chemin creux que forme la petite rivière de Ries,

ne les empêcha pas de les poursuivre jusques dans la ville.

Ceci se passait à la droite des Français, et à la gauche des Autrichiens, pendant que le Général Richepanse canonnait, depuis 4 heures, le reste du front de l'ennnemi. Toute cette ligne était postée sur des hauteurs, derrière la rivière, et la fumée de l'artillerie permettait à peine de l'apercevoir. Dès que le Général Richepanse vit que les deux divisions de la droite avaient culbuté l'ennemi et occupé Biberach, et que conséquemment son flanc se trouvait couvert, il passa la rivière à gué. Son infanterie atteignit une hauteur escarpée qui commandait Biberach ; et sa cavalerie, pour ne pas s'engager dans un terrain marécageux, alla passer sur un pont près de la ville, puis fondit aussitôt sur les Autrichiens, qu'elle prit en flanc et à dos. Leur perte fut très-considérable ; ils cherchèrent leur salut dans les bois. On ne peut voir une manœuvre mieux combinée.

Ce revers contraignit le Général Kray à se retirer sur Memmingen. On ne voit pas, dans les rapports de l'action dont je viens de parler, que la cavalerie Autrichienne ait agi, quoique les Français aient trouvé le moyen de se servir très-utilemcnt de la leur. Mais on pourra demander pourquoi les Impériaux étaient venus s'exposer à ce combat de Bibe-

rach. Arrivés à Siegmaringen, au lieu de se reporter en avant du Danube, ils devaient rester sur la rive gauche : au lieu de descendre le fleuve, ils devaient le remonter, et donner aux Français de l'inquiétude pour les derrières de leur armée. C'est par des diversions habiles, c'est en se partageant en plusieurs corps, que l'on met obstacle aux progrès de l'ennemi. Vous le contraignez à s'affaiblir, en se divisant. « Mais, dira-t-on, par » la même cause, vous vous affaiblissez vous- » même ». Non, et au contraire, on accroît ses forces, en occupant la circonférence du cercle, où l'ennemi se trouve circonscrit.

Turenne, qui, avec Montécuculli, peut être regardé comme le créateur de la nouvelle Stratégie, Turenne, dans l'admirable campagne de 1675, entoura par divers corps le flanc gauche de son adversaire. Malgré la profondeur de ses connaissances, Montécuculli allait peut-être tomber dans le piége, quand la mort vint enlever le grand Turenne. C'est de cette époque que date proprement la supériorité des Français en Stratégie (1).

Il fallait donc que le Général Kray laissât un corps à Siegmaringen, qu'il en détachât

---

(1) Voyez *l'esprit du système de guerre moderne*, Iere. part. sect. X.

un autre vers Ulm, et qu'avec le troisième et le plus fort, il remontât le Danube. L'attention des Français se trouvait partagée : ils auraient pu n'avoir connaissance de ce mouvement, que lorsque le Général Kray, reparaissant sur la rive droite du fleuve, se fût porté sur leurs derrières, dans les environs d'Engen ou de Hohentwiel. Par l'effet de ces trois positions, les Français se trouvaient occupés en front, sur leur gauche et à dos.

De plus, le corps détaché vers Ulm excitait les Français à s'enfoncer encore plus avant dans la Souabe, ce qui facilitait les opérations du corps chargé d'agir vers Engen. De ce moment, la guerre changeait absolument de face.

Que pouvait faire Moreau ainsi entouré, et ayant, de plus, le Tirol derrière lui? Pouvait-il s'engager en Bavière, et se détacher totalement de sa base, dont la position d'Engen ne le séparait déjà que trop? D'ailleurs, le corps posté à Ulm n'avait qu'à remonter l'Iller jusqu'à Memmingen, pour couvrir la Bavière. Ce n'était donc qu'à force ouverte que les Français auraient pu se tirer d'une position aussi critique. Malgré eux, le Général Kray était toujours le maître de gagner Biberach par une marche forcée, et il ne leur était point possible de prévenir le corps qui

se portait à Engen, en remontant le Danube. Ce mouvement était d'ailleurs si extraordinaire, que les Français n'auraient jamais songé à s'en garantir, et seul il pouvait décider du sort de la campagne en faveur des Autrichiens, en Allemagne, et vraisemblement en Italie.

D'un autre côté, je ne conçois pas pourquoi les Français, au lieu d'attaquer à Biberach, ne s'étendaient pas à l'est par Memmingen, en prenant une position parallèle au Danube. Ils se mettaient alors, il est vrai, le Tirol à dos; mais les forces des Impériaux y étaient presque nulles, et l'événement le démontra depuis, quand les Français se placèrent comme je l'indique ici.

On ne peut trop s'étonner du peu de soin que prirent les Autrichiens, de former dans le Tirol un corps de troupes capable de faire la plus utile diversion. Le conseil aulique paraît avoir pour principe d'envoyer toujours les renforts aux grandes masses, qui n'en deviennent souvent que plus lourdes et moins actives. C'était aussi celui du Feld-Maréchal Daun, qui n'avait jamais assez de soldats autour de lui : cette erreur a été très-utile à Frédéric le Grand, dans la guerre de Sept ans. Il est à remarquer que dans la guerre de Turquie, et dans celle-ci, les Autrichiens sont

tombés dans les deux extrêmes opposés. Dans la première, ils voulurent tout couvrir par un cordon, trop faible sur tous les points pour l'attaque et la défense : dans la seconde, ils se sont beaucoup trop concentrés. Le milieu entre ces excès, c'est-à-dire, la disposition de différens corps se flanquant et se soutenant mutuellement, dépend du coup-d'œil stratégique, et ce coup-d'œil renferme tous les talens du Général.

Le 10, le Général Kray fut attaqué de nouveau à Memmingen. Il paraît que ce ne fut qu'une affaire d'avant-poste, car il maintint sa position. *L'humanité seule*, dit-il dans son rapport, le détermina, le 11, à se retirer sur Ulm. Mais les Français publièrent la relation d'une attaque faite par le Général Lecourbe avec l'aile droite, attaque qui coûta encore beaucoup de monde aux Autrichiens, en morts et en prisonniers. Enfin, le Général Kray atteignit Ulm, où il espérait se refaire des fatigues d'une retraite aussi précipitée.

C'est à Ulm que nous retrouvons tout d'un coup le corps du Général Sztaray. Pendant tous les événemens militaires que nous venons de décrire, il semble être resté inactif sur la rive gauche du Danube. Il la conserva près d'Ulm, et M. de Kray resta sur la rive droite. Le quartier-général était entre Ulm et Guntz-

bourg, et l'armée Impériale était conséquemment à cheval sur le Danube. C'était une position impossible à conserver, dès l'instant où l'ennemi se montrerait sur l'un de ses flancs, particulièrement sur le gauche.

Quand le Général Kray abandonna Memmingen, c'était vers le Tirol qu'il aurait dû se diriger, par Kempten, en remontant l'Iller. Il s'y fesait suivre par l'aile gauche et une partie du centre, tandis que la droite se postait sous Ulm, et que le corps de Stztaray remontait le Danube jusqu'à Siegmaringen, pour menacer les derrières de l'armée Française.

Il est digne d'observation que, dans presque toutes les manœuvres stratégiques, il est seulement nécessaire de se partager en trois corps, c'est-à-dire, qu'il y a communément trois points qu'il faut occuper, et rarement davantage. Mais le talent d'un chef est de savoir déterminer ces trois points essentiels : chacun d'eux peut ensuite se couvrir par de petits détachemens.

Dans le cas dont il s'agit, les Autrichiens ne pouvaient donc mieux faire que de se partager en trois corps. Leur opération à Memmingen aurait consisté en un déploiement du centre, pendant que l'aile gauche, qui devait être la plus forte de beaucoup, se serait diri-

gée au sud vers Kempten, et la droite au nord vers Ulm, toutes deux couvertes par l'Iller. Par-là, les Impériaux mettant à découvert la Souabe orientale et la Bavière, semblaient en ouvrir les chemins aux Français, si ceux-ci étaient assez inconsidérés pour donner dans le piége.

On ne peut se dissimuler, du moins, qu'ils n'eussent été fort surpris à la vue de cette opération nouvelle. Leur indécision sur la marche qu'ils avaient à suivre, pouvait les tenir quelque tems dans l'inactivité. Le principe des retraites excentriques dans la Stratégie, n'étant point encore connu, n'ayant jamais été mis à exécution, les Autrichiens y trouvaient des ressources incalculables. Je renvoie à mon premier ouvrage, où je crois avoir exposé des idées tout-à-fait neuves sur ce système (1).

La marche dans le Tirol était immanquablement suivie des plus heureux résultats. Ce pays, et celui des Grisons, étant occupés par des forces respectables, l'armée de réserve ne pouvait, même partiellement, se hasarder à passer en Italie, de peur que les Impériaux ne fissent derrière elle la conquête de la Suisse. Elle se trouvait, dans ce cas, entre deux feux :

---

(1) *Esp. du syst. de guerre mod.* Iere. part. sect. VIII.

pendant que le Général Mélas lui fesait tête, M. de Kray lui enlevait ses magasins, et lui coupait sa communication avec la France.

Cette armée de réserve n'avait donc plus d'autre parti à prendre, que d'attaquer le Tirol, pour prévenir l'ennemi. Mais, dans toutes les hypothèses, les Impériaux conservaient l'Italie, s'ils eussent perdu l'Allemagne. Encore est-il peu probable que les Français se fussent maintenus dans cette dernière contrée, quand on considère que le Tirol, cet inexpugnable bastion de montagnes et de rochers, garni de troupes suffisantes, protège à-la-fois la Bavière et une partie de la Lombardie.

Loin de se porter en Tirol, le Général Kray prit la route opposée, et alla se retrancher sous Ulm. Moreau fit passer le Danube à sa gauche, soit pour déterminer les Autrichiens à évacuer la rive droite, en menaçant leur flanc droit, soit pour forcer à la retraite les deux parties de leur armée, que séparait le fleuve, et investir la forteresse.

En même tems, Moreau s'occupa aussi activement d'inquiéter le flanc gauche de l'armée Impériale, considérablement accrue par des renforts successifs. Dès le 12, un corps Français entra à Babenhausen, et se trouva par-là sur la gauche et à dos de l'ennemi, situé

derrière l'Iller. Cependant les Autrichiens s'étaient formés en demi-cercle, entre l'Iller et une rivière qui se jette dans le Danube au-dessous de Guntzbourg. Les deux extrémités de ce singulier demi-cercle s'appuyaient au Danube, et le quartier-général en occupait à-peu-près le centre à Guntzbourg. Moreau, en s'étendant vers Mindelheim, et menaçant continuellement la gauche des Impériaux, qui se mouvaient toujours parallèlement à lui, les avait amenés à prendre cette forme.

Le 15, il fit attaquer leurs avant-postes, probablement pour détourner leur attention de ce qu'il méditait sur la rive gauche du Danube. Cette attaque s'exécuta entre l'Iller et la Guntz; mais le Général Hongrois Giulay la repoussa vivement jusqu'à Babenhausen.

L'expédition des Français sur la rive gauche ne fut pas plus heureuse. Le corps du Prince de Hohenlohe, venant des environs de Manheim, d'où il s'était retiré jusqu'à Canstat, voulait se rejoindre à la droite des Autrichiens, sous les ordres du Général Sztaray. La division Legrand, de l'aile gauche Française, tenta de l'en empêcher, et de la couper d'Ulm; mais la cavalerie de Sztaray tomba brusquement sur elle, et la rompit. Immédiatement toute l'aile droite des Autrichiens, conduite par Sztaray, Nauendorf et l'Archiduc

Ferdinand, attaqua la gauche des Français dans le Blauthal, et prétendit l'avoir repoussée jusqu'à Erbach. Mais nous voyons que les Français firent défiler leurs troupes par Blaubeuren, dans la nuit du 19 au 20, et que ce n'est que le 21 au soir, qu'ils repassèrent tranquillement le Danube à Erbach, deux lieues au-dessus d'Ulm : ils rompirent le pont, et firent occuper ce poste.

Le 22, l'Archiduc Ferdinand fait rétablir le pont d'Erbach, sous le feu de l'ennemi, à ce que disent les rapports autrichiens, et il passe le Danube. Il s'empare du village de Dolmesingen ; mais les Français, bientôt renforcés, reviennent sur lui, délogent les Impériaux du village par une grêle d'obus, et les rejettent au-delà du Danube. Il y eut, à cette occasion, une perte assez considérable de part et d'autre.

Les Français avaient alors totalement abandonné la rive gauche du Danube ; ils s'appuyaient sur la rive droite. Leur centre était posté à Memmingen, et leur droite à Mindelheim : celle-ci détacha sur Schwabmunchen, un corps qui avait Augsbourg pour objet.

L'expédition sur la rive gauche du Danube se terminant ici, je me permettrai de la soumettre à quelques observations. Le Général

Moreau ne pouvait-il pas en tenter une plus importante ? Je veux dire l'attaque du Tirol. L'extrême faiblesse du Prince de Reuss donnait l'espoir le mieux fondé du succès, et il serait superflu de retracer ici les avantages incalculables qu'assurait la possession du Tirol. Sa conquête mettait la monarchie Autrichienne aux abois.

La position du Général Moreau, telle qu'elle est décrite plus haut, couvrait parfaitement cette expédition, qui, de plus, était en harmonie directe avec celle de Bonaparte en Italie.

Les Français avaient, d'ailleurs, la facilité de faire une diversion en Bavière par Augsbourg, comme ils le firent par la suite. Cette diversion était déjà suffisante pour débusquer les Autrichiens de leur position sous Ulm, sans qu'il fût nécessaire de détacher un corps au-delà du Danube. Elle avait encore le précieux avantage de consumer moins de tems; la peur d'être coupés déterminait, sans nul doute, les Impériaux à se rapprocher en hâte de l'Autriche.

En général, il est toujours extrêmement dangereux de détacher un corps au-delà d'un grand fleuve, à moins que la faiblesse de l'ennemi ne vous donne la certitude de le battre complètement, si vous le rencontrez.

Le Général Vandamme fut détaché avec dix

mille hommes, de Mindelheim sur Augsbourg. Les Autrichiens étaient postés entre l'Iller et la Kammlach ; mais ils étaient très-resserrés vers le Danube, et ne possédaient plus qu'une langue de terre très-étroite sur la rive droite, par suite du combat qui avait eu lieu, le 26, à Nersingen, près du fleuve.

Pourquoi donc les Impériaux, d'après leurs propres rapports, plus forts en nombre que les Français, n'entreprenaient-ils rien sur les derrières de leur ennemi ? On parla beaucoup de prendre Moreau à dos, quand il s'étendit vers la Bavière, par Mindelheim et Augsbourg, mais nulle de ces menaces n'eut d'effet.

Et cependant, que l'on examine ce que pouvait faire l'armée Autrichienne, sans passer sur la rive gauche du Danube. Entre l'Iller et la Kammlach, ses avant-postes s'engageaient chaudement avec ceux des Français, de manière à les disposer à une attaque générale de front ; pendant ce tems, le gros de l'armée se portait rapidement à droite, masqué par ce combat d'avant-postes, et elle allait prendre une position derrière l'Iller, c'est-à-dire, sur la rive gauche ou occidentale de cette rivière : c'était préparer la ruine totale de l'armée Française.

En effet, elle avait à dos le Tirol, occupé par le Prince de Reuss ; à sa gauche, la grande

armée Autrichienne derrière l'Iller ; en front, le corps posté sous Ulm ; la Bavière seule lui restait ouverte, mais plus elle s'y serait enfoncée, plus elle se serait interdit tout espoir de salut.

Au lieu de cette grande et décisive mesure, les Impériaux se contentèrent de harceler les Français dans la Souabe méridionale, par des partis volans. Un de leurs officiers, le Comte de Walmoden, se distingua particulièrement par plusieurs coups, aussi bien combinés qu'exécutés. Dans une reconnaissance, entreprise par les Français sur la gauche des Autrichiens, le Général Giulay fit agir ses hussards avec une précision si rare, qu'en peu d'instans il obtint le succès le plus marqué.

Ces actions partielles prouvent quel avantage on pourrait plus souvent retirer de ses troupes à cheval, si on savait les employer à propos. Parmi les personnes les plus obstinées à nier la supériorité de la cavalerie, se trouvent ordinairement des officiers de cette arme même. On s'en étonnerait davantage, si l'on ne considérait, que la plupart des hommes ne veulent point que l'on exige trop d'eux, et desirent paraître avoir fait plus que leur devoir ne leur commandait.

Cependant, Moreau, par ordre de son gouvernement, ayant détaché vingt mille hommes

de son armée, pour renforcer celle d'Italie, les Autrichiens se persuadèrent qu'il allait être réduit à la défensive ; et ce fut dans ce moment qu'il médita son entreprise sur Augsbourg et la Bavière.

Son aîle gauche était à Biberach, un autre corps à Hegebach, et un troisième plus fort à Illeraicheim, dont les avant-postes s'étendaient jusqu'à Illerdissen et Wiblingen, en tirant du côté d'Ulm. Ces corps étaient commandés par les Généraux Saint-Cyr et Sainte-Suzanne.

Moreau était, avec l'aîle droite, à Memmingen et Babenhausen. Journellement il occupait l'attention de l'ennemi par de légères escarmouches. La nature du pays, sans cesse coupé par des bois et des rivières, donnait un avantage constant au soldat Français, toujours plus agile que l'Allemand. Enfin, le 28 mai, Moreau s'empara d'Augsbourg, pendant qu'une autre partie de ses troupes passait le Lech à Landsberg. On ne contestera plus désormais la nécessité de fortifier ces deux places, si l'on veut défendre la Bavière.

Il est évident que le Général Moreau se détermina à cette diversion par deux motifs, qui font également honneur à sa grande sagacité. D'abord, il voulait faire contribuer la riche ville d'Augsbourg, où il trouva en effet

des ressources de toute espèce. En second lieu, il desirait sonder les intentions de M. de Kray. Il était possible qu'une diversion en Bavière lui fît quitter sa position d'Ulm, soit pour se porter sous Ingolstadt, soit pour défendre l'Inn ou l'Iser, en front. C'est pourquoi le parti Français qui passa le Lech, de même que celui qui occupa Augsbourg, n'était que peu fort en nombre.

Cependant, le Général Meerveldt, détaché de l'aîle gauche de l'armée Autrichienne, s'avança de Rain, près le Danube, et parut devant Augsbourg. Mais ce fut beaucoup moins la crainte qu'il inspirait, que l'immobilité de M. de Kray dans son camp d'Ulm, qui décida Moreau à rappeler ses détachemens près de lui.

On doit rendre justice à la résolution de M. de Kray dans ces circonstances. Il comblait tous les vœux de son ennemi, s'il eût abandonné Ulm. Il y resta, et fit mieux encore, en attaquant vigoureusement la gauche des Français.

Il est à remarquer que ceux-ci étaient probablement avertis de ce projet d'attaque, puisqu'elle n'eut lieu que le 5 juin, et que dès le 3 au soir, la garnison d'Augsbourg, et le corps détaché en avant du Lech, commencèrent à reprendre la route de Memmingen.

Le Général Kray fit avancer son armée sur plusieurs colonnes, ou plutôt en plusieurs corps, parce que la grande extension de sa ligne ne permettait pas que ce fût autrement. Il se mit en marche le 4, et attaqua le 5.

Les corps de la droite se portèrent sur Biberach et Ochsenhausen, puis sur Illeraicheim, où eut lieu le plus fort du combat. C'était une chaîne d'affaires de postes dans un terrain boisé et coupé d'une étendue de plusieurs lieues : par cela même, le résultat ne pouvait pas en être décisif.

Il ne peut l'être, en pareilles circonstances, que lorsqu'un des corps d'une aile de l'ennemi essuie une déroute totale. On peut alors prendre le reste de la ligne en flanc, et la couper de sa base, ou, du moins, rejeter l'aile battue sur l'autre, et renverser toutes les positions de l'ennemi; car, quand on est sur son flanc, il est facile de s'étendre assez pour le prendre à dos.

Il fallait donc, ici, que le Général Kray, pendant qu'il occupait les autres postes de la ligne Française, portât la majeure partie de ses forces contre Biberach; qu'il fît les plus grands efforts pour en débusquer l'ennemi; que de là il s'avançât sur Ochsenhausen, et qu'il y tombât sur le flanc et les derrières des Français, tandis que leur front était oc-

cupé ; mais il fallait aussi porter par Munchroth une autre division sur Memmingen, afin d'empêcher le Général Moreau de se déployer sur le flanc droit du corps qui combattait à Ochsenhausen.

Ensuite, toute l'aile droite de l'armée de Kray prenait une position le long de l'Iller, pendant qu'un corps passait cette rivière plus haut, entre Memmingen et Kempten. Alors l'armée Française se trouvait encore tournée sur sa gauche ; elle était obligée d'aller prendre une position parallèle derrière la Guntz, ou quelqu'autre rivière : en un mot, elle était perdue, ou du moins n'avait plus de moyens de salut que dans une résolution désespérée.

Mais, dans l'attaque dont il s'agit, les succès furent balancés : la droite des Autrichiens repoussa la gauche des Français, et, pendant ce tems, la droite des Français battait le Général Sztaray.

Cela devait être, puisque c'était à leur droite que les deux armées avaient réuni la majeure partie de leurs forces, et, que dans le nouveau système de guerre, le plus grand nombre doit toujours à la fin décider du succès (1).

---

(1) Voyez *l'esprit du système de guerre moderne*, IIe. part. sect. Iere.

Le Général Kray retourna, le 27, dans son camp sous Ulm; s'il ne fut pas battu, du moins ne retira-t-il aucun fruit de cette vaste opération, combinée et exécutée avec tant d'appareil.

Le 6, les Généraux Meerveldt et Lichtenstein avaient surpris un corps Français dans Schwabmunchen : paraissant tout-à-coup en deux endroits opposés, presque tout ce qui ne fut pas tué, en défendant ce bourg, tomba entre leurs mains. Cette expédition devait d'autant moins être passée sous silence dans l'histoire de cette campagne, qu'outre l'extrême habileté avec laquelle elle fut conduite, elle sert encore à démontrer les avantages que l'on peut retirer, à tout instant, de la petite guerre.

Le Général Moreau avait désormais acquis la conviction, que de simples excursions en Bavière ne détermineraient point M. de Kray à quitter sa position d'Ulm : de plus, il s'était assuré, par l'épreuve qu'il avait faite, qu'il n'avait point à redouter une forte et audacieuse diversion sur ses derrières. Il avait la mesure du talent de son adversaire, et il forma aussitôt un des plus grands, un des plus admirables plans, dont l'histoire des guerres modernes fasse mention.

Ce plan ne consistait en rien moins qu'à

passer le Danube entre Ulm et l'embouchure du Lech, pour séparer le Général Kray de ses magasins à Donawert et Ratisbonne, et enfin pour le couper de sa base, en l'isolant de Vienne et de l'Autriche.

Par ce moyen, le Général Kray, qui n'avait point pris garde aux manœuvres du Général Lecourbe sur le Lech, se voyait absolument forcé d'abandonner Ulm. Cette importante place d'armes devenait la proie des Français, et les rendait maîtres du Danube.

Mais ce vaste mouvement exigeait deux opérations préparatoires, pour pouvoir s'exécuter avec sûreté. D'abord, il fallait le masquer par un corps qui restât devant Ulm, et c'est à quoi Moreau destina ce qu'il appelait sa réserve. En second lieu, il fallait chasser du Lech les corps Autrichiens de Meerveldt et autres, ainsi que les Bavarois, postés sur cette rivière. La prudence ne permettait pas qu'on se les laissât à dos pendant le passage du Danube.

En conséquence, les Français passèrent le Lech, le 12 juin, en trois divisions, par Friedberg, Schoengau et Landsberg. Les détachemens Impériaux qui occupaient les avenues d'Augsbourg, après quelques escarmouches, furent contraints à se replier. Les troupes Bavaroises étant également repoussées à Lands-

berg et Friedberg, les Français entrèrent de nouveau à Augsbourg.

Le Général Meerveldt prit alors la position d'Aicha en Bavière, pour y attendre le corps de Sztaray, et d'autres renforts que M. de Kray voulait lui envoyer d'Ulm.

La colonne du centre des Français, commandée par le Général Lecourbe, s'avança en Bavière, par Euratsbourg. La plus forte division avait passé le Lech à Schoengau, et marchait sur Raitenbuch. Probablement cette colonne, à cause du voisinage du Tirol, était la plus considérable, comme destinée à protéger le flanc droit des autres, si de ce pays le Prince de Reuss eût voulu tenter une diversion. Mais il se retira, au contraire, devant le Général Lecourbe, dans la Bavière méridionale. Il est hors de doute qu'il eût pu tirer infiniment plus de parti de ses troupes, si, du Tirol, il se fût porté, par Kempten, à dos des Français.

Le Général Moreau laissa, quelques jours, son armée dans ses positions sur le Lech et la rive droite du Danube ; seulement il se transporta lui-même de Memmingen dans un village plus près d'Ulm, sur la rive droite de l'Iller. Il fit alors rapprocher son armée de cette forteresse, pour occuper davantage

l'attention des Autrichiens, et leur cacher ses projets ultérieurs.

La cause de cette inactivité, pendant six ou sept jours, semble être encore une épreuve de la part de Moreau, pour achever de sonder les dispositions de son ennemi. L'immobilité constante des Autrichiens ne laissa plus de doutes sur la possibilité d'entreprendre, sans péril, le passage du Danube au-dessous d'Ulm. Il était très-probable que M. de Kray commettrait la faute capitale d'abandonner Ulm, et de se retirer à l'Est, de peur d'être coupé; par là, il donnait l'Ouest à ses ennemis, sans nécessité.

Le 18 juin vit faire les premiers pas pour l'exécution de cette grande entreprise. Quatre-vingts Français passèrent le Danube à la nage avec leurs armes, s'emparèrent des villages de Grembheim et de Blindheim, et de quelques pièces de canon. Les sapeurs et pontonniers, qui étaient passés sur des échelles appuyées sur les débris d'un pont, le rétablirent sous le feu de l'ennemi. Alors l'armée suivit, et gagna la rive gauche.

Il paraît que les Français passèrent aussi non loin de Donawerth, à Munster et à Erlingshofen, sur des ponts que les Autrichiens avaient rompus, mais qu'ils rétablirent comme celui de Blindheim.

Je remarquerai encore, à cette occasion, que les demi-mesures sont toujours les plus funestes. Les Autrichiens devaient, ou rompre et détruire totalement ces ponts, ou les laisser entiers : dans le premier cas, pour empêcher le passage des Français ; dans le second, pour passer eux-mêmes, si les circonstances l'exigeaient.

Dès le 19, il s'engagea de nouvelles actions, principalement avec un corps situé près de Donawert ; il était trop faible, il fut presqu'entièrement détruit. Les tirailleurs Français, en cette occurrence, comme presque dans toutes, décidèrent le succès.

Un combat plus sérieux se livra près d'Hochstet, lieu célèbre pour les Français, qui fut témoin de leur victoire en 1703, et de leur défaite en 1704. Les Autrichiens n'ayant que des corps détachés aux endroits les plus importans, tels que Donawerth, Hochstet, Dillingen, Lavingen, et étant disposés par bouquets, furent promptement entamés et dispersés. Les Français occupèrent Donawerth, le 20, et la fameuse position du Schellenberg.

Le même jour, le Général Kray se mit en marche d'Ulm, avec 25 bataillons et une nombreuse cavalerie, après avoir laissé une garnison dans la place. Il se porta, en hâte,

vers la rivière de Brentz, par Albeck et Langenau. Il parut se diriger sur le corps Français, qui avait pris pied sur la rive gauche du Danube, et qui se montait déjà à trente mille hommes. On s'attendait à une bataille : il ne se passa rien.

Les Français avaient poussé de petits détachemens dans les environs de Nordlingen ; le 23, ils furent contraints de se replier.

A mesure que les Autrichiens se retiraient à l'Est, leurs ennemis occupaient les endroits, qu'ils évacuaient. Dès le 24, les Français étaient en possession de Giengen, Heidenheim, du Brentzthal, d'Aalen, Esslingen, Gemund, et Geislingen.

Au-dessus d'Ulm également, ils avaient passé le Danube, à Erbach, et s'étaient portés vers Blaubeuren. Alors, Ulm se trouva investi.

Le 26, le Général Kray avait son quartier-général à Monheim, dans la principauté de Neubourg, et Moreau à Neresheim. Il y avait eu, le 24, de légères actions pour se disputer l'Altmulh, petite rivière qui coule de Pappenheim à Aichstet, avec de fréquens détours. On se canonna pendant une grande heure, puis survint l'ordre de cesser le feu, ce qui fit croire à la conclusion d'un armistice, en conséquence de la convention de Marengo.

On voit que M. de Kray avait fait tout ce que Moreau pouvait souhaiter, et tout ce qu'il avait prévu, en se portant d'Ulm dans la principauté de Neubourg, et le haut Palatinat.

Maintenant, examinons ce qu'aurait pu faire, à sa place, un Général totalement indépendant du conseil aulique. Il marcha au Nord, c'était au Sud qu'il fallait marcher. J'ai la satisfaction de me rencontrer ici avec le Général Moreau lui-même ; voici la substance de son rapport à Bonaparte :

« Voyant que l'armée Autrichienne était » inébranlable dans son camp d'Ulm, d'où » elle pouvait détacher, *sur les deux rives* » *du Danube*, et nous empêcher par consé- » quent de faire aucuns progrès essentiels en » Allemagne ; ne voulant point engager d'ac- » tion à *Blaubeuren*, dans la crainte que l'en- » nemi *ne profitât de mes mouvemens*, *pour* » *se porter sur Memmingen, s'ouvrir une com-* « *munication avec le Tirol*, *et envoyer un corps* » *en Italie*, je me déterminai à faire manœu- » vrer le Genéral Lecourbe sur le Lech, es- » pérant par-là forcer le Général Kray à cou- » rir au secours de la Bavière ; mais il ne le « fit pas, et nous manœuvra à dos, etc. »

Par cettte manœuvre à dos, le Général Moreau entend l'attaque du 5 juin, dont

nous avons rendu le compte le plus détaillé.

L'opinion de Moreau jette encore un nouveau jour sur l'extrême importance dont était le Tirol, dans cette campagne. Pourquoi donc le Genéral Kray, s'en éloignant sans cesse, abandonne-t-il Ulm et toute la Souabe, après le passage du Danube par Moreau, pour aller dans le Haut-Palatinat se mettre en liaison directe avec l'Autriche et la Bohême?

Loin d'y avoir été contraints par le mouvement de l'armée Française, je soutiens que les Autrichiens pouvaient en retirer les plus grands avantages.

Ce n'est pas, toutefois, que Moreau, à mes yeux, ait commis une faute en se hasardant au-delà du Danube. Il savait quels étaient ses adversaires, et la connaissance des hommes n'est pas moins utile à la guerre, que celle des choses. Il est des cas où l'on peut, où l'on doit franchir les bornes de la prudence.

Considérons ici les faits en eux-mêmes. Moreau n'avait point une base suffisante pour tenter, sans danger, une manœuvre aussi hardie. Resserré entre le Tirol et le Danube, son *angle objectif* n'avait pas 90 degrés; conséquemment il devait être facile de le séparer de sa base (1). C'est à quoi auraient

---

(1) *Esp. du syst. de guer. mod.* Iere. part. sect. II.

dû tendre tous les efforts des Impériaux.

Quant à eux, ils n'avaient point à redouter de perdre leur base, quand même Moreau se fût placé entr'eux et le chemin direct de l'Autriche. Ils pouvaient toujours, par un léger mouvement, appuyer une de leurs ailes sur leur base, soit au nord sur le Danube, soit au midi sur le Tirol.

Le 20 juin, ou même plus tard, le Général Kray devait s'éloigner d'Ulm, pour attirer de plus en plus les Français sur la rive gauche du Danube. Il lui importait peu de conserver de ce côté sa communication avec les magasins situés derrière lui, puisqu'il la retrouvait toujours par le Tirol.

Après avoir rassemblé toutes ses forces sur la rive gauche du Danube, il se mettait en mouvement. La marche de ces différens corps vers Ulm, pouvant donner des soupçons au Général Français, il était important de la cacher le plus possible : il fallait donc qu'elle eût lieu la nuit.

Ces corps seraient arrivés au point du jour devant Ulm; ils en pouvaient former la garnison. Si leur nombre était plus que suffisant, l'excédent rejoignait la grande armée.

Je la suppose partie dès la veille au soir : elle passait le Danube pendant la nuit, et dès le matin, elle tombait sur les Français

avec des forces concentrées et supérieures.

Le Général Autrichien prenait sur-le-champ une position déterminée, d'où il pût se porter à volonté où le besoin l'aurait exigé. Car, poursuivre les différens corps Français dispersés, pouvait donner le tems à Moreau de repasser le Danube, et de r'ouvrir sa communication.

Quel devait donc être l'objet des Impériaux, ou le point sur lequel ils devaient diriger leur marche? Etait-ce à l'est ou à l'ouest de l'Iller? C'est ce que nous allons examiner.

Le Général Kray pouvait attaquer brusquement sur la rive droite ou orientale de l'Iller, la partie de l'armée Française qui n'avait point passé le Danube, et l'accabler par une énorme supériorité de forces.

Mais il pouvait aussi remonter la rive gauche de l'Iller, passer cette rivière, et prendre poste à Memmingen. Par cette manœuvre, il coupait totalement aux Français leur communication avec leur base sur la rive droite du Danube : ils la conservaient sur la gauche, c'est-à-dire, avec le Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Mayence; mais leurs magasins n'étaient point dans cette partie.

Le Général Kray avait d'autant plus de motifs pour aller s'emparer de cette excellente position de Memmingen, que, dût le succès

ne point répondre à son attente, il ne se compromettait que très-faiblement.

Moreau pouvait, d'abord, remontant la rive gauche du Danube, où il était avec la meilleure partie de son armée, marcher vers Ulm, et assiéger cette place; mais ce siége était impraticable, tant qu'elle n'était pas investie sur les deux rives, et de sa position de Memmingen, M. de Kray y mettait un obstacle direct. En se partageant, et mettant le fleuve entre les deux divisions de leur armée, les Français s'engageaient dans la situation la plus périlleuse.

Qu'on ne me dise pas que, de même qu'ils étaient, précédemment, maîtres de la rive droite jusqu'au confluent du Lech et plus bas, ils le seraient devenus de la gauche jusqu'à Ingolstadt, et que, par conséquent, leur communication avec leur base, c'est-à-dire, avec le Rhin et ses places fortes, leur restant toujours ouverte par Tubingen et Stutgard, leur situation se trouvait encore la même, puisqu'ils n'auraient fait que changer de rive avec les Autrichiens. Il me sera facile de prouver que les choses prenaient, alors, un aspect tout différent.

Par suite de la position de M. de Kray à Memmingen, Moreau perdait sa communication avec la Suisse, conséquemment avec

l'Italie et l'armée de Bonaparte : car le Général Autrichien, par une légère marche de flanc, pouvait facilement se placer entre la Suisse et l'armée Française, qui eût occupé alors la rive gauche du Danube. Il n'y avait point assez de troupes en Suisse, pour que l'on pût redouter une diversion à dos de leur part.

Bien plus, de sa position de Memmingen, le Général Kray pouvait envoyer un gros corps dans le Tirol, et de là il était le maître de se porter, à volonté, sur l'Italie ou sur la Suisse. La conquête de ce dernier pays lui était assurée par deux colonnes, dont la première pénétrait par Coire, Glaris, Schwitz et Lucerne, et la seconde par Feldkirch, Appenzell et Zurich.

La position des Impériaux à Memmingen devait nécessairement avoir de si funestes résultats pour Moreau, qu'il aurait indubitablement tout tenté pour la leur faire quitter. Tout fait croire que, loin de rester sur la rive gauche du Danube, il aurait rassemblé toutes ses forces pour tomber avec fureur sur le Général Kray. Celui-ci était-il battu, il avait toujours une retraite libre en Tirol, où il ne cessait pas d'inquiéter singulièrement le Général Moreau. Aidé des milices du pays, il lui devenait très-facile de s'y défendre : sa

marche s'effectuait en toute sûreté par Kempten, en remontant l'Iller.

La défaite de M. de Kray à Memmingen ne pouvait donc point avoir les suites désastreuses, qu'ont eues ses revers subséquens ou ceux de ses successeurs. Moreau, quoique vainqueur, était contraint d'évacuer la Bavière et la Souabe orientale, pendant le reste de cette campagne; il ne pouvait, en aucune façon, laisser l'armée du Tirol sur son flanc, et encore moins sur ses derrières. De plus, il se trouvait obligé de veiller sur la Suisse, sans cesse menacée par le Tirol.

Si Moreau eût attaqué les Autrichiens à Memmingen, il pouvait chercher à tourner leur flanc gauche, pour les séparer du Danube et d'Ulm; il pouvait, autrement, s'attacher à leur droite, pour la couper du Tirol, ce qui valait encore mieux. Peut-être aussi réussissait-il à tourner les deux flancs, et, alors, la situation de M. de Kray devenait des plus fâcheuses.

Cette manœuvre, pour laquelle le coup-d'œil de Moreau l'aurait vraisemblablement déterminé, n'est point d'une aussi difficile exécution qu'on se l'imagine au premier examen. Il n'est pas même besoin d'une aussi grande supériorité de nombre, que des gens inexpérimentés le pourraient croire. Il est aisé

d'inquiéter le front de l'ennemi par de petits corps, principalement dans un terrain boisé et coupé, tandis que l'on manœuvre pour cerner ses flancs, et lui intercepter la communication avec ses moyens de subsistance. Si son centre est rompu, le désordre facilite encore plus l'opération projetée.

Le Général Kray, dans l'hypothèse actuelle, devait moins s'inquiéter de son flanc gauche, suffisamment protégé par Ulm. Les Français ne pouvaient agir avec efficacité, de ce côté, avant de s'être rendus maîtres de cette place, et un siége leur devenait impraticable dans la position où nous les supposons. Toute l'attention des Impériaux devait se porter sur l'entretien de leur communication avec le Tirol, d'où dépendait leur salut.

Le Général Kray pouvait camper en avant de l'Iller, ou se retirer derrière cette rivière, et occuper seulement Memmingen par des avant-postes, ce qui eût mieux valu, à cause du danger qu'il y a d'avoir une rivière derrière soi, quand on est exposé à une affaire générale, ou, ce qui est bien pire, à une surprise.

Ce n'est pas que je pense que M. de Kray aurait dû attendre l'attaque des Français dans une immobilité parfaite; il aurait fallu, au contraire, que, masqué par les troupes qu'il

avait à Memmingen, il marchât par sa droite, pour tomber sur le flanc gauche des Français. Par-là, il avait l'avantage de l'offensive, et se mettait hors de danger de perdre sa communication avec le Tirol.

C'est près de l'abbaye d'Ottobeuren, par exemple, qu'il aurait pu se porter sur la gauche de Moreau, qui avançait vers Memmingen. Si l'attaque ne réussissait pas, le Tirol lui offrait un asile sûr; si elle avait le succès qu'il était permis d'en espérer, il n'y avait plus de retraite pour les Français. Pressés par l'armée victorieuse, le corps posté à Memmingen leur interdisait le passage de l'Iller et le retour vers le Rhin. Il fallait qu'alors le Général Kray renouvelât ses attaques sans relâche.

Moreau aurait cherché probablement à se reporter sur la rive gauche du Danube. Mais avec combien de péril n'aurait-il point tenté ce passage, ayant l'armée de Kray à dos, et le corps de Memmingen, qui aurait côtoyé l'Iller, se montrant avant lui au-delà du Danube?

Il est difficile de dire ce qui serait arrivé, mais il est encore plus difficile de croire que cela fût arrivé.

Mais, quittons les suppositions, pour revenir aux événemens réels. Nous avons laissé

le Général Kray, dans les derniers jours de juin, à Monheim, dans la principauté de Neubourg.

Le 24, il se remit en marche, passa le Danube à peu de distance de Neubourg, laissa une forte arrière-garde, et campa sur la rive droite, de façon que son aile droite était appuyée au fleuve, et que son armée fesait front vers le Lech.

Le 26, un corps Français d'environ douze mille hommes passa le Lech vis-à-vis Friedberg, pendant que le Général Molitor occupait le Prince de Reuss dans la Souabe supérieure. Ce corps Français avait beaucoup de cavalerie. Il s'avança, dans la nuit, de plusieurs milles sur Munich; il était commandé par le Général Decaen. Le Général Meerveldt se replia devant lui, et l'Electeur de Bavière abandonna sa Capitale.

Le Général Kray, occupant toujours les bords du Danube près de Neubourg, plusieurs corps Français, sous les ordres de Lecourbe, s'avancèrent de Donawerth contre les Autrichiens, pour les rejeter sur Ingolstadt.

Le 28, il s'engagea une action où le Général Montrichard, avec l'avant-garde, attaqua trop précipitamment : le Général Kray, qui commandait en personne, le repoussa avec perte.

Les Généraux Lecourbe et Grandjean, étant survenus avec leurs divisions, rétablirent promptement la prépondérance, et culbutèrent les Autrichiens, quoique plus nombreux.

Ceux-ci, pendant la nuit, se retirèrent sur les deux rives du Danube jusqu'à Ingolstadt. Auparavant ils mirent le feu au pont de Neubourg.

Des environs d'Ulm, les Français envoyèrent des partis dans le duché de Wurtemberg, où ils se firent de nouveaux moyens de continuer la guerre.

Le Général Kray ne maintint qu'un seul jour sa position d'Ingolstadt. Le 29, il se porta sur la rive droite du Danube, vers Landshut sur l'Iser. Les Français prirent la même direction par Freisingen.

Le 27, après une affaire fort chaude avec le Général Meerveldt, le Général Decaen était entré à Dachau, et le 28 à Munich, que les Autrichiens avaient évacué sans résistance.

De ce moment, toute l'armée Française était campée sur les terres de Bavière. Il ne restait plus en Souabe que le corps qui bloquait Ulm, sous le Général Richepanse.

On doit des éloges à la marche du Général Kray sur Landshut : elle le rapprochait du Tirol, et le mettait à même de menacer le flanc droit des Français. En un mot, elle était

conforme au principe immuable que j'ai souvent rappelé, savoir, que les retraites doivent toujours être excentriques.

S'il avait pu maintenir cette position, Moreau trouvait des difficultés presqu'insurmontables à pénétrer en Autriche.

Mais les Français pouvant, de Munich, détacher une colonne sur le flanc gauche des Impériaux, ceux-ci se voyaient alors séparés du Tirol, et forcés d'abandonner Landshut et toute autre position sur l'Iser.

Le Général Kray devait donc tout tenter pour reprendre Munich; le plus expéditif était une attaque ou surprise des plus rapides, pendant que le Général Decaen s'était déjà éloigné de cette place : il fallait aussi envoyer un gros détachement contre ce Général, et l'attaquer vivement.

Les Autrichiens pouvaient, sans regret, abandonner le Danube à leurs ennemis; tout progrès leur devenait impossible, tant que M. de Kray occupait Landshut. En cas que la reprise de Munich eût lieu, les règles de l'art exigeaient que les Impériaux passassent immédiatement l'Iser avec toute leur armée, et détachassent une forte colonne sur Augsbourg. Le flanc droit des Français se trouvait menacé; ils se voyaient en danger de perdre leur communication avec la Suisse et l'Italie.

Il est vrai que les vivres auraient pu manquer, faute d'avoir établi dans le Tirol des magasins suffisans. C'était cependant leur véritable place, tant à cause de leur sûreté, que parce que ce pays devait être regardé comme le centre de toutes les opérations.

Il était facile de prévoir que le Général Moreau chercherait bientôt, par ses manœuvres, à déloger les Autrichiens des bords de l'Iser. Il lui suffisait pour cela d'envoyer un corps sur l'Inn supérieure, vers Braunau.

Mais M. de Kray, en se portant à gauche de Landshut sur l'Inn et le Tirol, changeait la face des choses. Approvisionné par l'Autriche, il pouvait ensuite opérer, à volonté, vers l'Italie, la Suisse, ou l'Allemagne.

Le Général Moreau fit avancer son armée en différens corps, spécialement dans la Bavière méridionale, où il manœuvra sur le flanc gauche de M. de Kray, et le contraignit conséquemment à la retraite. Moreau, en personne, resta en arrière avec la réserve, pour mieux diriger ce grand mouvement : c'était sa vraie place.

Sur ces entrefaites, l'on vit sortir de Mayence un corps commandé par le Général Sainte-Suzanne. Il s'engagea aussitôt une escarmouche avec les avant-postes Mayençais et Autrichiens, sans aucun résultat.

Les Allemands avaient une ligne retranchée sur la Nidda. Les Français l'attaquèrent le lendemain ; et ayant pénétré par Bockenheim et Roedelsheim, la ligne se trouva coupée, et les Allemands se retirèrent vers Francfort. Les Français investirent cette ville après le combat, et lui imposèrent une contribution, pour avoir donné passage aux troupes Mayençaises.

Il y eut encore quelques actions dans cette partie, mais l'arrivée d'un courrier, qui apporta, le 17 juillet, la nouvelle d'un armistice, mit fin aux hostilités.

Le but de cette expédition de Mayence paraissait être de s'emparer de la Franconie, qui promettait une riche moisson de contributions. Sous ce rapport, elle était fort bien calculée, mais sous ceux de la Stratégie, il se présentait de grandes difficultés. D'ailleurs, ce corps était beaucoup trop faible ; il ne passait point huit à neuf mille hommes.

Il est très-facile de couper un ennemi qui se porte de Mayence à Francfort ; mais il faudrait, pour cela, que la ligne de démarcation établie dans la guerre de la révolution, ne gênât point les mouvemens vers le Nord.

Vers le Sud, ou du côté du Mein, se présentent de plus grands obstacles. Il faut passer cette rivière pour se mettre au dos de l'ennemi ; opération très-hasardeuse, quand on

n'a point la faculté de se retirer au Nord dans les montagnes, et sur Koenigstein, en cas d'échec. Cette retraite était libre, lorsque Custines, en 1792, était sur la Nidda; il aurait dû être coupé, et n'a pu échapper que par une grande faute de son adversaire.

La difficulté de pénétrer de Mayence en Allemagne, provient de ce qu'il faut agir excentriquement; et, pour peu que l'ennemi entende son métier, il se montre bientôt sur les flancs et à dos.

Le détour que fait le Rhin à Mayence, en se jetant tout-à-coup à l'Ouest, en est la cause. En raison de cette courbe, l'ennemi se trouve maître de la circonférence.

Mais, nous avons encore à rendre compte de quelques événemens entre les deux grandes armées, avant la conclusion de l'armistice.

Le 9 juillet, les Impériaux furent délogés de Landshut. L'Archiduc Ferdinand plaça quelques bataillons en avant du pont, mais ils furent battus, en abandonnant des canons et des prisonniers.

La surprise de Donawerth par le Comte de Mier, qui y prit la boulangerie de campagne des Français, et fit aussitôt détruire les retranchemens qu'ils avaient élevés au Schellenberg, est encore une nouvelle preuve de l'utilité des partis volans.

Au lieu de se retirer de l'Iser sur Passau et le Danube, ce qui aurait ouvert l'Autriche aux Français, le Général Kray se dirigea vers les environs de Braunau, dans la Bavière méridionale : c'est ce que lui conseillait la prudence.

Le Prince de Reuss, au commencement de juillet, fit quelques démonstrations du Tirol, à dos de l'armée de Moreau, et les Français renvoyèrent aussitôt un corps sur le Lech. Le Général Lecourbe marcha avec trois divisions contre le Prince de Reuss, qui, outre le corps de Condé, avait reçu des renforts considérables.

Le pas d'Ehrenberg près de Reuti, Scharnitz, et le passage de Kufstein, sont les seuls points par lesquels on puisse pénétrer au Nord dans le Tirol. Ces défilés étaient garnis de troupes et de chasseurs Tiroliens, mais on n'était point sans inquiétude sur le passage de Feldkirch.

Le Général Lecourbe, qui se dirigeait par Memmingen sur le Tirol et le Voralberg, se replia tout-à-coup vers Schoengau, sur le Lech. Il attaqua les Autrichiens à Reuti et Immenstadt, et les repoussa ; il prit la résolution hardie de faire marcher un corps de troupes par la forêt de Bregentz, ce que nul Général n'avait osé tenter jusqu'alors. Par-là, il cou-

pait aux Impériaux la retraite sur les montagnes de Montasun, et se donnait la faculté de les attaquer en même tems par la Suisse. Cette manœuvre, admirable dans tous ses mouvemens, força les Autrichiens à évacuer précipitamment le pays des Grisons, dont les Français se trouvaient maîtres, ainsi que de Feldkirch.

Que l'on juge maintenant combien une forte diversion du Tirol eût été efficace contre les Français, puisqu'une simple démonstration de ce côté les détermina sur-le-champ à détacher un corps considérable. On a bien tort de considérer les diversions comme des opérations secondaires ; il faut y employer la plus grande partie de ses forces, et leur succès est immanquable.

Pourquoi le Général Kray, rassemblant ses troupes derrière l'Inn, n'allait-il pas gagner le Tirol par Burkhausen, Ditmanning, Traunstein, Marquarstein et Kufstein ?

Ce mouvement aurait été masqué par une forte reconnaissance dans les environs de Landshut, où l'on aurait employé beaucoup de cavalerie. Ce corps se repliait, après, derrière l'Inn, sur deux colonnes ; l'une vers Braunau, l'autre vers Alt-Oeting.

Parvenue en Tirol, je ne pense pas que l'armée Impériale dût déboucher par Kuf-

stein. Il suffisait de garnir fortement ce défilé et celui de Scharnitz, en continuant la marche. Alors, de Reuti, ou du pas d'Ehrenberg, les Autrichiens descendaient en force sur la rive droite du Lech : en se tenant sur la rive gauche, ils couraient le risque d'être séparés de leur base par les Français, c'est-à-dire, des trois pas de Reuti, Scharnitz et Kufstein. Il ne leur restait plus d'autre parti, en pareil cas, que de se porter en toute hâte vers Ulm et le Danube, pour obtenir une nouvelle base ; mais cela était-il praticable, ayant sans cesse à côtoyer l'armée Française ?

Pour couvrir la marche sur le Lech, il eût été bien vu de faire déboucher un corps de Kufstein, puis un autre de Scharnitz. L'ennemi les aurait considérés comme l'avant-garde des colonnes qui allaient s'avancer par ces défilés ; et au moment où il se serait porté contr'eux, l'armée se montrait sur le Lech. Il fallait bien qu'alors les Français évacuassent la Bavière, suivis en flanc ou à dos par les corps que l'on aurait laissés à Braunau et Alt-Oeting.

Plus j'examine cette manœuvre, plus l'effet m'en semble infaillible. Les Français se trouvaient cernés dans un demi-cercle de corps, correspondant tous entr'eux depuis Braunau jusqu'au pas d'Ehrenberg sur le Lech. Une

continuité de mouvemens bien combinés les forçait également à abandonner la Souabe orientale : Ulm se trouvait dégagé. Je dis plus, une autre opération rejetait les Français jusqu'au Rhin même.

J'entends ici une diversion en Suisse. Une colonne Autrichienne se portait sur Bregentz, une autre sur Feldkirch, et de là sur Appenzel. Dès-lors, les choses n'étaient plus égales des deux côtés : les Autrichiens, eussent-ils été battus, avaient toujours une retraite certaine en Tirol ; mais si la Suisse tombait en leur pouvoir, ils se trouvaient en mesure d'interdire aux Français le retour sur le Rhin.

La colonne de Bregentz couvrait celle d'Appenzel ; chacune de celles qui descendaient du nord du Tirol, couvrait sa voisine. C'était un développement simultané de têtes de colonnes, qui se portaient de plus en plus à l'Ouest : on avouera qu'il n'est pas possible de voir une plus belle manœuvre.

Examinons, en revanche, la position dans laquelle l'armistice trouva l'armée Autrichienne. Elle n'était pas entièrement mauvaise ; elle l'eût été, s'ils se fussent appuyés au Danube. Ils s'étaient placés entre ce fleuve et le Tirol, ce qui dénotait des vues beaucoup plus saines.

D'après un rapport de M. de Kray, du

8 juillet, son armée campait près d'Amtfing. Le corps de réserve était à Haag, un détachement vers Landshut, et un autre à Saal devant Ratisbonne. Wasserbourg et Muhldorf étaient également occupés.

L'armée Impériale se trouvait trop divisée par ces différentes positions. Celle de Ratisbonne était inutile, puisqu'on ne pouvait défendre cette ville. Je crois que trois corps sur trois points divers, pouvant tout couvrir, il suffisait de ceux d'Alt-Oeting, Wasserbourg et Rosenheim. Mais je suppose aussi que l'on eût tenté un coup hardi pour rentrer en possession de Munich; car, pour ne point faire la guerre défensive avec trop de désavantage, il faut se montrer quelquefois sur l'offensive.

Dans le cas d'une attaque trop vigoureuse de la part des Français, on gagnait le Tirol, d'après le grand principe des retraites excentriques, c'est-à-dire, obliques, et jamais perpendiculaires (1).

La convention de Parsdorf, du 15 juillet, vint tout-à-coup suspendre les opérations militaires. Il n'est pas hors de propos de retracer ici la ligne de démarcation qui fut tirée entre les deux armées, afin d'être en état de mieux suivre les événemens subséquens.

---

(1) *Esp. du syst. de guer. mod.* Iere. part. sect. VIII.

Les Autrichiens restèrent sur la rive gauche de la Nidda, la droite du Mein et de la Rednitz, la gauche de l'Altmuhl et du Danube, la droite de la Vils et de la Colpach. Leur ligne s'étendait alors, en remontant la rive droite du Lech, sur les limites du comté de Werdenfels.

L'armée Française étendait ensuite sa droite, des sources du Lech, à dos du Voralberg, la vallée de l'Ill y comprise, le long des frontières des Grisons, jusqu'à Chiavenne. Le haut et le bas Engadin restait aux Impériaux, ainsi que la vallée de Sainte-Marie vers la source de l'Adige : le pays des Grisons demeurait neutre.

Les forteresses d'Ulm, Philisbourg, Wurzbourg et Ingolstadt, avec un circuit proportionné, conservaient garnison Impériale, et devaient recevoir leur subsistance par des convois réglés.

Avant de me permettre des réflexions sur cet armistice, et de passer aux grands événemens qui avaient déjà eu lieu en Italie, je dois encore soumettre à mes lecteurs quelques considérations sur cette première période de la campagne d'Allemagne.

On peut la diviser en deux parties : celle de Souabe, et celle de Bavière; toutes deux portant ce caractère, qu'elles sont presque

6..

totalement stratégiques, et fort peu tactiques (1). Je veux faire remarquer que le résultat en est beaucoup moins dû à des combats, qu'à des marches et mouvemens.

Les combats furent presque tous décidés par une masse de forces prépondérantes, portées sur un point; on s'étudia toujours à se déborder, à se tourner réciproquement. C'est une suite nécessaire de la plus grande extension en plusieurs corps, et du développement de ces corps sur un front plus large.

Cette prodigieuse étendue, nécessitée par le soin de couvrir ses magasins, et par la force des armées, plus nombreuses qu'autrefois, rend extrêmement difficile de tourner le flanc de l'ennemi par des manœuvres de simple Tactique. D'ailleurs, si l'on y parvient, la division de la ligne, en plusieurs positions, ne permet pas de recueillir communément d'avantages décisifs. Le plus souvent, le résultat de de tous vos efforts est de battre une partie d'un corps, qui lui même n'est qu'une partie de l'ensemble.

Par exemple, trois bataillons occupent une hauteur, et cinq escadrons la plaine adjacente. A mille pas de là est un bois où l'on aura placé trois autres bataillons, également ap-

---

(1) *Esp. du syst. de guer. mod.* I[ere]. part. sect. X.

puyés par quelques escadrons, et ainsi de suite. Tout cela, cependant, est compté pour une position. Le tems énorme qu'exigent les manœuvres nécessaires pour tourner une ligne ainsi disposée sur plusieurs lieues d'étendue, donne presque toujours à l'ennemi celui de combiner ses mouvemens sur les vôtres, quand vous les exécutez à sa vue, c'est-à-dire, quand ce sont des mouvemens de Tactique.

Voilà pourquoi, dans cette campagne, il ne s'est rien opéré de grand et d'important que par la Stratégie. C'est elle qui a appris à rassembler une force supérieure contre un corps de l'ennemi, contre un point de sa position, puis à fondre alors sur lui, à l'accabler sous le nombre, en le pressant à-la-fois sur son front et ses flancs.

Je prétends donc que la Tactique, comme l'art de manœuvrer en présence de l'ennemi, de tomber avec une masse prépondérante sur un point de sa ligne, pendant qu'avec un nombre moindre on contient le reste dans sa position, enfin comme l'art de multiplier ses forces, disparaîtra de plus en plus de la Théorie de la guerre. La Stratégie seule dirigera tout, et les batailles ne seront plus que le résultat des masses et du nombre (1).

(1) *Esp. du syst. de guer. mod.* part. II, sect. Ière.

Les combinaisons de la Tactique sont présentement trop connues; elles ne peuvent réellement donner le change qu'à un ennemi frappé d'une cécité totale. Il est sans cesse en son pouvoir de déjouer vos projets par un contre-mouvement. Ce n'est que dans l'origine de ses conceptions, que la Tactique a pu produire de grands effets.

Elle offre peu de ressources contre un incident regardé à la guerre comme le plus terrible de tous : c'est celui où le centre étant enfoncé, les deux ailes se trouvent séparées l'une de l'autre. Je crois avoir le premier mis au jour un principe applicable à ce sujet.

J'ai démontré l'utilité et l'excellence des retraites excentriques (1).

Si elles sont les meilleures, ou même les seules bonnes, pourquoi s'effrayer de voir enfoncer son centre? L'excentricité n'en acquiert que plus d'aisance. Si l'ennemi s'avance, il vous prête les flancs; bientôt vous vous trouvez sur ses derrières, vous interceptez ses moyens de subsistance, sa communication avec sa base (2).

Chez les anciens, l'attaque et la défaite du centre ont pu avoir d'heureux effets : encore

---

(1) *Esp. du syst. de guer. mod.* part. Iere. sect. VIII.

(2) *Ibid.* part. Iere. sect. II.

voyons-nous ce qu'il en coûta aux Romains, pour avoir tenté cette manœuvre à la bataille de Cannes.

Ce principe de l'excentricité, une fois bien compris et adopté, doit changer la face de la guerre. Jusqu'à cette époque, ayant l'apparence d'un paradoxe, comme tout ce qui ne tombe pas immédiatement sous le sens, il trouvera des antagonistes opiniâtres.

J'ai observé plus haut que les Français n'avaient jamais eu une base suffisante en Souabe, puisque leur angle objectif resta toujours au-dessous de 90 degrés.

En effet, cette base n'était proprement que l'espace compris entre Bâle et Strasbourg, au plus Landau, car la rive gauche ou septentrionale du Danube était au pouvoir des Autrichiens.

Mais de Bâle à Pfullendorf, c'était toute autre chose : ils avaient au sud la Suisse pour base. C'est pourquoi j'ai déjà dit que les Impériaux n'auraient point dû songer à défendre la partie occidentale de la Souabe, puisque les Français occupaient deux côtés du quadrilatère.

On pourrait peut-être étendre l'avantage de la base assurée par la Suisse, jusqu'au méridien de Bregentz. En effet, quoique le lac de Constance, du méridien de Pfullendorf

jusqu'à celui de Bregentz, ne fasse point une base, il empêche cependant les opérations de l'ennemi, et l'espace occupé par les eaux est neutre pour les deux parties.

Mais le méridien de Bregentz dépassé, les Français étaient menacés sur leurs deux flancs; au Sud, par le Tirol et les Grisons, jusqu'au Rhin; au Nord, par le Danube, dont les Autrichiens possédaient encore la rive gauche.

Plus les Français s'avancèrent vers le Lech, plus ils s'éloignèrent de leur base, sans pouvoir s'en former une nouvelle. Leur angle objectif diminuait toujours, et le triangle dans lequel ils opéraient offensivement, perdait progressivement de sa surface. L'angle qu'ils présentaient à leurs ennemis, en Bavière, était à peine de 60 degrés. Leur position était extrêmement critique; elle avait quelque ressemblance avec celle des armées coalisées en Champagne, en 1792. Celles-ci ne durent la faculté de se retirer, qu'aux détestables dispositions de Dumouriez, en dépit de toutes les louanges qu'il se donna impudemment; et de même, malgré les grands talens de Moreau, on ne peut nier qu'il ne trouva des avantages réels dans l'inhabileté de ses adversaires. Il en sut profiter, et c'est un art qui, chez les anciens, comme chez les modernes, a manqué à la plupart des Généraux.

Nous ne trouvons effectivement que trois points qui soient à l'abri de la censure, dans la conduite des Autrichiens pendant la campagne que nous venons de suivre.

Premièrement, leur retraite sur Ulm; secondement, l'attaque de l'aile gauche des Français à Biberach, tandis qu'ils manœuvraient sur le Lech; enfin, leur retraite sur Landshut et Braunau, c'est-à-dire, derrière l'Iser et l'Inn, au lieu du Danube.

Il est tems de nous occuper de ce qui s'était passé en Italie.

CAMPAGNE D'ITALIE.

Je passe maintenant à l'histoire de la plus mémorable de toutes les campagnes des tems modernes ; d'une campagne qui, en moins d'un mois, a décidé du destin de la Révolution Française, et conséquemment de celui de l'humanité en Europe.

Nous y remarquerons, d'un côté, les lumières les plus éclatantes; de l'autre, l'aveuglement le plus profond : nous y verrons l'alliance irrésistible de la hardiesse et de la prudence.

Ce que nous n'osions croire, sur la foi des Historiens, du passage d'Annibal à travers les Alpes, se trouve réalisé, surpassé, sous nos yeux, par la marche de Bonaparte, qui franchit ces effrayantes barrières avec sa cavalerie, son artillerie et ses bagages.

Du haut des monts, il fond sur l'Italie, la subjugue, y rétablit la fortune de la France, et l'élève à un degré de gloire inconnu. Qui jamais, depuis César, eut autant de droits de dire comme lui : *Veni, vidi, vici?*

Sous le rapport purement militaire, cette campagne se distingue par des traits qui ne permettent de l'assimiler à aucune autre. On y observe des mouvemens si neufs, qu'on peut en déduire de nouveaux principes de guerre.

Le 8 mai (18 floréal), Bonaparte arriva à Genève, après avoir recueilli, sur sa route, les témoignages non équivoques de la confiance qu'avaient inspirée les heureux débuts de son administration. Il eut soin de faire voir au peuple, comme aux armées, qu'il fallait conquérir la paix, puisque les ennemis de la France s'y refusaient : jamais on ne sut donner à l'ardeur martiale un mobile plus noble, un but plus glorieux.

Nous ne dédaignerons pas de remarquer que, dès que Bonaparte quitta Paris, toutes les bouches, tous les papiers annoncèrent qu'avant la fin du mois il serait dans les plaines de la Lombardie, et peut-être dans Milan. Les Autrichiens affectèrent de sourire en entendant ces prédictions : quelques jours s'écoulèrent, elles étaient toutes accomplies.

Sylla et César aimaient beaucoup que l'on crût à leur bonheur, à leur *fortune* : je ne vois rien dans l'histoire de ces deux hommes extraordinaires, qui soit aussi surprenant que cette série d'événemens miraculeux, entassés dans six ans de la vie du héros de la France.

La providence protège l'homme qu'elle a choisi pour l'instrument de ses grands desseins ; la providence a dirigé cette campagne d'Italie, qui, sans cela, demeure inexplicable. Ceci n'est point une phrase de déclamateur enthousiaste : je m'attacherai, par la suite, à le démontrer.

Le 12 mai, Bonaparte se mit en marche de Genève vers Lausanne : c'est là qu'il passa en revue une partie de l'armée de réserve. Je remarque, comme un article qui ne peut être indifférent à un militaire qui étudie son métier jusques dans les moindres détails, qu'on envoya de Grenoble une grande quantité de biscuit pour l'armée. Les Français se contentent de cette nourriture, dans l'occasion : pourquoi ne l'a-t-on jamais essayée dans nos armées Allemandes? Le soldat, qui ne peut porter communément de pain que pour trois jours, pourrait se charger de biscuit pour neuf. Au lieu d'un approvisionnement de pain pour six jours, les fourgons pourraient prendre du biscuit pour un mois, ou peut-être plus. Quelles nouvelles, quelles étonnantes facultés n'en retirerait pas une armée, pour effectuer des marches, des mouvemens, trop souvent entravés par la difficulté des convois, dont le besoin est sans cesse renaissant ! Les frais, l'embarras d'une boulangerie de cam-

pagne, n'existeraient plus, puisque le biscuit, ayant l'avantage de se conserver, se trouverait tout préparé dans les magasins.

De Lausanne, le Général Bonaparte fit avancer aussitôt l'armée de réserve vers les frontières d'Italie. Les troupes qui avaient quitté Dijon les dernières, formaient l'arrière-garde; et il resta dans cette ville quelques Généraux pour présider à l'organisation des conscrits, à mesure qu'ils y arrivaient, et les envoyer rejoindre l'armée.

Nous laissons cette armée aux pieds des Alpes, pour nous occuper de ce qui n'occupait que trop les Autrichiens à cette époque : leurs opérations dans le pays de Gênes.

Le Général Melas avait abandonné au Général Otto le commandement du corps de blocus devant Gênes, et avec le reste des troupes, il se mit en marche sur Vado, afin d'agir de concert avec le Général Elsnitz, et de rejeter le Général Suchet sur Nice. Celui-ci, par-là, se serait vu dans l'impuissance absolue de porter le moindre secours à Gênes ou à Savone. Les Autrichiens avaient déjà ouvert une batterie contre la citadelle de cette dernière place.

Le 26 avril (6 floréal), les Français abandonnèrent San-Giovanni di Marialto, et se retirèrent jusques derrière Calessano. Alors

deux brigades Autrichiennes trouvèrent la facilité de s'avancer jusques sur le mont Maglia, et de se réunir au corps d'Elsnitz, qui était à San-Giacomo. Le Général Gorup occupa le mont San-Giovanni.

Par l'approche des renforts qu'amenait le Général Melas, les Français furent contraints de lever en hâte le blocus du château de Finale. Le Général Lattermann s'empara de l'excellente position de la Capra Zoppa, après que les Français eurent évacué aussi les ouvrages de Saint-Pantalon.

Le Général Gorup, en débouchant par les défilés de Ceva, prenait les Français à revers. En conséquence, ils quittèrent aussi la position de Sette Pani et de Torre di Melagno, et se retirèrent entre Capo Santo-Spirito et les hauteurs de Zuccarello.

Le Général Elsnitz s'avança, alors, en deux colonnes, pour occuper les postes que venait d'abandonner l'ennemi, et se mettre en jonction avec le Général Lattermann par Capra Zoppa. En même tems, le Général Gorup, avec une troisième colonne, se porta sur S. Bernardo, et rendit extrêmement difficile la retraite des Français, rejetés au-delà de Bardinetto.

On ne peut refuser de légitimes éloges à cette habile manœuvre des Impériaux. Pour

l'observateur, qui ne s'attache qu'à la chose même, afin d'en faire la base de ses jugemens, il importerait peu de savoir quel en fut l'auteur; mais on se rappellera que la voix publique en fit honneur au Général Zach, chef de l'Etat-Major.

Ces mouvemens démontrent l'excellence de toute entreprise sur le flanc ou à dos de l'ennemi; de plus, que celui qui est maître de la montagne, le sera bientôt de la vallée. Il était absolument impossible que les Français se maintinssent en possession de la rivière de Gênes, tant que les Autrichiens étaient maîtres des montagnes et des places fortes du Piémont, et se servaient de cet immense avantage pour agir offensivement.

C'est d'après cette considération que Bonaparte, en 1796 (an IV), n'entreprit sa brillante campagne qu'après s'être assuré de tout le Piémont. La rivière de Gênes doit être considérée comme une vallée étroite, entre la chaîne de montagnes et la mer Méditerranée; elle est elle-même coupée par des hauteurs. Un terrain aussi circonscrit ne peut fournir en aucune façon à la subsistance d'une armée; il faut donc tirer ses vivres de France, ou par mer. Quand l'ennemi y domine, comme les Anglais dans cette guerre, quel danger ne court pas une armée Française qui voit

l'ennemi réunir tous ses efforts contre son flanc gauche, pour l'isoler entièrement. Cette armée est alors dans la position de celle qui, d'après une ligne d'opérations sans base, agirait dans le pays de l'ennemi, en partant d'un point unique. Ici ce point est Nice. Pour de plus amples éclaircissemens, je renvoie à mon premier ouvrage, où ce sujet est traité avec détail (1).

Si j'avais besoin de faits pour appuyer mon assertion, je ferais remarquer que, malgré l'habileté de ses chefs, l'armée Française a été coupée dans la rivière de Gênes, et que Massena, après la défense la plus opiniâtre, a été réduit à se rendre. Ce qui est arrivé depuis, par suite de la bataille de Marengo, sort de la thèse actuelle, et n'en peut conséquemment infirmer en rien la vérité.

Près de Gênes, le Général Otto s'empara du poste de Rivarello di Sotto, et des deux ouvrages fermés, nommés *i due Fratelli*. Le Général Lattermann s'avança jusqu'à Borsi et Pietra, et étendit ses avant-postes vers Loano. Le Général Elsnitz se porta sur Monte-Nuovo, Giustenice et Monte-Calvo. En même tems, le Général Gorup fit une attaque sur les avant-

(1) *Esprit du système de guerre mod.* Iere. partie, sect. V. et VI.

postes Français à Rocca-Barbena, et les repoussa jusqu'à Monte-Ligno.

Ces endroits ne se trouvent point sur toutes les cartes ; du moins elles n'en offrent qu'une partie. Ainsi, celui qui n'a point dans la tête la théorie de cette manœuvre, ne pourra point s'en faire une idée distincte : au contraire, s'il en a l'esprit, il lui sera très-facile de se la représenter dans tous ses mouvemens. Son but fixe et constant était de rejeter les Français sur Nice, en tournant continuellement leur flanc gauche. Il fut parfaitement atteint, parce que les Autrichiens étaient maîtres des places fortes derrière les montagnes, et des principales gorges ou passages.

Les Impériaux mirent tant d'ardeur et de constance dans cette entreprise, qu'ils fermèrent les yeux sur l'orage prêt à fondre sur eux du haut des Alpes. Il est vrai que l'armée de réserve pouvait être destinée contre l'Allemagne ou contre le Tirol; il est vrai que l'annonce journalière de tous les papiers-nouvelles de Paris, pouvait être considérée comme cherchant à égarer l'opinion plutôt qu'à la diriger; mais enfin, c'était aux Autrichiens à ne rien négliger pour parvenir à la découverte de la vérité.

Ce n'est pas, au reste, que l'on puisse les blâmer d'avoir attaché tant d'importance à la

prise de Gênes : cette place seule leur manquait pour pouvoir étendre, sans obstacle, leur flanc gauche jusqu'à la mer, et se mettre à portée de communiquer librement avec les Anglais, soit pour leurs moyens de subsistance, soit pour la combinaison des opérations militaires. Du moment où elle était en leur pouvoir, ils n'avaient plus d'ennemis que sur leur front. Qui se croira donc en droit de reprocher au Général Melas, de n'avoir point renoncé à toute entreprise sur Gênes, pour se porter avec toutes ses forces aux pieds ou sur le sommet des Alpes ?

Pouvait-il abondonner une carrière qu'il venait de s'ouvrir avec tant d'éclat, pour aller se jeter dans la position la plus critique ? Il se voyait, dès-lors, entre deux feux. Massena, réuni de nouveau à Suchet, aurait entrepris à tout instant sur ses derrières, pendant que l'armée de réserve se serait précipitée sur lui. Il se trouvait exposé à évacuer toute la Lombardie sans coup férir, abandonnant les places du Piémont à leurs propres forces.

Je le répète donc : jusqu'après la bataille de Marengo, il n'y avait rien de perdu pour les Autrichiens. Avant la fatale et incompréhensible convention qui suivit cette journée, on ne peut nier que leur campagne ne fût

aussi glorieuse en Italie, qu'elle était blâmable et désastreuse en Allemagne. Tant que le Général Zach resta à la tête de l'Etat-Major, rien ne portait à désespérer du succès : du moment que cet excellent Officier tomba dans les mains des Français, la fortune abandonna les Impériaux.

Revenons aux opérations. Le Général Elsnitz poussa jusqu'à Monte-Gaole, et par l'occupation de ce poste, la position de l'ennemi à Capo San-Spirito fut entièrement tournée. En conséquence, les Français l'évacuèrent le 3, de grand matin, en toute hâte. Se trouvant alors rejetés de leur aile gauche sur le chemin de la côte, ils se virent contraints à se retirer sur Alassio.

Quoique le Général Autrichien ne pût détacher que de petits corps à la poursuite des Français jusqu'à Langueglia, parce que ses trois colonnes des montagnes furent considérablement retardées dans leur marche par les mauvais chemins, ils ne continuèrent pas moins leur retraite. Le Général Mélas établit son quartier-général à Albenga.

Le 2, les Français firent, avec trois mille hommes, une sortie de Gênes sur le point de *la Coronata*, pendant qu'une violente canonnade fut entretenue par la place contre les autres divisions du corps de blocus. L'attaque fut

des plus chaudes : les régimens de Spleny et de Nadasti furent culbutés ; mais des renforts successifs ne tardèrent pas à rétablir le combat, et le blocus fut continué avec une nouvelle ardeur.

Le 7, le Général Elsnitz, avec trois colonnes, attaqua les Français à *Machio delle Pietre*. Ceux-ci se replièrent, après avoir fait une défense qui leur coûta beaucoup de monde. Le Général Elsnitz se hâta aussi de déloger l'ennemi de Monte-Grande.

Pendant ce tems, le Général Lattermann déboucha de sa position de Bolo, attaqua les Français avec le bataillon de grenadiers de Paar, les débusqua de Capo di Berta qu'ils occupaient en face de lui, et les contraignit à se replier jusqu'à Poggio par Oneille et Port-Maurice.

Le 8, le Général Lattermann prit poste à Poggio, en tirant vers San-Remo.

Le 6, le Général Knesevich avait attaqué les Français au Col-de-Tende, et les avait fait poursuivre jusqu'à Saorgio, par son avant-garde. Ce succès rendit les Impériaux maîtres d'un poste qui flanquait tous ceux des Français en avant de Nice.

Le Général Lattermann occupa alors la position de Cima di Battina. Le Général Elsnitz reçut l'ordre d'avancer par Dolce Acqua sur

la Roja, et d'y former le centre avec son corps, tandis que le Général Gorup, réuni au Général Knesevich, formait l'aile droite à Breglio. Le Général Melas transféra son quartier-géneral à Bordighera, et détacha quelques partis vers Nice : en même tems, des frégates Anglaises parurent devant ce port.

Le Général Melas fit retrancher la position de la Roja : elle était extrêmement importante, en ce qu'elle fermait aux Français l'accès de la rivière de Gênes. Les Généraux Autrichiens mirent dans l'occupation de cette position une activité digne d'éloges. Les Généraux Knesevich et Gorup occupaient le Col de Brois et Sospello, et firent des démonstrations dans la vallée de S. Martin. Le fort de Vintimille était encore au pouvoir des Français.

Le 13 mai, Massena fit, avec toute la garnison de Gênes, une attaque générale sur le corps du Général Hohenzollern : le combat dura sept heures. Enfin, après les plus grands efforts, les Français regagnèrent la ville.

Le Général Melas, dans sa position sur la Roja, voyait avec peine les Français à Vintimille. Il donna ordre au Général Lattermann d'en tenter l'assaut. Quand les dispositions en furent faites, les Français, hors d'état de tenir, se rendirent au nombre de six Officiers et cent hommes.

C'est ainsi que tout prospérait pour les Autrichiens, bien éloignés, sans doute, de prévoir les malheurs suspendus sur leurs têtes.

La faiblesse du Général Suchet, et le peu d'utilité d'une position avancée, que l'on ne pouvait d'ailleurs plus maintenir, le déterminèrent à se retirer derrière le Var, qui fesait autrefois la frontière de France dans cette partie. Le Général Gorup, qui le suivait pas à pas, entra bientôt dans Nice.

Le Général Melas ne discontinua cependant point de faire travailler aux retranchemens de la Roja, pour en tirer avantage en cas de retraite; mais il se porta sur le Var avec toutes ses troupes, et détacha les Généraux Knesevich et Gorup par le Col-de-Tende, pour renforcer le Général Kaim en Piémont.

Bientôt, alarmé lui-même par le bruit du passage des Alpes par les Français, il abandonna au général Elsnitz le commandement du corps sur le Var, et se dirigea en personne vers le Piémont.

Je l'ai dit : la conduite des Autrichiens en Italie ne peut être blâmée; je crois, néanmoins, qu'ils auraient pu faire mieux encore, puisqu'ils avaient les moyens de couper toute l'armée Française, au lieu de laisser à Suchet une retraite ouverte sur la Provence. Je m'explique :

Il fallait, pour atteindre cet objet, que la principale force des Impériaux se portât sur Albenga, et s'emparât de cette position. Suchet, qui occupait Savone, partageait alors le sort de Massena, et comme lui, se trouvait totalement séparé de la France.

Outre Albenga, il aurait fallu s'emparer aussi d'Oneille, ce qui eût été opéré par un détachement de la même colonne, qui se serait séparée d'elle à Garessio.

Toute cette opération se dirigeait de Ceva, qui lui servait de base. De Coni, on procédait à l'attaque du Col-de-Tende, ainsi qu'elle a eu lieu plus tard. Cette colonne se portait rapidement sur Nice, alors sans défense, garnissait le Var, et menaçait la Provence. Elle devait être assez forte pour être en état de couvrir d'une manière sûre les corps qui occupaient Albenga, Oneille, etc.

Que l'on remarque combien la marche stratégique des Autrichiens facilitait tous ces mouvemens. Les places fortes de Piémont étaient autant de bases. Coni et Ceva, particulièrement, étaient les points desquels devaient s'élever toutes les lignes dirigées sur Nice, Albenga, Oneille, Final, Noli et Savone. Toute entreprise sur Gênes et les contrées adjacentes se basaient sur Acqui, Alexan-

drie, Voghera et Tortone (1). La grande supériorité de forces des Autrichiens leur permettait d'opérer de tous ces côtés à-la-fois.

J'ai eu plus d'une fois occasion d'avancer qu'il était rarement nécessaire, tant dans les opérations de Stratégie que dans celles de Tactique, de se partager en plus de trois colonnes ou divisions principales. Cependant je semble moi-même dévier ici de ce principe, puisque je dirige une colonne sur Nice, une autre sur Oneille, la troisième sur Albenga, Final et Noli, la quatrième sur Savone, et la cinquième enfin sur Gênes. Les deux dernières, à la vérité, ne sont destinées qu'à de fausses attaques, pour tenir l'ennemi en échec.

D'ailleurs, je trouve ici le lieu de placer quelques réflexions, qui ne seront pas sans prix pour ceux qui étudient la guerre en grand.

D'abord, une colonne peut se subdiviser en d'autres plus petites, sans cesser d'être une, relativement au but pricipal. Autrement, il faudrait donc considérer comme formant une colonne à part, les patrouilles d'éclaireurs jetées sur les flancs pendant la

(1) *Esp. du syst. de guer. mod.* Iere. part. sect. II et III.

marche. Je ne regarderai donc que comme un seul corps, tout ce qui se dirige vers un seul point.

Il est très-aisé de se représenter l'effet, qu'eût immanquablement produit l'exécution du plan que je viens d'indiquer, c'est-à-dire, l'ouverture de la campagne par la prise de Nice. Elle était aussitôt suivie du passage du Var, et d'une invasion en Provence. Les moindres progrès qu'eussent faits les Autrichiens dans cette partie, ne pouvaient manquer d'opérer une puissante diversion. Elle pouvait aller jusqu'à attirer sur ce point une grande partie de l'armée de Réserve, qui se disposait dès-lors au passage des Alpes.

Mais ces considérations sur ce qui pouvait se faire et n'a point été fait, ne prouvent nullement que ces opérations fussent mauvaises, mais qu'il y a plusieurs manières d'atteindre le même but : j'ai déjà dit que la campagne des Autrichiens dans le pays de Gênes méritait des éloges.

Le manque de vivres nécessita la reddition de la citadelle de Savone, après un investissement de quinze jours, pendant que Gênes continuait à se défendre : cette reddition eut lieu le 15 mai.

Dans la nuit du 18 au 19, huit bataillons français passèrent le Var. Une moitié se porta

sur l'aîle gauche des Autrichiens, afin de l'observer; l'autre attaqua le centre, mais sans succès. Les Français se replièrent jusqu'au Var : leur retraite fut protégée par la tête de pont, et par l'artillerie placée sur la rive droite du fleuve.

Il est surprenant que les Impériaux, immédiatement après la prise de Nice, n'aient pas tenté le passage du Var, de vive force. Les Français, à cette époque, n'avaient pas encore reçu de renforts. Les Impériaux pouvaient pénétrer en Provence, y vivre aux dépens de leur ennemi; dissiper les débris du faible corps que commandait le Général Suchet, et répandre l'alarme dans toute cette partie. Il fallait profiter du premier moment; car bientôt, rassurés par l'attitude défensive des Autrichiens, les Français redevinrent eux-mêmes les assaillans. En vain m'alléguera-t-on que la retraite de Provence eût été difficile; ce côté de la France est totalement dépourvu de places fortes. Mais on perdit un tems précieux; et du moment où M. de Melas se vit contraint de passer les montagnes pour aller au devant de l'armée de Bonaparte, il ne fut plus possible de songer à aucune entreprise. Cependant nous voyons les Autrichiens, affaiblis par les grands détachemens qu'ils avaient envoyés en Piémont, s'opiniâ-

trer encore à ce passage du Var. Le moment favorable n'existait plus pour eux.

Le 26 mai, le général Elsnitz attaqua de nouveau la tête de pont ; il resta plusieurs heures devant les ouvrages ; des vaisseaux anglais joignirent leur feu à celui de l'artillerie Autrichienne, mais le tout en vain : les Français se maintinrent dans leur poste, et tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi. On ne conçoit guères pourquoi les Autrichiens ne cherchèrent pas à se frayer un passage en remontant le Var ; ils tournaient la position des Français, et les forçaient à abandonner les bords du fleuve, de peur de se voir aculés à la mer.

Mais le 29, les Français, considérablement renforcés par le Général Saint-Hilaire, attaquèrent et emportèrent Nice. Les Autrichiens y laissèrent des prisonniers, des munitions, du canon. Leur retraite se fit partie par le Col-de-Tende, partie vers le territoire Génois, le long de la Méditerranée : cette retraite était excentrique, et conséquemment faite dans les vrais principes.

En effet, en poursuivant les Autrichiens, les Français se trouvaient bientôt avoir sur leur flanc gauche la colonne qui s'était retirée dans les montagnes, par le Col-de-Tende. En s'avançant sur la côte jusqu'à Oneille, ils

s'exposaient à se voir pris à dos et coupés de Nice. Cette division des Autrichiens en deux corps les protégeait donc incomparablement mieux que s'ils se fussent repliés en un seul, en côtoyant la mer. Cet exemple, entre mille, démontre encore ici l'excellence des retraites excentriques et partielles (1).

Mais les Français ne pouvaient-ils pas également se partager en deux corps, et suivre chaque colonne Impériale ? oui, sans doute; mais celui que l'on aurait détaché contre le Col-de-Tende aurait dû nécessairement être plus fort; l'autre restait inactif, ou du moins ne fesait que des progrès insignifians pour la délivrance de Gênes, objet capital à cette époque.

Les Autrichiens ne se retirèrent pas plus loin que la Roja, où ils reprirent une position retranchée qu'ils avaient occupée précédemment. Les Français ne tardèrent point à les en déloger, par une attaque des plus vives, qui eut lieu le 2 juin. En un instant, furent emportés des ouvrages, qui avaient coûté beaucoup de tems et de peine à construire.

J'en fais la remarque expresse, parce que dans cette guerre comme dans les précédentes, et spécialement dans celle de sept ans, les

---

(1) *Syst. de guerre moderne*, Iere. part. sect. VIII.

Autrichiens ont toujours paru compter infiniment sur les redoutes, les fossés, les palissades, dont cent fois, néanmoins, ils ont été débusqués par les Français et les Prussiens. Cela ne surprendra point le militaire qui réfléchira qu'il est peu de cas où l'on ne puisse tourner un ouvrage. Les retranchemens ne sont véritablement d'une nécessité absolue que dans des gorges étroites, comme le Col-de-Tende, la Bocchetta, etc.; de même encore, lorsque l'on se trouve concentré sur un seul point, et sans base, par une force très-supérieure, comme Frédéric-le-Grand près de Schweidnitz, dans son camp de Bungelwitz. Dans ce dernier cas, un camp retranché est une forteresse dans laquelle on se hâte de se jeter. Mais, en général, je maintiens hardiment que les ouvrages retranchés conviennent beaucoup moins au système de guerre moderne, qu'à celui de nos devanciers. La cause en est évidente : l'esprit de ce nouveau système consiste dans la mobilité, et les retranchemens sont un obstacle au mouvement.

Après avoir éloigné les Autrichiens de la Roja, il était de la plus haute importance pour les Français de s'emparer du Col-de-Tende. Ils l'attaquèrent, en effet, par le Col-de-Sabion et celui de la Boara; une démons-

tration sur le front concourut au succès. On voit que les Autrichiens s'étaient laissés tourner par Pigna et Dolce-Acqua ; c'est ce qui est encore plus à redouter dans la guerre de montagnes que dans celle de plaine. En vain se fie-t-on sur les hauteurs et les escarpemens : Folard observe judicieusement qu'un homme peut passer où a passé une chèvre, et qu'un corps peut passer où a passé un homme. Nous en trouvons dans l'antiquité de grands exemples (1). D'ailleurs, il n'existe point de carte assez parfaite pour vous donner une connaissance exacte de tous les défilés, de tous les sentiers par lesquels on peut venir à vous. Il faut absolument reconnaître soi-même la chaîne des montagnes ; il faut, de plus, s'affider des gens du pays qui puissent servir de guides et d'éclaireurs.

Je regarde donc la manœuvre des Français pour tourner le Col-de-Tende, comme un modèle à suivre en pareil cas, et la conduite im-

(1) Le plus mémorable est celui des Thermopyles, l'an 480 avant l'ère vulgaire. Léonidas, avec ses Spartiates, croyait, dans cet étroit passage, pouvoir braver tous les efforts de l'armée de Xerxès. Un pâtre indiqua aux Perses un sentier du mont Anopée, par lequel on pouvait tourner les Grecs : Léonidas, enveloppé, s'immortalisa par des prodiges de valeur, mais Xerxès pénétra dans la Phocide.

(*Note du Traducteur*).

prévoyante des Autrichiens, au contraire, comme un exemple à éviter.

Maîtres du Col-de-Tende, qui couvrait les derrières de leur armée, les Français devaient avoir pour objet principal de se porter le plus rapidement possible sur Gênes, réduite aux abois. C'est ce qu'ils firent effectivement; nous voyons leur quartier-général transféré, le 3 juin, de San-Remo à Port-Maurice.

La famine, long-tems soufferte dans toutes ses horreurs, contraignit enfin Massena à rendre Gênes, le 4. Quelques jours plus tard, les Autrichiens, alarmés par les progrès de l'armée du Premier Consul, eussent été obligés de lever le blocus. Il est à remarquer, en effet, que presqu'au même instant qu'ils entraient dans Gênes, ils évacuaient Vintimille et Savonne, qui furent immédiatement occupés par les Français.

Le général Otto marcha en toute hâte vers Voghera, avec le corps qui avait servi au blocus. Il y essuya un échec assez grave; mais ceci appartient aux opérations de l'armée de Réserve, sur lesquelles il ne convient pas d'anticiper.

La possession de Gênes était, sans doute, d'une extrême importance; mais on ne conçoit pas pourquoi les Autrichiens n'en confièrent point la garde aux Anglais, qui la sol-

licitaient instamment. La jalousie peut seule expliquer cette conduite ; c'est le vice radical et destructeur de toute coalition. Assurément, l'Angleterre, dirigée dans toutes ses démarches par un esprit d'ambition insatiable, aurait cherché tous les moyens d'abuser de cet avantage ; mais les Autrichiens ne devaient négliger aucuns de ceux qui pouvaient contribuer à leur salut. Les troupes qu'ils laissèrent dans Gênes, auraient renforcé Melas, ou se seraient opposées au général Suchet.

Les opérations dans la Ligurie pouvant être considérées comme terminées ici, nous passerons au récit de la courte, mais merveilleuse campagne de l'armée de Bonaparte, que nous avons laissée au pied des Alpes.

Le 16 mai, elle commença l'exécution du vaste plan du Consul. C'est ce jour que l'avant-garde passa le Saint-Bernard. Cette montagne présentait, tant par sa hauteur et son énorme masse, que par les neiges dont elle est couverte, un obstacle presqu'insurmontable. Le génie du chef, l'ardeur des soldats, cette inimaginable activité qui n'appartient qu'aux Français, triomphèrent de tout. L'histoire ne dédaignera pas de conserver les plus légers détails de ce passage, qui fera oublier celui d'Annibal. Il n'est qu'un mot à dire pour en faire sentir l'énorme différence : le héros

Carthaginois n'avait point d'artillerie. Voici les moyens qu'employa Bonaparte pour le transport de la sienne.

On creusa des arbres en forme d'auge ; les canons et les obusiers y étaient introduits : cent hommes, attelés à un cable, passèrent ainsi les arbres et les pièces en deux jours. On fit également usage d'un autre expédient ; c'étaient des traîneaux à rouleaux qui avaient été construits à Auxonne : les affûts étaient portés par pièces détachées, excepté ceux des canons de 4, que dix hommes portaient sur un brancard. On fut obligé de décharger les caissons, et de diviser les munitions par caisses, dont on chargea des hommes ou des mulets.

Le 16 pareillement, la division Chabran passa le petit Saint-Bernard : son avant-garde parut tout-à-coup devant Aoste. La garnison Autrichienne se rangea sur les hauteurs en avant de cette ville. Un bataillon Français eut ordre de la prendre à dos ; elle n'attendit pas ce mouvement, se replia dans la ville, et voulut opposer quelque résistance sur le pont. Les Français les chargèrent à la baïonnette, et les culbutèrent.

L'armée continua à passer le Saint-Bernard, les 17, 18, 19 et 20 mai. Le Général Berthier se trouvait déjà le 18 sur le territoire Italien.

Le même jour, le Général Lannes arriva devant Chatillon, à la nuit tombante; il trouva l'ennemi sur toutes les hauteurs environnantes. Voyant que le Général Mallet ne pourrait arriver à tems pour tourner les Autrichiens, il se décida, sans délai, à une brusque attaque. Elle fut exécutée par les grenadiers de la 22e demi-brigade, et cent hussards du 2e régiment : l'ennemi fut chassé de Chatillon, avec perte de deux pièces de canon; on lui fit trois cents prisonniers. Le Général Lannes, et bientôt après, le Général Berthier, investirent l'important fort de Bard.

Bonaparte, qui dirigeait toutes ces opérations, et formait l'armée à mesure qu'elle arrivait au pied des monts, se trouvait, le 18, à Martinach, dans le Valais.

Le 22, l'avant-garde Française rencontra un corps Autrichien qui défendait la gorge de Saint-Martin : elle l'enfonça, et le dissipa.

Le 23, le Général Lannes se présenta devant Ivrée, que les Autrichiens firent mine de défendre; mais les Français emportèrent par escalade la ville et la citadelle.

Semblable à un torrent, l'armée du premier Consul se précipitait dans l'étroite vallée d'Aoste, et se dirigeait vers les plaines du Piémont. Les Impériaux, qui long-tems avaient refusé de croire à cette audacieuse entreprise,

qui n'en parlaient même qu'avec dédain, frappés d'effroi, fuyaient de toutes parts.

Le Général Moncey passa le Saint-Gothard avec vingt mille hommes; une autre colonne se porta vers Suze. Ces grands mouvemens étaient concentriques, et présentent un développement si imposant, que je n'hésite pas à les mettre encore au-dessus de l'invasion de la Bohême par Frédéric-le-Grand, en 1757; invasion réputée pour un prodige dans l'histoire des guerres modernes.

Cependant le fort de Bard opposait une résistance plus longue qu'on ne l'avait imaginé. La partie inférieure et les ponts-levis étaient déjà emportés, que le haut tenait encore; il y avait une double enceinte fortifiée. La gorge que ce château est destiné à couvrir, est excessivement resserrée. L'artillerie Française ne pouvait être conduite à l'armée, qu'en passant à cinquante toises du fort, et sous le feu de deux batteries. On profitait, pour cela, de l'obscurité de la nuit : les roues des affûts et des caissons étaient garnies de paille; on en avait couvert le chemin. Les soldats s'offrirent à s'atteler aux pièces et chariots : ils rencontrerent un obstacle d'une autre nature, c'était une rivière qui baigne la principale tour de la forteresse; il fallut se frayer un passage détourné dans un roc

escarpé. Les Autrichiens fesaient pleuvoir une grêle de grenades et de pots-à-feu.

Une attaque vigoureuse, exécutée par un piquet de grenadiers, et le feu de deux pièces habilement placées pour battre en brèche, contraignirent enfin le commandant à capituler le 1er. juin. Cette conquête, de peu de valeur en apparence, était néanmoins d'un grand prix pour la communication de l'armée avec la Suisse, par le val d'Aoste.

Le 26 mai, Bonaparte entra dans Ivrée. Toutes les divisions de l'armée Française furent, de ce jour, rassemblées dans la plaine, et il est à remarquer que ce fut aussi le même que le Général Melas arriva de Nice à Turin.

Après le court récit de ce mémorable passage, qu'il me soit permis de soumettre aux militaires qui me liront, quelques réflexions que je crois dignes de les occuper.

Le plan et l'exécution feront éternellement la gloire de la Nation Française, et du Chef qu'elle s'est donné. La première idée fut d'attaquer les Impériaux d'un côté, où ils imaginaient n'avoir rien à craindre, ce qui était déjà beaucoup; mais les conséquences qu'en tirait d'avance un génie à qui rien n'échappe, allaient encore plus loin. Bonaparte savait qu'en franchissant les Alpes, il allait tourner l'armée Autrichienne, et la mettre dans la

position la plus critique, pendant qu'elle s'obstinait au blocus de Gênes et à de stériles opérations dans le comté de Nice. Le cabinet de Vienne n'ayant point senti de quelle importance était la Suisse, ou ayant négligé de la faire attaquer à-la-fois du côté de l'Allemagne et de celui de l'Italie, c'était à la France à se servir de l'immense avantage que lui donnait la position saillante de cette contrée : or, c'est ce qu'elle a fait avec tant d'habileté, avec tant de succès.

Je ne suis point du nombre de ceux qui ont avancé que l'armée Française, perdant une seule bataille en Piémont, s'exposait à une ruine totale. N'avait-elle point occupé tous les passages des montagnes, et ne pouvait-elle s'en servir pour faire sa retraite, en supposant même qu'elle fût forcée d'abandonner une partie de son artillerie ?

Le gain de cette bataille, au contraire, lui livrait son ennemi. Les colonnes Françaises agissaient concentriquement, l'une par la vallée de Suze, l'autre par le val d'Aoste, toutes deux contre le Piémont. Celle qui arrivait par le Saint-Gothard, menaçait Milan. Toutes les mesures, en un mot, étaient si bien prises, que dans l'hypothèse où l'on ne pourrait arracher l'Italie aux Autrichiens, on se trouvait, du moins, à portée d'entreprendre de

grandes choses en Tirol. Cette entreprise était suggérée par les principes les moins contestables de l'art de la guerre.

Mais j'entends qu'on me demande de toutes parts : les Autrichiens ne pouvaient-ils donc s'opposer au passage des Alpes? Je ne m'occupe point ici des esprits routiniers qui avaient déclaré ces énormes masses *infranchissables* (si j'ose m'exprimer ainsi). J'observerai encore une fois qu'une montagne qui arrêtera quelques voyageurs intimidés, ne sera point un obstacle pour une armée qui déploie une volonté bien plus déterminée, soutenue d'efforts bien plus efficaces. Essayons donc de trouver par quels moyens il eût été praticable, de mettre les Français dans l'impossibilité d'accomplir leurs audacieux projets.

Je conviens que les Impériaux ne pouvaient se permettre de perdre de vue le corps avec lequel Massena occupait Gênes, ni celui que commandait le Général Suchet; car, que servait-il de déjouer les manœuvres de l'armée de Bonaparte, si l'on restait en danger de se voir pris à dos par celle de Gênes? Il faut convenir, cependant, que la ligne des forteresses du Piémont couvrait l'armée de Melas, pendant qu'elle se portait au-devant de celle du premier Consul.

Mais les Autrichiens étaient-ils assez nom-

breux pour tenir tête des deux côtés? J'ose l'affirmer. Avaient-ils le tems de prendre leurs précautions, depuis l'instant où ils furent instruits de ce qui se préparait contr'eux? Assurément. Tous les journaux, tous les avis, toutes les relations qui arrivaient de France, s'accordaient pour annoncer cette grande expédition. « C'était un motif pour n'y point croire » disent les Généraux Autrichiens, et ceux qui tentent d'excuser l'inconcevable apathie de la Cour Impériale. Pourquoi donc? Etait-ce la première fois que les divers Gouvernemens de France avaient publié leurs plans de campagne dans les papiers publics, ou, du moins, avaient laissé parler leurs gazettiers en toute liberté? L'armée de réserve se formait à Dijon, que ceux même qu'elle devait écraser, se livraient à de vaines railleries, ou s'amusaient à répandre de misérables caricatures. Fatal aveuglement! En supposant que Bonaparte ne songeât point à descendre en Piémont; ne pouvait-il pas attaquer le Tirol, envahir le sud de l'Allemagne, et porter la terreur jusques dans le sein de l'Autriche?

L'Angleterre, de son côté, contribua de tout son pouvoir à épaissir le bandeau sur les yeux de son imprudente alliée. Uniquement occupés de leurs intérêts, sacrifiant sans pudeur ceux des nations assez aveugles pour lier leur

cause à la leur, les Anglais ne voient dans toute l'Europe que leur île. Dans leur orgueilleux système, c'est de cette petite île que le continent doit recevoir l'ordre d'entrer en guerre ou de conclure la paix, selon qu'il importe à sa barbare politique. Le cabinet de Vienne, dirigé par le ministère le plus inepte, ou le plus honteusement vendu à celui de Saint-James, prodiguait l'or et le sang en pure perte. Les succès de l'armée Austro-Russe avaient fini par blesser l'arrogance britannique ; elle jugea qu'il fallait des revers pour ramener l'Empereur au sentiment de sa faiblesse, pour le faire rentrer sous sa dépendance. C'est ainsi que dans son délire, l'Angleterre préparait les triomphes et la grandeur de la France ; c'est ainsi qu'elle s'est attiré l'indignation et la haine de tous les peuples du globe. Parce qu'un bras de mer les sépare du reste de l'humanité, ces insulaires croient pouvoir se dispenser d'être hommes, et se contentent d'être Anglais (1).

---

(1) Je me suis fait une loi, comme je l'ai annoncé dans mon avant-propos, d'élaguer tout ce qui n'a point un rapport immédiat avec le sujet de cet ouvrage ; mais j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt, dans les circonstances actuelles, de faire voir combien l'opinion des étrangers éclairés, relativement à l'Angleterre, se rapproche de la nôtre. La dernière phrase m'a paru remar-

Après avoir reproché à l'Autriche son aveuglement ou son impéritie, je sens que l'on est en droit d'exiger que je m'explique sur les moyens qu'il lui convenait de prendre, pour détourner l'orage prêt à fondre sur elle.

Dès les premiers jours de mai, sa résolution devait être invariablement prise; il ne fallait pas, dans cette terrible crise, flotter entre deux extrêmes. Rien n'est plus pernicieux que les demi-mesures, à la guerre comme en politique; les partis décidés, violens même en apparence, sont toujours préférables. Que de Généraux, d'hommes d'Etat, de particuliers même, ont dû leur infortune à leur indécision, à la mollesse de leur conduite! J'ai déjà prouvé, par des exemples, la vérité de cette assertion; je continuerai à le faire dans le récit et l'examen des événemens subséquens.

Je reviens à la position des Autrichiens, dans le Piémont et la Lombardie. Ils avaient à choisir, selon moi, entre deux partis directement opposés.

Le premier consistait à marcher au-devant des Français, avec toutes les forces dont on pouvait rigoureusement se passer dans le pays

---

quable par son énergie et sa concision; je l'ai rendue littéralement.

(*Note du Traducteur*).

de Gênes. Mais jusqu'où fallait-il s'avancer ? Le plus loin possible, c'est-à-dire, ne point se contenter d'occuper les vallées et même le sommet des montagnes, mais les franchir rapidement, en se fesant suivre de la plus petite quantité possible d'artillerie légère.

C'était en Suisse, alors, que l'avant-garde Autrichienne rencontrait l'avant-garde Française. Il en résultait le double avantage de donner une grande idée de sa hardiesse, et d'avoir affaire à un ennemi qui était à peine rassemblé. Etait-on battu, l'on avait une retraite assurée par les défilés, et en se repliant, on trouvait des renforts avec lesquels on recommençait continuellement de nouvelles attaques. Les Français, même en les supposant vainqueurs, se trouvaient considérablement retardés, et les Autrichiens gagnaient du tems à proportion pour la prise de Gênes. Cette ville tombée, le grand accroissement de leurs forces les mettait en état d'agir avec bien plus d'efficacité encore.

Il est, cependant, à considérer que diverses colonnes Françaises se présentaient sur plusieurs points d'une position demi-circulaire. Le corps Autrichien qui se portait sur le Saint-Bernard, se trouvait exposé à être pris à dos par le corps ennemi qui cherchait à passer par Suze, tandis que celui du Saint-Gothard

menaçait de couper toute communication avec les pays héréditaires. La prudence exigeait donc qu'à chacune de ces colonnes, il en fût opposé une capable, sinon de l'arrêter, du moins de retarder sensiblement sa marche. Une immense cavalerie toute fraîche attendait les Français dans les plaines du Piémont.

Mais, loin de se trouver en mesure d'exécuter le plan que je viens de tracer, les Impériaux étaient tellement en retard, qu'ils ne purent seulement arriver à tems pour occuper, retrancher et défendre les vallées d'Aoste, de Suze, et toutes celles où la nature leur offrait d'inappréciables ressources.

Il me reste maintenant à rendre compte du second projet, que j'ai annoncé comme totalement opposé à celui que je viens de décrire. J'éprouve quelque timidité en produisant mes idées. Je n'ignore pas qu'elles contrarient la routine, et qu'elles seront trouvées paradoxales par les esprits, qui ne se permettent pas de penser autrement que leurs devanciers.

Dans cette nouvelle hypothèse, nulle opposition directe à l'invasion des Français par les Alpes Pennines. Les Autrichiens continuaient à opérer tranquillement dans la Ligurie, et à presser la reddition de Gênes : ils avaient, cependant, attention d'envoyer une force respectable à Mantoue.

Que l'on ne dise point qu'ils étaient sans base, et conséquemment dans l'oubli d'un des premiers principes militaires. Quoique séparés du centre de la monarchie Autrichienne, ne trouvaient-ils pas cette base dans les places fortes du Piémont, telles que Voghera, Tortone, Alexandrie, Acqui, Asti, Turin, Albe, Cherasco, Ceva, Coni ? Toute la partie de l'Italie, au sud du Pô, n'était-elle point à leur disposition pour leurs approvisionnemens ?

Je considère donc les Impériaux dans le pays de Gênes, comme formant réellement par eux-mêmes un *état de guerre*, une colonie militaire indépendante, portant en elle-même tous les moyens de sa conservation et de sa durée.

Quant au Gouvernement Impérial, à l'imitation des Français, il fallait qu'il s'occupât, avec toute la célérité possible, de la formation d'une armée de réserve ; il fallait que cette armée, rassemblée sous Mantoue, opérât sa jonction avec celle de Ligurie. A la tête d'une force aussi redoutable, le Général Melas entreprenait une puissante diversion ; il pénétrait en Provence.

Une colonne se portait par Vence, Grasse, Fayence, et avançait, autant que possible, jusqu'à la Durance. L'autre marchait sur Toulon,

en côtoyant la mer, et de concert avec la flotte Anglaise. Elle était couverte sur le flanc, et à dos, par le corps qui occupait le nord de la Provence, dans le cas où l'on se serait vu forcé à la retraite. Mais il fallait, pour cela, que les Français fissent agir une force proportionnée; et alors quelle puissante diversion! quel retard, ou même quel changement apporté aux entreprises de l'armée de réserve et de celle d'Allemagne! Gênes tombée, les Impériaux opérant à couvert et sous l'appui des places fortes du Piémont, avaient-ils beaucoup à redouter d'être entamés de ce côté? Nous verrons plus bas qu'ils étaient même en situation d'agir offensivement.

Ce n'est pas, néanmoins, que je prétende absolument blâmer le Général Melas d'avoir marché contre l'armée de réserve; mais je soutiens qu'il fallait le faire plutôt, si toutefois on ne prenait le parti opposé, tel que je viens de le décrire. Il ne faut pas oublier que si Massena avait eu des vivres pour cinq jours de plus, les Autrichiens auraient été contraints de lever le blocus; et voilà quel eût été l'effet désastreux de l'imprévoyance, de l'irrésolution et des demi-mesures : on avait Gênes à dos, les Français en avant et sur le flanc gauche.

En refusant de marcher au-devant de l'armée de Bonaparte, il est incontestable que le

Général Autrichien attirait sur lui l'animadversion de l'Europe entière. La Cour de Vienne l'aurait probablement regardé comme un traitre, jusqu'à ce que son plan se fût développé, et que le succès l'eût justifié.

C'est ainsi que le grand Turenne fut poursuivi par les clameurs de ses ennemis, lorsqu'il évacua l'Alsace, et se retira en Lorraine. Mais il les réduisit bientôt au silence, et les força même à l'admiration, en rentrant victorieux dans cette province; et l'on reconnut alors que c'était pour la conquérir plus sûrement, qu'il l'avait abandonnée aux Impériaux.

Reprenons le récit des événemens.

La garnison Autrichienne sortie d'Ivrée, et portée par des renforts venus de Turin, jusqu'à cinq mille fantassins et quatre mille hommes de troupes à cheval, s'était postée derrière la Chiusella, sur les hauteurs de Romano. Le Général Lannes reçut l'ordre de forcer le passage de la Chiusella; il se présenta le 26 mai sur le bord de cette rivière.

La 6e. demi-brigade d'infanterie légère fesait la tête de la colonne, et commença l'attaque. Moitié passa sur un pont, moitié en marchant dans l'eau, sous un feu épouvantable de mitraille et de mousquetterie. Les Autrichiens lâchèrent pied : deux régimens,

qui formaient la deuxième ligne, paraissaient vouloir tenir, mais un autre corps Français vint appuyer la 6e demi-brigade, et on arriva en présence d'un corps de cavalerie fort nombreux, qui était en troisième ligne.

Cette cavalerie chargea trois fois les deux demi-brigades, mais les Français repoussèrent chacune de ces charges, et se trouvèrent bientôt maîtres du champ de bataille.

Comme il est dit dans le rapport fait sur cette action, ainsi que dans nombre d'autres, que des charges de cavalerie ont été repoussées par la force de la baïonnette seule, je crois devoir présenter ici quelques réflexions sur cette arme, et en même tems sur les attaques de la cavalerie contre l'infanterie (1).

---

(1) Quelques personnes éclairées auraient été d'avis que je supprimasse tout l'article que l'on va lire; elles étaient choquées du ton railleur qu'y a pris l'auteur, pour discuter des points d'une si grande importance. J'ai cru, néanmoins, que cette discussion ne serait pas sans intérêt pour les militaires qui font une étude approfondie de leur état; mais j'ai pensé aussi qu'il était suffisant de donner aux Lecteurs Français la somme des idées de l'Ecrivain Allemand. Peu d'entr'eux auraient trouvé du charme à ses plaisanteries, par exemple, lorsqu'il dit que la baïonnette ne conviendrait qu'à des *marionnettes*, que c'est une *broche à alouettes* (*Lerchen Spiess*), que l'infanterie ainsi armée ressemble à une *troupe de baladins*. (*Pickel-Heringen*).

(*Note du Traducteur*).

La baïonnette est l'arme favorite des troupes modernes ; on lui attribue des effets étonnans, c'est à elle que l'on a recours dans toutes les occasions périlleuses : combien donc ne sera-t-on pas surpris de m'entendre déclarer que je la regarde à-peu-près comme inutile, plutôt comme un ornement que comme une défense ? Comparez attentivement la pique à la baïonnette, et vous serez bientôt convaincu de l'énorme supériorité de la première. L'inventeur de la baïonnette n'était sûrement point mécanicien ; il n'entendait rien à la théorie de l'impulsion, et à l'anatomie du corps humain : ce sont cependant deux connaissances indispensables à tout militaire, qui prétend introduire une nouvelle arme, soit offensive, soit défensive.

Relisez ce qu'ont dit sur la baïonnette Folard et Lloyd, que je regarde comme les deux écrivains qui ont le plus approfondi l'art militaire dans tous ses détails. Tous deux redemandent la pique, pour rendre à l'infanterie sa force et sa dignité.

Toutes les fois donc que je lis dans une relation que la cavalerie a été repoussée par la baïonnette, je me dis que cette cavalerie n'a point fait une charge réelle, et qu'elle s'est contentée d'une simple démonstration. On part au galop à une certaine distance, on

modère l'impétuosité de la course en approchant de la ligne d'infanterie ; celle-ci fait sa décharge, presque toujours d'un effet médiocre, et aussitôt la cavalerie, croyant avoir assez fait en essuyant ce feu, tourne bride, et va se reformer hors de la portée du mousquet.

Mais il arrive quelquefois que la charge se fait avec une ferme résolution de vaincre, et conséquemment avec un déploiement total de forces; loin de ralentir l'ardeur des chevaux, on les lance avec toute la rapidité dont ils sont susceptibles, et je ne crois pas qu'il y ait alors d'infanterie qui puisse tenir, armée, du moins, comme elle l'est de nos jours.

La cavalerie aurait beaucoup plus à redouter du feu de chasseurs exercés au tir de la carabine, sans baïonnette. Si chacun d'eux abattait son homme, et cela est possible, le premier rang serait détruit avant de joindre les fantassins; mais ceux-ci, à la vérité, pourraient se trouver enveloppés et sabrés par le second.

Que faire donc, pour sauver l'infanterie? Il se présente deux moyens : le premier est de la former sur deux rangs; l'un d'arquebusiers exercés, l'autre de soldats armés de piques, le second rang en échiquier derrière le premier. Je ne demande pas que l'on se

touche du coude; au contraire, je veux que chaque homme ait les mouvemens aussi libres que possible, comme l'avait le légionnaire romain. Il faut s'attacher bien plus à la portée de la carabine ou arquebuse, qu'à la grosseur du calibre. Je proposerais même de se servir de chevrotines, si les blessures qu'elles font n'étaient trop légères, et ne laissaient encore au cavalier et au cheval la faculté d'agir. C'est aussi le défaut de la baïonnette, peu redoutable, particulièrement pour le cheval. L'homme le plus vigoureux ne peut la faire pénétrer que de trois pouces environ, et dans une charge de cavalerie, le coup de la baïonnette est sans impulsion; le fantassin ne fait que présenter la pointe, et c'est l'ennemi qui s'enferre.

Le second moyen que j'ai annoncé pour le salut de l'infanterie, serait de ne la laisser jamais marcher sans un corps à cheval qui la soutînt : alors, la pique devient moins nécessaire, on peut nourrir davantage son feu, ce qui rentre absolument dans l'esprit de la guerre moderne.

Dans cette hypothèse, on rend illusoire cette vieille maxime : qu'avec de la cavalerie on a bientôt dissipé des tirailleurs.

Vous avez l'avantage extrême de réunir l'arme à feu et l'arme blanche; voilà leur

véritable alliance, celle qu'ont voulue tous les grands théoriciens. C'est à tort qu'on l'a cherchée dans une seule et même espèce de troupes : le feu est le propre de l'infanterie, comme le sabre est celui de la cavalerie ; combinez ces deux moyens, vous obtenez un ensemble formidable.

Je trouverais même une économie dans cette réunion constante des deux armes ; j'ôterais au fantassin sa baïonnette, et au cavalier son mousqueton.

Que l'on daigne, en effet, faire réflexion que là où la cavalerie ne peut agir, l'arme blanche devient inutile, et qu'il faut se borner au feu de la mousqueterie.

D'après ces considérations, il doit paraître étonnant de voir l'avant-garde, commandée par le général La- nes, marcher sans cavalerie. En fesant abstraction de la valeur extrême des Français, valeur qui a fait face à tout, et que je ne puis trop admirer, ce manque de cavalerie me paraît une faute grave.

On pourrait alléguer que, dans une guerre de montagnes, la cavalerie paraît peu nécessaire : mais on savait qu'à la descente des monts on trouverait des vallées, et dans le fait, si la cavalerie Autrichienne eût fait son devoir, l'avant-garde Française se serait vue

exposée à un échec des plus graves. Au reste, elle triompha, et son succès n'en est que plus brillant; mais je n'en ai pas moins dû faire observer ce que la prudence et les principes auraient exigé de ses chefs.

Quant aux Autrichiens, ayant été battus dans ce combat de la Chiusella, qui peut les excuser de l'avoir livré? Espéraient-ils mettre une digue à la fureur du torrent qui se précipitait sur eux? Il était déjà trop tard : je ne puis voir ici qu'une de ces demi-mesures que j'ai blâmées en toute rencontre, et dont le résultat est toujours la défaite et la confusion. Il est quelquefois aussi funeste de se trop presser, que de laisser échapper une occasion favorable.

Ce n'était point dans ces gorges étroites qu'il fallait s'opposer aux Français; il suffisait de jeter de fortes garnisons dans tous les châteaux susceptibles de tenir, et d'attendre l'ennemi en plaine ouverte, où l'immense supériorité en cavalerie offrait les plus heureuses chances.

Cette affaire de la Chiusella, quoique de peu de conséquence, est loin d'être dépourvue d'intérêt pour un homme du métier. En général, toutes les actions de cette campagne d'Italie ont plus de physionomie que celles d'Allemagne.

Pendant que le Général Lannes avec l'avant-garde s'avançait vers le Pô et Chivasso, la division du Général Turreau attaqua les Autrichiens à Suze. Le 22 mai, se livra un combat extrêmement vif; les Français tournèrent enfin le fort Saint-Nicolas, obligèrent l'ennemi à abandonner le village de Gravière, emportèrent d'assaut toutes les positions, et le fort la Brunette capitula le même soir. La perte des Autrichiens fut considérable; elle consistait en trois cents morts, quinze cents prisonniers, et une grande quantité de munitions de guerre et de bouche.

Les Français durent leur avantage à la manœuvre habile qu'ils exécutèrent pour tourner le flanc des Autrichiens; et voilà une nouvelle preuve de la faiblesse de toute position retranchée, dont le front seul est inaccessible.

La colonne du Général Turreau qui, venant de Savoie par le Mont-Cénis, s'ouvrait une route vers Turin à travers le val de Suze, avait une destination des mieux calculées.

Elle était en conjonction avec les autres colonnes, et, comme elles, agissait d'un point de la circonférence vers le centre.

Prenons Turin pour le centre : alors il est évident que, de cette place aux montagnes, il ne restait aux Autrichiens aucune position

à prendre dans le val d'Aoste, contre la colonne du Saint-Bernard, qui était la principale; car, dans toutes celles qu'ils auraient pu choisir, ils se seraient vus pris à dos par la colonne qui descendait du Mont-Cénis, par Suze. Plus j'examine et j'analyse ce plan d'invasion, plus il m'est démontré que c'était un chef-d'œuvre de l'art et du génie.

L'invasion s'opéra sur quatre colonnes.

Celle du Mont-Cénis formait l'aîle droite: son objet stratégique était Turin.

Celle du grand Saint-Bernard paraissait aussi avoir Turin pour objet stratégique : je dis *paraissait*, parce que ce pouvait être un autre point encore caché dans la pensée de l'homme, qui dirigeait tous ces grands mouvemens.

La troisième colonne qui descendait du Simplon par Domo-d'Ossola, et la quatrième du Saint-Gothard par la vallée de Levantina et de Bellinzone, avaient toutes deux Milan pour objet stratégique.

Toutes étaient basées sur la Suisse et la Savoie; toutes présentaient un angle objectif (1) de plus de 90 degrés, mesuré des deux extrémités de la base, c'est-à-dire, de Briançon au Saint-Gothard.

---

(1) *Esp. du syst. de guerre mod.* I[ere]. part. sect. II.

Après le combat de la Chiusella, les Autrichiens se replièrent sur Turin. Ils passèrent l'Orco, rompirent tous les ponts, et brûlèrent toutes les barques. Faute de cavalerie, les Français ne purent les harceler dans leur retraite, et les Autrichiens se persuadèrent que c'était une suite de la perte qu'ils leur avaient fait essuyer dans la dernière action.

Le Général Lannes continua de s'avancer sur Chivasso, le long de la Doria, qui tombe dans le Pô près de Crescentino et Vérue, après avoir traversé le val d'Aoste.

Il arriva le 28 mai à Chivasso : il y trouva un grand nombre de barques sur le Pô; elles étaient chargées de riz et de froment.

Dès le 26, avait commencé à se développer une des plus belles manœuvres de guerre qui se soient jamais faites.

Le gros de la colonne du val d'Aoste, au lieu de suivre l'avant-garde, qui ne s'était avancée jusqu'à Chivasso que pour attirer l'attention des Autrichiens, se porta obliquement sur sa gauche ou vers l'est; mouvement qui fut entièrement masqué par l'avant-garde. Les Impériaux, qui s'imaginaient que toute la colonne Française se dirigeait sur Turin, l'y attendaient tranquillement.

Le Général Murat se porta d'Ivrée sur Verceil par Sant-Ià ; il culbuta sur la Sessia un

corps de mille hommes de cavalerie. Les Autrichiens avaient brûlé le pont ; les Français le rétablirent. L'avant-garde, restée seule, se forma en avant de Chivasso.

Pour achever de fasciner les yeux des Impériaux, obstinés à garder Turin, le premier Consul passa cette avant-garde en revue; il annonça que la cavalerie Française allait être rassemblée, et qu'elle attaquerait la cavalerie Autrichienne, pour lui ravir la prétention de sa supériorité en manœuvres et en bravoure.

Au reste, l'enthousiasme des troupes Françaises était à son comble. La 28e demi-brigade reçut, comme la plus digne récompense de deux ans de combats et de souffrances dans les montagnes, l'honneur de marcher à la tête de l'avant-garde. Deux autres corps refusèrent l'argent qui leur revenait pour le transport de l'artillerie par-dessus les Alpes, et se plaignirent de n'avoir point eu part aux actions qui venaient d'avoir lieu.

Le 28 mai, le Prince de Rohan, qui, avec sa légion et du canon, gardait l'importante position de Varallo, sur la Sessia, fut forcé dans ses retranchemens par la légion Italienne du Général Lecchi.

Le 30, Bonaparte transféra son quartier-général de Chivasso à Verceil.

Chez les Grecs et les Romains, le quartier-

général était dans le camp même qu'occupait l'armée; il était rare que l'on mît plus d'une armée en campagne, ou qu'on la partageât en plusieurs corps. Mais dans les tems modernes, cette subdivision de la force principale en diverses branches, semblable à celle d'un pays en villes et villages, fait que l'on peut considérer le quartier-général, comme étant pour l'armée ce qu'est la capitale pour l'Etat.

Les Autrichiens avaient détaché un corps en face de Chivasso, dans la crainte que l'ennemi n'entreprît en cet endroit le passage du Pô. Mais c'était trop mal présumer de l'habileté reconnue des Généraux Français, que de leur supposer le dessein de passer ce fleuve, et de se porter sur Asti, c'est-à-dire, de s'exposer à être enveloppés entre deux corps d'armée. Pourquoi donc les Impériaux vinrent-ils se placer vis-à-vis de Chivasso? Parce qu'il semble passé en principe chez eux de s'opposer toujours de front à l'ennemi; principe essentiellement vicieux, calculé sur une fausse apparence, et non sur la nature des choses.

Voici comme ils raisonnèrent : « Une colonne Française descend par le val d'Aoste, » donc il faut aller au-devant d'elle : cette » colonne se porte à l'est vers Milan, donc » il faut se porter à l'est vers Alexandrie ».

Les Français eux-mêmes n'auraient pu leur suggérer de conclusions plus funestes. Si les opérations des Impériaux dans la Ligurie méritent des éloges, on ne peut, en revanche, trop blâmer tout ce qu'ils firent depuis.

Ce n'était pas sur Turin qu'ils auraient dû se diriger, pour revenir ensuite à l'est, comme ils furent contraints de le faire pour couvrir la péninsule de l'Italie. Il fallait prendre immédiatement cette direction, et ne point s'arrêter sous Alexandrie qui est trop à l'ouest ; Tortone et Voghera sont dans le même cas. Parme est le point qui me semble indiqué par tous les motifs réunis : quelques militaires proposeraient Plaisance, mais je ne saurais être de leur avis.

Ils m'objecteront que c'est à Plaisance même que les Français ont passé le Pô, et que conséquemment c'est le point qu'il fallait occuper, pour les empêcher de couper l'armée Autrichienne des pays héréditaires, et de rompre la communication du corps placé sous Parme avec celui du pays Génois et du Piémont. Loin de m'alarmer de ces événemens, je n'y vois rien que de très-avantageux pour les Autrichiens.

En effet, l'armée qu'ils avaient dans la Ligurie et le Piémont, pouvait subsister par elle-même ; c'est-à-dire, elle était en possession

de forteresses garnies de magasins. Si ces magasins n'existaient pas, c'était la faute des Généraux ; mais on ne peut faire entrer dans un raisonnement de tels excès d'impéritie.

Comment supposer donc que l'armée Française aurait passé le Pô à Plaisance, et se serait jetée sans places ni magasins entre le corps Autrichien de Parme et celui du pays de Gênes, c'est-à-dire, se mettre entre deux feux, s'exposer à être affamée et à se rendre ?

Les Autrichiens pouvaient être à Parme le premier juin ; le 3, ils détachaient un corps vers Mantoue, que je suppose munie d'une garnison convenable et d'un gros magasin. Or, le 3, les Français n'avaient pas encore passé le Pô. Voici donc deux corps qui les menacent à-la-fois, celui de Mantoue à l'est, celui de Parme au sud : j'en forme facilement un troisième à l'ouest.

On se rappelle que Gênes se rendit le 4 juin ; en laissant occuper cette place par les Anglais, on avait à sa disposition toutes les troupes qui avaient servi au blocus. Quelqu'ineptes que soient les Généraux Anglais, quelque peu disciplinés que soient leurs soldats, il n'y avait point à craindre de voir le Général Suchet entreprendre de reconquérir Gênes, qu'il était hors du pouvoir des Français de bloquer par mer. Cette ville couvrait le flanc gauche et

même les derrières de l'armée Autrichienne.

Ce corps du blocus pouvait recevoir certaines destinations, calculées sur les opérations ultérieures des Français ; il les inquiétait sur leur base, en se portant sur Casal. S'ils assiégeaient Turin, il était à portée de dégager cette place : il se trouvait continuellement sur le flanc droit de l'armée de réserve, qui se voyait alors également cernée à l'ouest, étant à-peu-près au centre d'une position concave de trois corps ennemis.

Si les Français voulaient pénétrer dans la péninsule, ou seulement investir Mantoue, indépendamment du corps campé sous cette forteresse, celui de Parme menaçait absolument leur flanc droit. Toutes ces dispositions ne contrarient en aucune façon le principe solennel que j'établis en toute circonstance : « C'est toujours obliquement, et jamais de » front, qu'il faut s'opposer à l'ennemi ».

Une position défensive n'est pas bonne uniquement parce qu'elle est forte par elle-même, mais encore et sur-tout, parce que de ce point on peut, en moins de marches que l'ennemi, déjouer tous ses plans par des diversions. Je ne connais point d'autres bonnes positions défensives ; c'est le premier principe de la castramétation. Il ne s'agit pas ici des postes, considérés sous le point de vue de la Tactique

et dans un combat; je parle stratégiquement, c'est-à-dire, des positions que l'on ne prétend point défendre contre une attaque de vive force. Je ne m'informe donc point si le camp sous Parme aurait été plus ou moins fort de front ou de flanc; je ne veux point y attendre l'ennemi, mais c'est de là que je veux entreprendre quelque chose contre lui.

Je le répéte, toutes ces dispositions pouvaient être faites dans les premiers jours de juin, et je ne puis croire qu'elles n'eussent causé quelqu'embarras aux Généraux Français, dont je révère d'ailleurs les grandes lumières.

Ils se seraient probablement décidés à une attaque des principales forteresses du Piémont; mais, alors, quelle entreprise! D'où auraient-ils tiré leurs moyens de subsistance? Agissant en rase campagne contre un ennemi qui se couvrait à volonté de places fortes, il eût fallu très-probablement se décider à la retraite, en supposant toutefois que les Impériaux ne se fussent pas écartés du plan que je viens de tracer. Cette retraite était loin d'être impraticable, comme des gens peu instruits le croiraient sur l'apparence; elle était même facile, précisément par les causes qui en feraient juger tout autrement par le vulgaire. Les Alpes assuraient le passage de

l'armée Française, puisqu'on ne peut supposer qu'elle se fût dessaisie des principaux défilés. L'artillerie seule apportait un obstacle d'où pouvait naître des retards très-préjudiciables; mais il vaut mieux se voir réduit à enterrer quelques pièces, qu'à se rendre avec armes et bagages.

Les Français, d'ailleurs, dans la guerre de la révolution, ont donné un exemple que l'on ne saurait trop suivre; ils ont considérablement diminué le nombre des transports et des équipages, qui sont le plus grand fléau des principales armées de l'Europe. C'est dans une retraite que l'on sent l'extrême importance des motifs, qui ont déterminé les Français à simplifier cette partie.

Mais les Autrichiens, dira-t-on, n'auraient-ils pu faire le plus grand tort à leurs ennemis, en les poursuivant et les harcelant dans leur retraite?

J'observerai, à ce sujet, que les Autrichiens, et, en général, les peuples modernes, entendent médiocrement l'art des poursuites; ils y mettent aussi peu de vigueur que dans les sorties de places assiégées. On se contente de détacher sur les pas de l'ennemi quelques hussards, quelques chasseurs; on le canonne de loin et sans effet; il n'abandonne que ce qu'il ne peut emmener, et ne fait qu'une

perte légère, lorsque tout présageait sa ruine totale.

Les Français et les Prussiens, qui ont fait la campagne de Champagne, en 1792, et qui se rappellent parfaitement de quelle manière s'opéra la retraite de ces derniers, ne peuvent aujourd'hui trop révéler l'extrême impéritie, avec laquelle fut dirigée la poursuite par ce Général DUMOURIEZ, qui osa se proclamer insolemment vainqueur à la face de l'Europe, et voulut placer ses *Mémoires* à côté des *Commentaires* de César.

Je viens de tracer, dans plusieurs hypothèses, les divers plans qui, selon moi, auraient été les plus propres à rendre vaine l'invasion des Français en Italie. Mais pour considérer les choses dans leur réalité, il faut se reporter à l'époque où l'armée Autrichienne marcha sur Turin, et nous examinerons ce qu'il y avait à faire en partant de ce point.

Il est nécessaire, pour plus de clarté, de reprendre les événemens dont j'ai interrompu le récit.

Pendant que l'avant-garde Française était à Chivasso, le général Murat jeta un pont sur la Sessia, passa cette rivière, s'avança vers Novare, et poussa jusqu'à la rive droite du Tésin.

Le pont sur la Sessia était près de Verceil;

le 30 mai, Bonaparte entra dans cette ville : des transports de joie éclatèrent à sa vue.

La nuit précédente, le Général Lannes avait passé la Doria-Baltea, et marchait sur Verceil, par Crescentino et Trino.

Cette marche de l'avant-garde prouvait, que l'on était suffisamment avancé vers le Milanez, pour se dispenser de masquer davantage le mouvement que l'on fesait pour y pénétrer. Dès-lors on peut se demander ce qui retenait l'armée Autrichienne sous Turin, puisqu'elle n'avait plus de corps à observer.

Le 3 juin, le Général Lannes entra dans Pavie avec l'avant-garde : il y trouva des magasins considérables de munitions de bouche et de guerre, et de plus, cinq cents pièces de canon avec leurs affûts et leurs trains.

Il est à observer que l'avant-garde Française ne cessa point de faire la colonne la plus rapprochée de l'ennemi, ce qui était absolument conforme à la saine théorie des marches.

Ce fut le 2 juin, que le Premier Consul fit son entrée dans Milan; il fit immédiatement investir le château. Sa présence produisit une impression d'autant plus grande, qu'il y avait à peine quelques jours que l'on commençait à croire au passage des Alpes par les Français, passage déclaré impraticable et chimérique par les routiniers, les ignorans et les envieux.

Avant l'entrée de Bonaparte dans le Milanez, les Autrichiens avaient rassemblé un corps considérable de cavalerie et d'artillerie sur le bord du Tésin. Les Français passèrent néanmoins cette rivière. Le Général Monnier, après un combat fort vif, s'empara du village de Turligo, où les Impériaux s'étaient retirés; ils y laissèrent trois cents morts et deux cents prisonniers.

Le Général Lecchi se porta sur Cassano, et le Général Duhesme sur Lodi. Ces deux positions furent incontestablement prises sur l'Adda, pour tenir en respect les corps Autrichiens qui auraient voulu entreprendre quelque chose du côté de Mantoue.

L'avant-garde était à Pavie, Bonaparte à Milan, et le Général Turreau entre Turin et Suze, pour observer les Impériaux qui occupaient cette région : il eut à soutenir plusieurs affaires assez chaudes.

Telle était la position de l'armée Française, le 3 juin.

En même tems avaient commencé les opérations de la colonne que le Général Moncey amenait de l'armée du Rhin. Il arriva par la Suisse, passa le Saint-Gothard, et pénétra dans le Milanez par le nord.

Une réflexion se présente naturellement, en voyant fondre de toutes parts les troupes

Françaises dans l'Italie : elles arrivaient sans magasins, il fallait en conquérir, ou s'exposer à toutes les horreurs de la famine. Les Généraux Français avaient apparemment compté sur les ressources que leur offrirait le pays ennemi, et l'événement justifia leur espoir.

Mais comment ne pas s'étonner, en observant que les Autrichiens avaient établi leurs magasins dans des places ouvertes ? Vainement alléguera-t-on qu'ils ne pouvaient prévoir que les Français franchiraient les Alpes ; il faut tout prévoir à la guerre, et d'ailleurs rien ne saurait excuser une contravention aussi formelle aux principes fondamentaux de l'art militaire.

Par cet exemple seul, les antagonistes des places fortifiées se verront forcés de convenir, qu'elles sont d'une utilité inappréciable pour l'établissement des magasins. Si les Impériaux avaient songé à placer les leurs dans les nombreuses forteresses dont ils étaient en possession, les Français assurément ne s'en seraient point emparés. Il eût fallu qu'ils assiégeassent ces forteresses, et il suffisait que la première tînt seulement huit jours. Je renvoie ici mes lecteurs à ce que j'ai déjà dit sur cette matière dans mon premier ouvrage (1).

(1) *Espr. du syst. de guer. mod.* Iere. part. sect. Iere.

La citadelle de Milan aurait pu servir de dépôt, sans son extrême petitesse; c'est ce qui prouve encore aux ennemis des grandes places, qu'il est des circonstances où elles sont d'un secours indispensable. Après la faute d'avoir mis leurs magasins dans des villes ouvertes, il en est une non moins grave à reprocher aux Autrichiens : c'est de ne les avoir point brûlés, plutôt que de les laisser tomber au pouvoir de leurs ennemis.

D'ailleurs, ils savaient que ces magasins n'étaient pas à l'abri d'une invasion opérée par le Saint-Gothard et le Simplon ; en supposant même qu'ils n'aient pas su prévoir que la colonne du val d'Aoste se porterait aussi sur le Milanez : il fallait donc envoyer dans ce duché un corps respectable, au lieu de retenir, en pure perte, des troupes aux environs de Turin. Une étude réfléchie des différentes guerres où ont été engagés les Autrichiens, fait voir qu'il a toujours manqué à leurs Généraux un des talens les plus précieux; c'est celui de faire une distribution convenable de leurs troupes. Dans la mémorable guerre de sept ans, ils ont constamment tenu leurs forces trop concentrées. Frédéric-le-Grand se serait quelquefois trouvé dans des positions extrêmement critiques, s'ils avaient su faire des détachemens à propos; mais le Maréchal Daun, au milieu

des plus formidables armées, ne se croyait jamais suffisamment entouré.

Dans les guerres qu'ils ont soutenues depuis cette époque, les Impériaux se sont opiniâtrés à la formation d'un mur de troupes, par-tout trop faible pour l'attaque et la défensive. L'invention de ce fatal système de la guerre de cordon, appartenait au général Lascy, le même auquel l'Autriche peut reprocher d'avoir énervé ses armées, qu'il dépouilla de leur principale force, c'est-à-dire de l'infanterie légère.

Cependant, le Général Moncey, qui venait de passer le Saint-Gothard, était le 3 juin à Varese, dans le Milanez. Le corps du Général Béthencourt, était arrivé par le Simplon, et se trouvait à la même époque à Valenza.

Pour assurer la communication avec la France, la division Chabran demeura dans le val d'Aoste. La citadelle d'Ivrée fut mise en état de défense; et le Général Turreau, renforcé d'une division de l'armée de Réserve, se tenait entre Suze et Rivoli, pour observer les Autrichiens campés sous Turin.

Le plan du Consul Bonaparte se trouvait alors suffisamment développé. Le Milanez était déjà presqu'entièrement envahi, et toute communication directe avec l'Autriche, interceptée. Jusques-là, l'immobilité des Autri-

chiens peut rigoureusement s'excuser par les règles de la prudence, qui leur conseillait d'attendre que l'ennemi se fût prononcé, avant de concerter les mesures à lui opposer. Mais Milan, une fois au pouvoir des Français, qu'avait à faire le Général Melas? Deux partis s'offraient à lui, à ce qu'il me semble.

Le premier était audacieux, téméraire même, et sa singularité pouvait en assurer le succès : il consistait à faire précisément ce que fesait Bonaparte.

C'est-à-dire, de même que Bonaparte fesait une diversion en Italie, en faire une en France; passer sur le corps du Général Turreau, et, semblable à Scipion, aller tomber sur l'Afrique, pendant qu'Annibal était en Italie.

Il est infiniment peu de Généraux qui aient entendu ou qui entendent la théorie des diversions, parce que les esprits vulgaires sont effrayés de tout ce qui s'écarte de la ligne commune.

Il parait, d'abord, assez hasardé de la part des Français, d'avoir retiré leur avant-garde de Chivasso. Tant qu'elle y resta, elle servait à observer les Autrichiens, qui se trouvaient alors pressés entre deux corps, dans une position concave.

Mais en portant cette avant-garde sur Verceil et Pavie, la communication avec le val

d'Aoste et le Saint-Bernard était interrompue. La division Chabran, en s'engageant trop avant dans cette vallée, pouvait s'y trouver accablée par la majeure partie des forces Autrichiennes.

Au lieu de détacher le Général Otto sur Alexandrie, où il se fit battre, il fallait le réunir au corps d'armée principal, tomber en force sur le Général Turreau, et le contraindre à une retraite précipitée.

Dans cette nouvelle hypothèse, la position sous Turin, loin d'être blamable, devenait d'une haute importance; elle menaçait totalement le flanc des Français. Lorsqu'on veut défendre une ligne, on la protège aussi efficacement d'une des extrémités, que du centre.

A mesure que les troupes qui avaient servi au blocus de Gênes, arrivaient sous Turin, elles relevaient celles qui se dirigeaient sur la France, pour opérer la diversion, objet de tous les mouvemens que je trace ici.

Je prie mes Lecteurs de ne point me condamner par un jugement précipité, de ne point me reprocher de violer moi-même le grand principe de la base d'opérations : je prétends prouver, au contraire, que loin de mettre, par l'observation de ce principe, des entraves aux opérations des armées modernes, je leur facilite les moyens d'exécuter des en-

treprises, supérieures à celles que n'oseraient seulement concevoir les antagonistes de mon système.

Je pense qu'il eût été imprudent de commencer trop tôt la grande opération dont il s'agit. J'aurais attendu non-seulement que les Français eussent occupé Milan et Pavie, mais même qu'ils eussent passé le Pô, c'est-à-dire, que je n'aurais fait aucun mouvement avant le 6 ou 8 juin.

Le Général Otto, après l'échec qu'il reçut, devait se retirer sous Alexandrie. Les Français venaient-ils l'y attaquer de nouveau, il se repliait sur Acqui : par cette retraite excentrique, il partageait l'attention de l'ennemi ; il l'attirait au Sud vers Gênes, tandis qu'au Nord, et dans la partie de Turin, se préparaient les coups décisifs.

Le corps chargé d'observer la division Française dans le val d'Aoste, devait, ce me semble, occuper Chivasso, et celui qui couvrait les derrières de l'armée agissant en France, ne pas s'écarter de Turin. La totalité des forces du Général Melas lui permettait de faire face partout où le besoin l'exigeait. Mais il faut, pour première supposition, admettre que l'armée Autrichienne tirait ses subsistances des magasins formés dans les forteresses du Piémont. C'est ici une condition *sine quâ non ;* et pour

ne pas me répéter, je renvoie à ce que j'ai dit plus haut sur cet important article.

On pouvait prendre pour base d'opérations, Coni, Savigliano, Saluces, Pignerol, Turin et Suze. Cette base, quand on se rapprochait des objets d'opérations, était, à la vérité, assez étroite; mais l'ennemi se trouvait dans le même cas, par l'effet des montagnes qui ne laissaient pour agir que des vallées de peu d'étendue.

En pénétrant sur le territoire Français, les Autrichiens ne rencontraient point de troupes qu'on pût leur opposer, du moins dans les premiers momens. Deux points se présentaient à eux, Genève et Grenoble. Une de leurs colonnes se formait sous Pignerol; l'autre marchait de Turin vers Suze.

Avant de suivre le progrès ultérieur de ces colonnes, je dois faire remarquer qu'il existe, dans ces montagnes, des chemins ou sentiers frayés, beaucoup plus praticables que l'on ne se l'imagine communément. Ces chemins sont encore des vestiges de la grandeur et de la puissance des Romains; on ne les trouve pas dans la partie où n'ont point passé ces conquérans. Les chemins, ouverts nouvellement à travers le Saint-Bernard et le Simplon, seront aussi d'éternels monumens de la grandeur de Bonaparte et des Français.

La colonne de Pignerol se dirigeait, par

la vallée du pays Chiuson et le Mont-Genèvre, sur Briançon, qu'il fallait occuper brusquement.

Cette colonne couvrait le flanc gauche de l'autre; une division se portait sur Embrun, et s'emparait de cette place.

Quant à la colonne de Suze, après avoir battu le Général Turreau (ce qui n'était point difficile, vu la grande supériorité de forces), elle pénétrait en Savoie par le Mont-Cenis : elle se divisait alors en deux branches; l'une se portait sur Grenoble par Saint-Jean de Maurienne et Bourg-d'Oyssans; l'autre sur Genève par Annecy ou Chambéry.

Arrivées à ces différens points, les colonnes Autrichiennes concertaient leurs opérations ultérieures. Je remarque encore que cette partie de la frontière de France se trouvait dégarnie de troupes, afin que l'on ne m'accuse point de calculer trop légèrement.

On m'objectera, peut-être, que les progrès de l'armée de Bonaparte en Italie pouvaient contraindre les Autrichiens à revenir sur leurs pas; mais n'était-il pas également possible, probable même, que les Français, au lieu de s'engager dans la Lombardie, se seraient jetés sur leur droite pour se rapprocher de l'ennemi? Les forteresses du Piémont leur présentaient un obstacle, insurmontable dans

les circonstances. Le tems s'écoulait, et leur plan d'invasion se trouvait par cela seul déjoué en grande partie.

Des événemens d'une haute importance pouvaient même avoir lieu. Si les Impériaux avaient pénétré jusqu'à Genève, qu'arrivait-il? La Suisse était, pour ainsi dire, livrée à elle-même; il est donc à présumer qu'elle serait tombée en leur pouvoir. L'armée du Général Moreau, tous les jours aux prises avec un ennemi nombreux, et déjà affaiblie par le gros détachement du Général Moncey, ne pouvait céder l'Allemagne à M. de Kray, pour venir défendre la Suisse. C'eût été, d'ailleurs, se mettre entre deux feux. La colonne Autrichienne, arrivée à Genève, travaillait à se mettre en conjonction avec le corps du Prince de Reuss dans le Tirol. La seconde armée de réserve qui se forma depuis à Dijon, n'existait pas encore. Bonaparte pouvait donc craindre de voir les Autrichiens conquérir la Suisse derrière lui.

Je regarde, en conséquence, la colonne de Genève comme infiniment plus importante que celle de Grenoble. Celle-ci n'est même là que pour couvrir le flanc gauche de la première. Je montre aux Français trois têtes de colonnes, à Briançon, à Grenoble, à Genève. Ces trois colonnes marchent stratégiquement

vers les objets de leur destination, en raison inverse de leur importance.

Celles de Briançon et de Grenoble ne peuvent manquer d'attirer toutes les forces disponibles des Français; celle de Genève ne sera point inquiétée. Peut-être le Général Turreau se serait-il jeté sur Grenoble, plutôt que sur Genève; la conquête de la Suisse n'en devenait que plus facile.

La colonne partie de Suze avait plus de quarante lieues à faire pour gagner Genève; cette marche devait être extrêmement rapide. La cavalerie restait presque toute en Italie; l'artillerie suivait au moyen de doubles atelages, ainsi que le peu de charrois indispensables; et de cette manière, on pouvait, au bout de six jours, paraître devant Genève.

Cette ville recevait une forte garnison, quand même on eût pénétré dans l'intérieur de la Suisse. On laissait aussi un détachement à Chambéry, pour persuader aux Français que c'était la tête d'une colonne qui voulait se porter sur Lyon.

Si la division Chabran, sur le bruit de la marche de l'ennemi, se fût portée du val d'Aoste en Suisse, un des corps Autrichiens restés en observation, la suivait à la trace. Ainsi, un renfort Français amenait un renfort Autrichien.

Il est évident que si Bonaparte eût détaché lui-même de l'Italie vers la Suisse, il se trouvait immédiatement jeté dans la guerre défensive. Dès que pour s'opposer à une diversion en flanc et à dos (et c'est ainsi que se fait toute diversion), on détache directement vers le point menacé, on s'affaiblit dans celui que l'on occupe, ce qui amène nécessairement un système défensif, toujours très-dangereux.

Règle générale : à toute diversion, opposez une diversion, faite sur un autre point. Votre ennemi a dû se dégarnir pour faire la sienne; il vous a indiqué le côté où il faut le frapper.

On voit que les Français avaient été contraints de diminuer leurs forces en Savoie et en Suisse, pour l'exécution de leur grande entreprise d'Italie : les Impériaux auraient donc dû savoir que c'était dans ces deux contrées qu'il fallait porter leurs coups.

Bonaparte, de son côté, et dans mon hypothèse actuelle, était beaucoup trop pénétrant et trop habile pour courir en Suisse sur les pas des Autrichiens. Il tombait sur les corps qu'ils avaient laissés en Piémont, et tentait à tout prix d'enlever quelques-unes des places fortes de cette principauté; mais il restait toujours au Général Melas l'avantage du tems : il n'avait point de siéges à faire, ni d'armée à combattre.

Bonaparte se trouvait donc véritablement dans une position très-critique, comparativement à M. de Melas, abstraction faite de génie et de talens; car, alors, il n'y a plus de parité entr'eux : mais, dans le plan que je trace et exécute ici, j'examine les faits sous un point de vue général; je considère les choses et non les hommes.

S'il m'était permis de chercher dans le caractère connu du premier Consul, et dans plusieurs circonstances de sa vie militaire, des inductions sur le parti qu'il eût pris en ce moment, je dirais qu'il n'est pas douteux que ce n'eût été le plus hardi et le plus brillant. Il se fût jeté dans la Lombardie, et de là serait descendu comme un torrent dans la péninsule de l'Italie, où il trouvait toutes les ressources qui pouvaient remplacer celles qu'il perdait, en s'éloignant des frontières de France. Il était isolé, mais il subsistait par lui-même; et les Français, renouvelant sans cesse leurs efforts pour r'ouvrir les communications avec lui par la rivière de Gênes, bientôt la grande armée de Melas se trouvait elle-même cernée et coupée sur tous les points.

Supposons, cependant, à la tête de l'armée Impériale, un Général aussi entreprenant que Bonaparte : que fera-t-il, pour ne point se laisser honteusement envelopper? Il marchera

toujours en avant, et gardera l'offensive sur la frontière Française.

Dans tous ces mouvemens, la célérité décide de tout, et les vivres sont ordinairement le plus grand obstacle à cette célérité si précieuse. Une armée a communément son approvisionnement de pain pour neuf jours, c'est-à-dire, que le soldat en porte pour trois, et les charriots de munitions pour six. Si l'on introduisait l'usage du biscuit, on pourrait en mener avec soi pour deux mois.

Au reste, en ne leur supposant des vivres que pour neuf jours, les Autrichiens pouvaient, dans cet espace de tems, arriver jusqu'à Genève; ils y trouvaient un dépôt de subsistances, formé pour l'armée de réserve. Genève est fortifié, mais la garnison en était faible, et la place pouvait être emportée par escalade. L'essentiel était de brusquer ce coup autant que possible, et de profiter du premier moment de surprise.

Il y avait néanmoins un cas où cette tentative n'offrait point d'espoir de succès; c'est celui où le Général Turreau se serait jeté dans Genève. Il ne fallait donc rien négliger, pendant la poursuite, pour le détourner de ce dessein. Un des meilleurs moyens était de manœuvrer de façon, à lui faire croire que l'on voulait se diriger vers le territoire Fran-

çais proprement dit, soit sur Grenoble, soit sur Lyon.

C'est de Chambéry que l'on pouvait, par une démonstration adroite, donner au Général Turreau de l'inquiétude pour cette intéressante ville de Lyon.

S'il ne se laissait point éblouir par ces faux mouvemens, et qu'on ne pût l'empêcher de se jeter dans Genève et de défendre cette place, la conquête de la Savoie n'en était pas moins assurée, conquête qui mettait les Impériaux à portée d'agir selon l'occurrence, en Suisse ou en France.

Je suppose, au reste, comme je l'ai déjà indiqué, que le Gouvernement Autrichien aurait assez vivement senti l'importance d'un concours unanime d'opérations, pour rassembler, en toute hâte, un gros corps d'armée sous Mantoue. Ce corps, selon le besoin, venait disputer aux Français la conquête du Milanez, ou occupait l'entrée de la péninsule pour les y enfermer.

Il est tems de terminer cette digression : j'aime à croire, néanmoins, qu'elle ne paraîtra point déplacée aux militaires qui ne se contentent point de savoir ce qui a été fait, mais qui veulent encore examiner et découvrir ce que l'on aurait pu faire. Telle a été mon intention personnelle, lorsque j'ai pris la plume,

J'ai laissé l'armée de Bonaparte à Milan, Pavie et autres positions en Lombardie, pendant que des divisions Françaises occupaient le val d'Aoste et celui de Suze.

Les Autrichiens étaient sous Turin, et le mois de juin ne fesait que de commencer.

Le corps du Général Duhesme investit Pizzighitone sur l'Adda, et Crême fut occupée par le Général Loison.

Le 6 juin, le Général Lannes passa le Pô avec l'avant-garde, et s'établit dans la célèbre position de Stradella. Ce mouvement était d'une haute importance, et il fut couvert par le voisinage de Pavie.

Il ne paraît pas que les Autrichiens cherchèrent à s'opposer à ce passage du fleuve ; mais ils attaquèrent, après, le Général Lannes à Stradella, et furent repoussés avec perte de deux cents morts et trois cents prisonniers. Ces Autrichiens étaient les avant-postes de l'armée du Général Otto, qui arrivait de Gênes.

Les Français s'applaudirent d'avoir, par le passage du Pô et leur position de Stradella, coupé entièrement toute communication entre les Impériaux du Piémont et ceux du pays de Gênes. Cela était exactement vrai ; car si M. de Melas commettait la faute de marcher au Sud en s'éloignant de Turin, dans l'espoir

de se remettre en rapport avec Mantoue et les pays héréditaires, les Français pouvaient toujours le suivre le long de la rive méridionale du Pô, et le forcer d'en venir à une bataille.

Le premier Consul raisonnait juste, parce qu'il connaissait à fond l'ennemi auquel il avait affaire; car il n'est pas moins certain, comme je l'ai avancé plus haut, que les Impériaux possédaient, dans le Piémont et la Ligurie, tous les élémens d'une force indépendante. Une retraite sur Alexandrie était, selon les termes d'un rapport Français, tout ce que M. de Melas pouvait faire de pis. Il l'a faite, cependant, cette imprudente retraite : nous l'analyserons plus bas.

Les Autrichiens avaient jeté une garnison de quinze cents hommes dans le château de Milan, et mille dans Pizzighitone. Ils approvisionnaient Mantoue en toute hâte.

Le Général Moncey était arrivé, le 7, de la partie du Saint-Gothard à Milan.

Le Général Loison se porta d'Orcinovi sur Brescia. Le Général Autrichien Laudon, qui occupait cette ville, y fut surpris, et se sauva presque seul. Le Général Lecchi s'empara de la flottille qu'avait formée l'ennemi sur le lac majeur, traversa l'Adda, poussa jusqu'à Bergame, et prit quatre pièces de canon.

Le Général Murat passa le Pô à Nocerra, emporta Plaisance de vive force, et fit beaucoup de prisonniers. Le 6 juin, au point du jour, parut un corps Autrichien, qui voulait occuper le château de Plaisance. Le Général Murat l'enveloppa, et le contraignit en entier à mettre bas les armes.

Les Français trouvèrent dans Plaisance tous les magasins de l'armée Impériale. Les Généraux de celle-ci avaient pensé qu'ils étaient suffisamment couverts par le Pô; et, d'ailleurs, ils n'avaient jamais voulu croire à l'invasion annoncée avec tant de bruit par les Français. Qu'ils ont cruellement payé cet excès d'imprévoyance et d'entêtement !

Le Géneral Murat intercepta un courrier que M. de Melas expédiait à Vienne; il recueillit de ses dépêches quelques lumières qui ne furent point sans utilité.

Le Général Duhesme occupa Crémone, et y trouva aussi des magasins considérables. On voit que les Autrichiens les avaient réunis dans le Milanez comme au cœur de l'Italie supérieure. La rapidité avec laquelle l'armée Française passa le Pô, tient véritablement du prodige.

Ce fut le 9 juin, que le Général Otto rencontra les Français ; il essuya l'échec le plus sanglant. Il perdit quatre à cinq mille hommes

en tués et prisonniers : son projet, en accourant à marches forcées, était de rétablir la communication avec Plaisance.

Il est à remarquer que les Autrichiens ne donnèrent aucune relation de ce combat; il eût fallu avouer des fautes presqu'inexcusables, et il semble qu'il avaient déjà le pressentiment des désastres au-devant desquels ils s'avançaient eux-mêmes.

Pourquoi, en effet, le Général Otto livra-t-il ce funeste combat? Ne savait-il pas qu'il avait affaire à un ennemi qu'un premier échec ne pouvait intimider, puisque toute l'armée de réserve était à portée de tomber sur lui? Voulait-il s'opposer au passage du Pô? Mais ce fleuve était déjà passé par les Français. Il arriva trop tard; il devait éviter tout engagement.

Il ne fallait pas, cependant, qu'il restât dans sa position. Retourner sur ses pas vers Gênes, eût été un acte de démence, puisqu'il n'aurait pas tardé à se trouver resserré entre le corps du Général Suchet et l'armée de réserve, qui aurait à tout moment entamé son arrière-garde.

Il pouvait marcher sur sa gauche, pour se réunir à M. de Melas, que je place à cette époque sous Turin. Mais je pense qu'il en serait résulté une trop grande concentration

de forces : on en fait un usage bien mieux entendu, en les développant stratégiquement, c'est-à-dire, en les disposant sur deux ou trois points déterminés par l'art. D'ailleurs, M. de Melas devait être assez fort par lui-même, pour agir efficacement sans la jonction du Général Otto.

Que devait donc faire ce dernier ? Je n'hésite pas à avancer qu'il devait marcher sur sa droite. L'essentiel était de faire ce mouvement à une telle distance de l'ennemi, que celui-ci ne pût le prévenir ou le contrarier. Il lui dérobait, au moins, la marche de la première nuit, et continuait avec toute la célérité possible.

L'objet stratégique de sa marche devait, d'abord, être Parme. Mais pour y parvenir, il fesait un détour ; il se dirigeait, par exemple, sur Bobbio ; il longeait la chaîne nord-est de l'Apennin, passant les rivières presqu'à leur source. Parvenu au Taro, il se portait alors directement sur Parme avec la tête de ses colonnes. Etait-il attaqué ? il se retirait dans l'Apennin. Des bois et des montagnes sont toujours favorables, en cas de retraite. Les Français étaient, sans doute, assez entreprenans pour l'y harceler : il descendait, pour lors, dans la partie orientale de la rivière de Gênes, puis sur Lucques, et ainsi

de suite, afin de ne pas se voir enfermé dans cette rivière. Il n'y avait nul inconvénient à abandonner Gênes à ses propres forces.

Dans le cas où le Général Otto n'aurait pu atteindre Parme, et où les Français se seraient toujours portés sur le front de sa marche, la prudence lui indiquait un autre objet stratégique situé plus à l'Est et au Sud, comme Reggio et Modène, ou même Bologne. J'admets que les Français se fussent perpétuellement jetés sur son chemin, chose très-possible, puisqu'ils suivaient la corde, tandis que le Général Otto avait l'arc à décrire, alors celui-ci s'enfonçait dans la péninsule de l'Italie, et se réunissait aux Napolitains.

C'est ce qui arriva effectivement, lorsqu'il fut totalement coupé de Mantoue, après avoir fait de vains efforts pour dépasser le flanc gauche de l'armée Française.

Tout dépendait, pour le Général Otto, d'arriver à Parme avant les Français; il passait immédiatement le Pô à Bersello, puis marchait à Sabionetta et Bozolo, où il passait l'Oglio.

Il remontait la rivière Chiesa jusqu'à Ponte-Marco, gagnait Brescia, et suivait. Dès qu'il avait passé l'Oglio, il pouvait tirer ses subsistances de Mantoue. Je ne les fais monter si haut et si près des Alpes, que pour mena-

cer plus efficacement la communication des Français.

En supposant même que le Général Otto n'eût pu parvenir qu'à Reggio, il se dirigeait de là sur Guastalla, passait le Pô à San-Benedetto, et gagnait Mantoue. Après s'y être reposé un jour de la marche forcée qu'il venait de faire, il suivait la route que je viens de tracer.

Je dirai plus : j'admets que les Français se fussent montrés à Reggio avant lui, il ne devait pas moins tenter le passage du Pô beaucoup plus bas, eût-il fallu descendre jusqu'à Ferrare. De là, il ne pouvait manquer d'atteindre Mantoue; il y opérait sa jonction avec le Général Vukassovich, et se voyait les moyens d'entreprendre une puissante diversion.

Je sais parfaitement que les Généraux Français étaient trop éclairés pour ne pas pénétrer ce plan, et trop habiles pour n'y point apporter tous les obstacles imaginables; mais je n'ai pas moins jugé qu'il était utile de faire voir à ceux qui étudient l'art, combien de ressources il offre dans les positions qui semblent le plus désespérées.

Il est intéressant de savoir ce que devenait M. de Melas dans cette grande crise : nous allons nous occuper de lui.

On s'étonne de le voir, le 11 juin, évacuer

la ville de Turin. Une colonne de l'armée de réserve, qui venait de Seltimo, y entra aussitôt.

Les Impériaux laissèrent deux à trois mille hommes dans la citadelle de Turin. Ils se retirèrent sur Moncalier, et prirent le chemin d'Asti.

Conséquemment, ils passèrent le Pô, et s'établirent sur la rive droite de ce fleuve. Il était impossible de faire plus mal.

Asti est situé sur le Tanaro, qui coule de là vers Alexandrie. Les Autrichiens se dirigeaient donc sur cette place; c'était précisément tout ce que les Français pouvaient desirer.

On voit M. de Melas prendre, à-la-fois, plusieurs résolutions dictées par ce même esprit de vertige. Il évacue Pignerol, Rivoli, en un mot, tous les postes qui pouvaient couvrir ses derrières : il se détache volontairement de sa base.

Le Général Turreau, ne trouvant plus rien alors devant lui, se réunit à la division Chabran, qui déboucha du val d'Aoste. Il fut aussitôt expédié de la grosse artillerie de Briançon, pour le siége de la citadelle de Turin.

Puisque les Autrichiens avaient, d'abord, montré tant d'opiniâtreté à conserver leur

position sous cette ville, je n'aurais point voulu qu'ils s'en éloignassent au moment où devenait inexécutable le plan de diversion que j'ai tracé plus haut. Il me semble qu'il était tems d'en concevoir un autre, adapté aux circonstances, et dont pouvait encore résulter le salut de l'armée Impériale.

Dès qu'une partie de l'armée Française eut passé le Pô, c'est-à-dire vers le 10 ou 11 juin, les Autrichiens devaient tomber, avec la grande majorité de leurs forces, sur le Général Turreau, et la division Chabran.

Il était essentiel de rejeter le Général Turreau derrière Suze, et la division Chabran au-delà d'Ivrée.

Les Autrichiens, campés sous Turin, avaient tous leurs mouvemens parfaitement libres, depuis que l'avant-garde Française avait quitté Chivasso, pour se porter à l'est, vers Pavie, et ensuite au-delà du Pô; par ce déplacement, elle avait cessé d'observer son ennemi, et de le tenir en échec.

Après s'être débarrassés du Général Turreau, d'une part, et s'être remis, de l'autre, en possession du val d'Aoste, les Autrichiens pouvaient aussi se diriger à l'est. Il leur suffisait de laisser quelques troupes en observation devant Turin, ou même de jeter dans cette place une garnison respectable.

Dès-lors, les Généraux de l'Empereur ne devaient plus avoir qu'une pensée : c'était de descendre rapidement la rive gauche ou septentrionale du Pô, et de venir se poster à dos de l'armée Française.

Leur marche était tracée par Chivasso, Verceil, Novarre et Milan. Pendant qu'elle s'exécutait, le Général Otto s'étendait toujours vers la partie orientale, comme nous l'avons vu plus haut. L'armée Française se voyait par-là menacée sur ses deux flancs à-la-fois.

Il ne s'agit point ici de prendre de ces positions où l'on ne veut qu'attendre l'attaque de l'ennemi ; il fallait attaquer soi même, et le plus vivement possible ; il fallait entreprendre hardiment de rejeter les Français eux-mêmes sur la défensive. Ils cherchaient à couper les communications des Autrichiens ; ceux-ci devaient donc chercher à couper la leur. C'est un principe général et reconnu : dès que l'ennemi manœuvre contre vos communications, manœuvrez aussitôt contre les siennes. Il est évident que vous ne pouvez lui faire un mal plus sensible, qu'en vous portant où il n'est pas.

Bonaparte, me dira-t-on, ne pouvait-il point aller avec toutes ses forces au devant de M. de Melas ? N'était-il point présumable

qu'il le battrait, selon sa coutume? Certes, les chances n'étaient point pour le Général Autrichien, mais celui-ci n'avait-il pas la liberté d'éviter une action générale? La Lombardie est un pays fort coupé, sur-tout en se rapprochant des montagnes; avec quelques talens, M. de Melas pouvait réduire le choc des deux armées à une chaîne d'affaires de postes; et ce n'est point là une bataille.

Les Autrichiens étaient, sinon supérieurs, du moins égaux en nombre aux Français; de plus, ils avaient une base de places fortes: leurs ennemis étaient privés de cet immense avantage.

M. de Melas était dans une position à se promettre les plus heureux résultats, s'il avait su temporiser. Que devenaient les Français, une fois leurs magasins épuisés? ils ne pouvaient espérer de rien tirer de l'autre côté des montagnes, dont les Autrichiens devaient sans cesse tendre à se rapprocher.

Je ne vois point pour eux de position plus favorable que celle de Novarre, où je place la force principale, en fesant directement front à Milan. Je pousse de là un corps vers Gallerato; celui-ci détache sur Come, et ainsi de suite. Il est essentiel que, pendant ce tems, le Général Otto se tienne au sud ou à l'est,

dans les environs de Monza, et que M. de Melas suive directement les Français, dès qu'ils ont pénétré jusqu'à Milan.

Les Autrichiens étaient appuyés dans ces opérations sur une base suffisante, car on pouvait, sous le rapport stratégique, les considérer comme formant une armée Piémontaise. Cette base reposait sur Turin, Asti, Alexandrie, Valence, Tortone et Voghera. Le triangle d'opérations des Autrichiens était un triangle obtusangle, dont l'angle objectif (1) était de plus de 90 degrés. De Tortone à Turin, la base n'était point convexe; c'était une ligne droite : quant aux Français, je ne leur vois point de base.

Il est d'autant plus à s'étonner que les Impériaux n'aient point embrassé ce parti, et n'aient même fait aucune démonstration de ce genre, qu'il ne s'agissait que de marcher droit devant eux, selon leur antique usage.

Loin de là, ils abandonnèrent volontairement leurs places fortes, qu'ils auraient pu vendre si cher à l'ennemi. Ils marchèrent sur Alexandrie, et par-là donnèrent une base aux Français, qui se hâtèrent d'occuper Turin et les autres forteresses à leur convenance. L'histoire offre peu d'exemples de fautes aussi

---

(1) *Esp. du syst. de guer. mod.* Iere. part. sect. V.

graves que celles de M. de Melas, en cette terrible crise. Je ne puis m'empêcher d'observer encore, que c'est ici la lutte de la médiocrité contre le génie.

Les Autrichiens étaient donc arrivés jusqu'à Alexandrie, comme je viens de le dire. Le 9 juin, après le combat de Montebello ou Casteggio, où le Général Otto fut battu, l'armée Française se mit en marche, pour passer la Scrivia. L'avant-garde sous les ordres du Général Gardanne, rencontra un corps ennemi qui défendait les approches de la Bormida, et trois ponts jetés sur cette rivière, dans les environs d'Alexandrie. Les Autrichiens furent culbutés, et abandonnèrent deux pièces de canon.

Cependant M. de Melas avait été considérablement renforcé, le 11, par les corps de Haddick et de Kaim. Après le passage de la Scrivia par les Français, passage qui ne fut point disputé, M. de Melas rassembla toutes ses forces derrière la Bormida.

Le 13 juin, il passa le Tanaro, et campa en avant d'Alexandrie, entre le Tanaro et la Bormida.

Le même jour, la division Chabran, stationnée jusqu'alors dans le val d'Aoste, et présentement réunie à la grande armée, côtoya le Pô jusqu'en face de Valence, pour s'op-

poser à ce que les Autrichiens passassent le fleuve. Ce passage aurait été singulièrement dangereux pour les Français, qui se voyaient exposés à perdre leurs communications, si leur ennemi parvenait à s'établir sur la rive septentrionale.

Le Général Melas commença ses opérations sous Alexandrie, en se laissant enfermer entre la Bormida et le Pô. Il lui restait, à la vérité, une retraite par Alexandrie, mais elle pouvait devenir d'une difficulté extrême. La division Chabran, en passant le Pô, prenait M. de Melas à dos; et l'armée de Bonaparte, arrivée sur la Bormida, jetait son aile gauche sur le flanc droit des Autrichiens, et passait le Tanaro. Par cette manœuvre, l'armée Impériale se trouvait totalement investie.

Le Général Melas sentit, enfin, la position désespérée où l'avait jeté une suite fatale de fausses mesures et de vues étroites : il prit la louable résolution d'en sortir par un coup d'éclat, et la bataille fut résolue.

Le 14 juin (25 prairial), au point du jour, l'armée Autrichienne passa la Bormida sur trois ponts. Elle se forma sur trois lignes : en arrière de l'aile droite, et pour la couvrir, fut placée une réserve, chargée de veiller sur le chemin de Novi, où le Général Suchet s'était fait voir.

La première ligne, commandée par le Comte de Haddick, attaqua l'avant-garde Française près de Marengo. La seconde et la troisième défilèrent très-judicieusement sur Fregarolo et Sale.

Le Général Victor soutint l'avant-garde avec sa division. Son centre occupa le village de Marengo; sa gauche vint s'appuyer à la Bormida. A la droite de Marengo, était le Général Lannes. Le tout était formé de deux lignes d'infanterie, dont les ailes étaient couvertes par de gros corps de cavalerie.

Les seconde et troisième lignes des Impériaux, qui défilaient de droite et de gauche derrière la première, par des marches de flanc, menaçaient de tourner le Général Victor sur ses deux ailes, pendant qu'il avait à soutenir de front le feu terrible d'une artillerie de cent pièces de 24. Il était instant de lui donner du secours. Le Général Berthier fait avancer la cavalerie de réserve, et le corps du Général Desaix. Bonaparte se montre au milieu du feu; les deux armées sont à la portée du mousquet. Les Impériaux sont supérieurs en artillerie; les Français se forment et se déploient sous une grêle de mitraille.

Cependant la colonne de droite des Autrichiens longeait la Bormida; celle de gauche se portait sur Castel-Ceriolo. Deux cents hommes

d'une brigade de cavalerie Française, furent commandés pour observer la première ; le reste soutint l'aile gauche. L'avant-garde, sous le Général Gardanne, fut obligée à un mouvement rétrograde. Cet Officier l'exécuta, en refusant sa droite, pendant qu'il appuyait sa gauche à la Bormida.

Il paraît qu'il vint se former en potence en avant de Marengo, menaçant le flanc de la colonne Autrichienne, qui se portait à l'attaque de ce poste. Cette colonne fut arrêtée quelques instans par la mousqueterie du Général Lannes ; mais elle reçut du renfort, et continua à s'avancer.

Le Général Kellermann soutenait l'aile gauche avec sa brigade de cavalerie. Il se fit quelques charges, mais elles ne furent que partielles. Le centre des Autrichiens avait pénétré jusques dans Marengo.

Le Général Lannes, posté à la droite de ce village, se vit promptement attaqué. Son infanterie repoussa la cavalerie Autrichienne.

Marengo étant pris, le Général Victor crut devoir donner l'ordre de se replier sur la réserve.

Le Général Lannes se trouva, dans ce moment, entouré et pressé par une force infiniment supérieure. Une brigade de dragons, commandée par le Général Champeaux, tomba

vivement sur les Autrichiens, et le dégagea.

Bonaparte se porta lui-même à la division du Général Lannes, pour ralentir la retraite, et rétablir le combat, jusqu'à ce que la réserve du Général Desaix fût arrivée. Les Français, se retirant en échiquier, défendaient le terrain pied à pied.

Une nombreuse cavalerie Autrichienne, traînant avec elle plusieurs batteries d'artillerie légère, voulut, en se déployant dans la plaine de Saint-Julien, tourner l'aile droite des Français. Les grenadiers de la garde consulaire s'avancèrent pour soutenir cette aile; ils essuyèrent et repoussèrent trois charges consécutives de la cavalerie ennemie. La division Mounier arriva presqu'aussitôt à l'aile droite. Deux demi-brigades furent dirigées vers Ceriolo.

Dans ce village, était postée de l'infanterie Autrichienne, destinée à couvrir le flanc gauche de la cavalerie. Les deux demi-brigades, obligées de défiler devant cette cavalerie, en furent attaquées, mais elles gardèrent leurs rangs, marchèrent à Castel-Ceriolo, et l'emportèrent de vive force.

Pendant ce tems, le centre de l'armée Française à Marengo, et l'aile gauche, commençaient à plier. La cavalerie Autrichienne de l'aile gauche se porta au galop sur la droite,

ce qui augmenta le désordre dans la retraite de la ligne Française.

Alors toute la ligne des Autrichiens s'avança, précédée d'un feu effroyable d'artillerie de gros calibre. Les Français se virent contraints d'évacuer le village de Ceriolo. Ils s'en retirèrent, néanmoins, avec ordre, soutinrent intrépidement des charges de cavalerie, et gardèrent, autant que possible, leur ensemble avec le reste de la ligne. Les chemins étaient couverts de blessés et d'égarés. La bataille semblait perdue pour la France.

La réserve, sous le Général Desaix, était formée sur deux lignes, dans la plaine et près le village de Saint-Julien. Son aile droite était appuyée d'une batterie de douze canons, et sa gauche par la cavalerie du Général Kellermann. Sur le front, étaient réparties huit pièces d'artillerie légère, et sur les ailes deux bataillons en colonne serrée, d'après les principes de Folard. Le premier Consul parcourait les rangs, et rétablissait l'ordre. On laissa approcher les Autrichiens à la portée du fusil; on les accueillit avec un feu terrible, auquel ils répondirent non moins vivement. Il était environ quatre heures après midi.

Le Général Desaix, à la tête de la 9e demi-brigade légère, avança sur l'ennemi, la baïonnette basse. La division Boudet fit le même

mouvement à l'aîle droite : toute la ligne se porta sur les Autrichiens, au pas de charge. Ce fut dans ce moment que le Général Desaix fut atteint d'une balle, et tomba mort.

Bientôt l'infanterie Autrichienne commença à plier, et l'artillerie à tirer en retraite; mais dès que la seconde ligne eut reçu la première, toutes deux semblèrent vouloir tenir ferme, et même reprendre l'offensive: mais, à l'instant, le Général Kellermann fit une charge rapide avec huit cents chevaux, enfonça tout ce qui se présenta devant lui, et enveloppa six mille hommes, qui mirent bas les armes. Parmi eux se trouvaient le Général Zach, chef de l'état-major, le Général Saint-Julien, et une foule d'officiers supérieurs.

Une troisième ligne d'infanterie Autrichienne, soutenue de cavalerie et d'artillerie, couvrait la retraite. Le Général Lannes se porta sur elle avec la division Boudet et la garde Consulaire. Le Général Marmont, avec une batterie, appuya l'attaque. Les Autrichiens furent poussés en désordre sur les ponts de la Bormida : l'obscurité protégea leur fuite.

Voilà les principales circonstances, les faits les plus remarquables de cette journée à jamais fameuse. Le sort de la France, celui

de l'Europe, j'oserais dire les destins de l'humanité, y étaient attachés.

J'ai extrait des divers rapports Français et Autrichiens la relation que l'on vient de lire. J'ai suivi, pour parvenir à la vérité, la marche judicieuse tracée par le Général Lloyd. Les deux partis se sont reproché des fautes mutuelles. Les Autrichiens, irrités ou confus de leur défaite, n'ont rien négligé pour en rejeter l'unique cause sur un hasard aveugle, qui a déjoué toutes leurs conceptions les plus sages, pour faire triompher un ennemi dont la marche n'avait point été calculée sur les principes ordinaires. Dans ses conseils, comme dans ses camps, l'Autriche avait décidé que Bonaparte ne passerait point les Alpes; quand il les eut franchies, elle décida qu'il trouverait son tombeau dans l'Italie; lorsqu'elle eut succombé sous son génie et ses armes, elle décida encore qu'il n'aurait point dû vaincre.

Les Français, autorisés, du moins par le succès, à prononcer, ont attribué la défaite de leur ennemi à son extrême imprévoyance, à la lenteur de ses mouvemens, à l'incertitude de ses résolutions. Ils ont, au reste, rendu une justice éclatante à sa valeur, et par cet aveu honorable pour les uns et les autres, les Français font voir quels sont leurs titres à

la gloire, puisqu'ils ont triomphé des Autrichiens, distingués par une opiniâtre résistance de seize heures.

C'est dans le rapport même du Général Melas, que nous pourrons apercevoir les fautes principales, qui ont amené la fatale catastrophe dont nous le voyons frappé en cet instant.

« Le 13 juin, dit ce rapport officiel, toute » l'armée Impériale passa le Tanaro ».

Ce passage était on ne saurait plus mal vu: il est toujours dangereux d'avoir à dos une rivière considérable, quand on livre une bataille en avant de cette rivière. Les Autrichiens pouvaient remonter le Tanaro jusqu'aux environs d'Asti, pour déterminer les Français à s'éloigner du Pô. Cette manœuvre réussissant, ils revenaient sur leurs pas, et passaient le Pô, car il s'agissait avant tout de s'établir sur la rive septentrionale de ce fleuve; il était possible alors qu'ils pénétrassent jusqu'à Pavie et à Milan, et qu'ils y recouvrassent leurs magasins. Les Français, à la vérité, avaient un corps sur cette même rive, et auraient disputé le passage; mais les Autrichiens avaient une grande supériorité de nombre, et en donnant de l'inquiétude sur un point, passaient sur un autre.

Ce fut par un semblable passage du Pô,

que le Maréchal de Maillebois se tira d'une position critique, en 1746.

« L'armée Impériale, continue le rapport, » vint camper en avant d'Alexandrie, entre » la Bormida et le Tanaro ».

C'est-à-dire que l'armée Impériale vint se faire étroitement investir. Ce camp sous Alexandrie offre quelque ressemblance avec la position de M. de Contades à la bataille de Minden, en 1759. Un camp en avant d'une forteresse, ne vaut jamais un camp derrière cette place.

Après cette faute capitale, il ne me reste plus à faire qu'une observation, que je crois également d'une haute importance.

Que l'on jette les yeux sur la carte, on s'étonnera que les Autrichiens n'aient point détaché un corps au-delà de la Bormida, entre cette rivière et la Scrivia, sur le flanc gauche des Français. Pendant ce tems, il eût fallu attaquer vivement de front; l'ennemi se trouvait tourné, et rejeté sur le Pô.

Mais les Généraux de l'Empereur n'avaient fait, pour ainsi dire, aucune des dispositions qui devaient leur assurer la victoire, ou rendre, du moins, leur défaite moins désastreuse : après un an de succès brillans, ils se virent réduits, en un jour, à recevoir la loi qu'il plut au vainqueur de leur imposer.

Le lendemain de la terrible et décisive journée de Marengo, M. de Melas fit demander aux avant-postes Français la permission d'envoyer le Général Skal auprès du Premier Consul. La convention fut conclue et signée dans la même nuit.

Je me contenterai d'en rapporter les principaux articles : On convint d'un armistice, jusqu'à la réponse de la Cour de Vienne.

L'armée Impériale s'engagea à se retirer derrière la ligne qui, lors du traité de Campo-Formio, avait été assignée pour frontière à la République Cisalpine. Ferrare restait seule aux Autrichiens sur la rive droite du Pô.

L'armée Française se réserva le pays situé entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô.

L'espace compris entre le Mincio et la Chiesa ne devait être occupé par aucune des deux armées.

Les forteresses de Tortone, Alexandrie, Milan, Turin, Pizzighitone, Arona, Plaisance, Coni, Ceva, Savone, le fort Urbain et la ville de Gênes, devaient être au pouvoir des Français avant le 25 juin.

Telle était la substance de cette célèbre convention de Marengo, par laquelle les Autrichiens terminèrent une campagne, où ils perdirent plus qu'ils n'avaient gagné dans la précédente.

Toute cette campagne est une suite de prodiges ; elle offre dans son ensemble le résultat de causes inconnues, j'oserai même dire surnaturelles. Où trouver ailleurs l'exemple d'une expédition militaire, dans laquelle fut ponctuellement exécuté tout ce qui avait été résolu dans le cabinet ? La célérité avec laquelle furent opérées de si grandes choses, tient vraiment du merveilleux. Les opérations du premier Consul commencèrent le 18 mai ; elles étaient terminées le 15 juin.

Bonaparte avait annoncé, dès l'hiver, qu'il arracherait l'Italie, à un ennemi, dont la corruption et l'impéritie du Directoire avaient préparé les succès. Il fit tout ce qu'il avait promis, il le fit en moins de tems qu'il ne semblait donné à un homme de le faire. Ce qui eût été ostentation chez tout autre, n'était chez lui que le résultat du sentiment de ses forces, et de l'immense ascendant de son génie sur celui de ses adversaires.

On ne peut trop faire remarquer, pour l'instruction des chefs et des peuples, combien il est imprudent et funeste de dédaigner les menaces d'un ennemi puissant, parce qu'il veut employer des voies inconnues. L'homme médiocre regarde comme chimérique ce que l'homme supérieur regarde comme un moyen assuré de triompher.

Malheur à tout empire gouverné par ces êtres dégradés, en qui se rassemblent à-la-fois l'arrogance et la faiblesse ! Ils bravent leur ennemi, l'insultent, l'irritent ; il paraît, et ils tombent à ses pieds. L'histoire ancienne nous en offre de mémorables exemples : Darius, enorgueilli de ses immenses richesses, de ses innombrables troupes, fesant de vains efforts pour résister au jeune Alexandre, qu'il avait méprisé, tombant sous ses coups avec son vaste empire ; Carthage, dominatrice des mers, qui croyait faire trembler Rome, et que Rome anéantit.

Je pourrais multiplier les citations : je passe rapidement à l'histoire moderne. Harold, retranché derrière l'Océan, bravait Guillaume-le-Conquérant ; Guillaume passe la mer, défait et tue Harold, et règne à sa place. L'Empereur Ferdinand II affectait un insensé mépris pour Gustave-Adolphe, qu'il voyait séparé de lui par la Baltique et de vastes contrées : Gustave traverse cette mer, tombe sur l'Allemagne, donne par-tout la loi, et aurait été la dicter à Ferdinand consterné, jusque dans Vienne, sans le coup imprévu qui termina ses jours.

A ces faits, dignes d'occuper fréquemment le souvenir de l'homme d'état et du guerrier, vient naturellement se joindre l'histoire de

la campagne que nous terminons ici. Je ne puis m'en retracer les merveilleuses circonstances, sans me sentir ramené à une réflexion que j'ai déjà essayé d'exprimer. La superstition ni l'enthousiasme n'égarent ma plume; mais il m'est impossible d'arrêter ma pensée sur un tel concours d'événemens extraordinaires, sans me persuader qu'il est des époques marquées par une providence impénétrable, pour opérer de grands changemens sur la terre. Cette campagne miraculeuse, que je nommerai la campagne de Marengo, me semble devoir être mise au rang de ces immortelles époques.

Nous allons repasser en Allemagne, pour complèter l'histoire de la guerre de la Révolution.

Campagne d'hiver.

Nous allons voir, de nouveau, des événemens d'une importance majeure, resserrés dans le plus court espace de tems possible ; nous allons nous convaincre encore qu'à la fin du dix-huitième siècle, l'art de la guerre était dans son enfance chez certains peuples de l'Europe. Il est inutile d'observer que j'en excepte les Français, qui se sont écartés de la vieille routine, pour suivre de nouvelles combinaisons.

Je m'attacherai à prouver qu'ils ont dû leurs succès à l'excellent principe de la base d'opérations, et les Autrichiens leurs revers à l'ignorance de ce principe fondamental.

Je crois utile de rappeler à mes lecteurs quelle était la position respective des deux armées, au moment de la reprise des hostilités.

Un premier armistice les avait fait cesser vers le milieu de l'été; c'était celui conclu le 15 juillet, à Parsdorf, entre le Général Lahorie et le Comte de Dietrichstein.

Le Général Autrichien de Saint-Julien s'était

rendu à Paris, où il avait signé des préliminaires de Paix. L'Empereur refuse de les ratifier, et se porte en personne à son armée, sur l'Inn.

Le 17 septembre, le Général Moreau, de son quartier-général de Nymphenbourg, somme l'Archiduc Jean, censé Général en chef de l'armée Autrichienne, de lui livrer des places de sûreté, ou sinon lui déclare qu'il va recommencer les hostilités.

Le 20 septembre, l'Empereur cède Ulm, Ingolstadt, Philipsbourg, et retourne à Vienne.

Les Généraux Lahorie et Lauer signent, à Hohenlinden, une nouvelle convention, portant prolongation d'armistice de quarante-cinq jours, y compris quinze jours d'avertissement.

La ligne de démarcation fixée par la convention du 15 juillet, est conservée pour base, sauf quelques modifications, détaillées par l'article suivant :

« Art. IX. L'armée Française reviendra, et » s'arrêtera sur les deux rives de l'Iser; l'ar- » mée Impériale sur les deux rives de l'Inn, » chacune à une distance de trois mille toises, » soit de ces rivières, soit des places fortes » sur leurs cours : il sera seulement placé » une chaîne d'avant-postes sur la ligne de » démarcation fixée le 15 juillet ».

Le terme expiré, l'Empereur, contre toute attente, refuse encore d'accepter la paix offerte par le premier Consul. Le Général Moreau annonce à ses troupes qu'il faut montrer aux ennemis de la France, combien ils se sont abusés, s'ils espèrent que la rigueur de la saison pourra les arrêter.

Au lieu de courir droit devant eux comme des ignorans, de passer l'Inn à Passau, et d'entamer, sur le Danube, une opération mal-habile, les Français, à l'ouverture de la campagne d'hiver, attaquent Wasserbourg, et chassent les Autrichiens de ce poste.

L'importance de ce mouvement hardi ne peut échapper aux yeux d'un observateur exercé. Par son heureux résultat, les Français dégagèrent leur flanc, premier but que doit se proposer tout Général en ouvrant une campagne, puisque l'effet en est immanquablement de prolonger la base.

Il y avait, dans cette circonstance, un motif de plus : l'occupation de Wasserbourg fraye le chemin de Salzbourg, point qui, à juste titre, fixait toute l'attention du Général Moreau.

L'affaire de Wasserbourg eut lieu le 29 novembre : je n'en donnerai point les détails, parce que je ne m'attache ici qu'au résultat stratégique.

L'armée Française, au commencement de la campagne, était habilement partagée en trois corps, chacun de trois divisions : l'aile droite, sous le Général Lecourbe, observant le Tirol; le centre, commandé par Moreau lui-même sur la rive droite de l'Iser en Bavière; et la gauche, sous le Général Sainte-Suzanne, s'étendait au-dela du Danube, vers la Rednitz. Je ne compte pas ici le corps Franco-Batave du Général Augereau, qui opérait en Franconie.

Que firent, de leur côté, les Impériaux? Suivirent-ils les conseils du Général Lloyd, qui prouve que c'est en Tirol, derrière l'Inn, et eux environs d'Inspruck, que doit se concentrer l'armée Autrichienne, pour défendre la Capitale contre un ennemi maître de la Bavière? Nous allons voir qu'ils firent précisément le contraire.

Le Général Lloyd conseille de menacer du Tirol le flanc droit de l'ennemi : les Autrichiens envoyèrent le Général Klenau sur le flanc gauche des français, ce qui ne pouvait mener à rien, car le Général Augereau était trop éloigné, pour qu'il fût important de le séparer de la grande armée. Moreau parut peu inquiet de cette diversion, dont les Généraux Autrichiens se promettaient les plus grands résultats.

Ils avaient commis une bien grande faute,

le jour même qu'ils furent débusqués de Wasserbourg par les Français. Ils s'étaient concentrés à Massing et à Neumarkt, et par ce mouvement s'étaient exposés à être coupés du Tirol, à la première tentative de l'ennemi.

Le 30 novembre, la grande armée Autrichienne marcha de Neumarkt à Ampfing : l'avant-garde rencontra celle des Français, commandée par le Général Ney, qui se replia dans la forêt de Haag.

Le Général Ney avait une force peu considérable : les Généraux Autrichiens regardèrent son mouvement rétrograde comme l'effet de leurs savantes dispositions. Il est facile de se représenter quelle était alors leur manière de voir. « L'ennemi, disaient-ils, est tourné à » sa gauche par le Comte de Klenau ; ses der- » rières sont menacés, il est coupé du Danube » et d'Augsbourg. A sa droite, il a le Tirol, » occupé par nos troupes, et de là, il peut » même être pris à dos, tant que, concentré » entre l'Inn et Munich, il fera front à notre » grande armée ».

Ce raisonnement aurait été spécieux, 1°. si les Autrichiens avaient été plus forts dans le Tirol, ou avaient voulu y donner signe d'existence ; 2°. si les Français, par l'occupation de Wasserbourg, n'avaient débordé les Autrichiens, et menacé leurs communications.

Mais dans l'état réel des choses, il était extrêmement inconsidéré de conclure que le Général Moreau n'avait plus d'autre parti à prendre que celui de la retraite, et qu'il fallait s'apprêter à le poursuivre vivement.

Le jour suivant ne fit que confirmer bien plus encore les Impériaux dans leur funeste erreur. Leur armée s'avança sur trois colonnes, pour pousser devant elle cet ennemi que l'on croyait en pleine retraite. Elle rencontra les deux divisions Françaises, qui s'étaient retirées la veille dans la forêt de Haag : elles étaient avantageusement postées sur des hauteurs. Il s'engagea une action assez vive, dans laquelle les Français abandonnèrent deux pièces de canon, que les mauvais chemins ne permirent pas d'emmener. S'ils s'étaient follement obstinés à tenir plus long-tems, ils s'exposaient à se voir envelopper par les Autrichiens, prodigieusement supérieurs en nombre. Cette affaire eut lieu le 1er. décembre.

Le 2 compléta l'illusion des Autrichiens; ils ne doutèrent plus de la victoire, et coururent à leur ruine.

Le Général Moreau fit un mouvement rétrograde, partie pour rassembler ses divisions, partie pour attirer l'ennemi dans les défilés de Hohenlinden. Les Impériaux s'avancèrent jusqu'à Haag, où avait été le quartier-général

Français ; les dernières troupes Françaises l'évacuèrent à cinq heures du matin, pour se rassembler dans les environs de Hohenlinden, où toute l'armée passa sous les armes la nuit du 2 au 3.

Nous voici parvenus à une journée, que ne doivent jamais perdre de vue les partisans des attaques de front, et de l'enfoncement du centre. J'y trouverai, au contraire, une nouvelle preuve en faveur de mon système des attaques de flanc.

Le 3 décembre, les Généraux Autrichiens, enflammés d'une ardeur de poursuite, se remirent en marche pour déloger les Français de la forêt de Hohenlinden, où ils avaient pris poste. Il est peu d'entreprises plus périlleuses, à la guerre, que celle de forcer un ennemi nombreux protégé par une forêt : le coup-d'œil ne sert, pour ainsi dire, à rien, en pareille circonstance ; il faut marcher en aveugles.

Nous ne nous arrêterons pas, dans le récit de cette célèbre bataille de Hohenlinden, aux détails qui se trouvent communs à-peu-près à toutes les actions générales : nous bornerons notre attention aux traits caractéristiques, qui peuvent servir d'instruction et d'exemples.

Le plus marquant est extrait du rapport

même de l'envoyé Anglais, qui résidait auprès de l'Archiduc Jean, commandant en chef l'armée de l'Empereur, son frère. Il est dit, dans ce rapport, que la défaite des Impériaux doit être attribuée à ce que les colonnes de flanc restèrent en arrière, pendant que le centre, qui avait commencé l'attaque, était enveloppé par les Français.

Cette circonstance est confirmée par la relation que publièrent les Français eux-mêmes.

Toute personne, versée dans l'histoire militaire des anciens, sera frappée des traits de ressemblance qu'offre cette bataille avec celle de Cannes (1).

De même que les Romains à Cannes, les Autrichiens attaquèrent le centre de la ligne ennemie; et de même que les Carthaginois, les Français les enveloppèrent de leurs ailes, et les taillèrent en pièces. L'habile manœuvre du Général Moreau fut favorisée par la nature

(1) Deux auteurs modernes se sont livrés à de savantes recherches sur la bataille de Cannes. Le premier est Folard : *Commentaires sur Polybe*, tom. IV, liv. III, chap. 24. Le second est le Colonel Guischard (*Mém. milit.* tom. Ier. chap. 8.), cité souvent par Frédéric-le-Grand, sous le nom de *Quintus-Icilius*. Sa dissertation, à ce sujet, est d'autant plus intéressante à lire, qu'il n'est point parfaitement d'accord avec Folard.

(*Note du Traducteur*).

du terrain boisé. Il paraît avéré que les Généraux Autrichiens avaient fixé pour point de réunion de leurs colonnes, Hohenlinden même, qu'occupait le quartier-général Français. Par suite de cette funeste disposition, ces colonnes étaient écrasées à mesure qu'elles se présentaient : les Bavarois, qui arrivèrent les premiers, furent aussi les premières victimes.

Je trouve encore une autre bataille fameuse dans l'antiquité, que l'on peut comparer à celle-ci, autant, du moins, que les combats des anciens peuvent être assimilés à ceux des modernes. Je veux dire la bataille de Trasymène, où Annibal défit si complètement le Consul Flaminius qu'il eut l'art d'attirer dans les gorges étroites formées par le lac et les montagnes.

Il me semble que si les Autrichiens, renonçant à ce fatal système des attaques de front, eussent détaché leur aile droite dans la partie de Munich, le Général Moreau, pour ne point s'exposer à être cerné dans la forêt de Haag et les défilés de Hohenlinden, se serait probablement déterminé à un mouvement rétrograde. Le Comte de Klenau, qui avait passé le Danube, était à portée d'appuyer ce mouvement, en se montrant sur les derrières de l'armée Française, dont le front

aurait été inquiété, pendant ce tems, par les escarmouches continuelles que lui aurait livrées le centre.

Après la sanglante bataille de Hohenlinden, les Impériaux se retirèrent derrière l'Inn, dont les bords étaient retranchés. Quoique ayant perdu la rive gauche de cette rivière, il était encore tems pour eux de gagner le Tirol; de là, il était en leur pouvoir de menacer l'armée Française à dos, et ce qui eût été bien plus efficace, de faire une prompte diversion dans la Suisse.

Mais bientôt, les Français eux-mêmes passèrent l'Inn; et ici se présente une nouvelle preuve de ce que j'ai avancé plusieurs fois : savoir, que les retranchemens ne servent à rien qu'à s'y faire forcer, envelopper et battre, quand on a affaire à un ennemi entreprenant et habile. Je parle de nos retranchemens actuels; les camps des Romains étaient de véritables forteresses : Frédéric-le-Grand en retraça l'image dans celui qu'il prit à Bungelwitz, près Schweidnitz.

On ne peut espérer de défendre long-tems une rivière, lorsqu'on s'établit et se retranche sur le bord même. Si tout courant d'eau est considéré comme un obstacle à la guerre, ce n'est pas qu'on ne puisse le franchir; c'est uniquement parce que la rivière, une fois

passée, il est difficile de se maintenir de l'autre côté contre un ennemi actif. La meilleure méthode de défendre une rivière, est donc de tenir l'armée rassemblée à quelque distance du bord, et de tomber vigoureusement sur l'ennemi, dès qu'il a effectué le passage. En vous étendant au loin le long de la rive, votre cordon ne peut manquer d'être coupé sur quelque point, et la confusion s'empare de toute votre ligne.

C'est le 9 décembre qu'eut lieu le passage de l'Inn. Les Français, fort judicieusement, l'opérèrent à Neupern, au-dessus de Rosenhaim, en se rapprochant des frontières du Tirol, dont, par ce mouvement, l'aile gauche de l'Archiduc Jean fut séparée.

Les Généraux, qui ne savent que marcher droit devant eux, et qui ignorent les manœuvres de flanc, cet objet capital de la Stratégie, auraient toujours dirigé leurs opérations sur la partie de Passau et l'Inn inférieure. Mais ce mouvement oblique vers le Tirol était dicté aux Français par le grand principe de la base. Les antagonistes de ce système auraient trop craint de découvrir la Bavière, en se portant à droite du côté des montagnes. Il est cependant assez démontré aujourd'hui, que c'est à cette première tentative sur Salzbourg, que les Français furent redevables de leurs rapides progrès.

Dépostés de l'Inn, les Impériaux allèrent chercher un nouveau refuge derrière la Salza, quoique venant de faire l'expérience du peu de ressource dont est une rivière en pareil cas. On ne sait à quoi attribuer cet attachement presque religieux à la ligne perpendiculaire.

Nous allons voir, néanmoins, quel eût été l'heureux résultat d'une retraite excentrique, conforme aux règles que je n'ai cessé d'établir; nous allons nous convaincre, de rechef, que les demi-mesures sont les plus désastreuses que l'on puisse prendre.

J'ai démontré plus haut que la retraite en Tirol eût été immanquablement le salut de l'armée Autrichienne, et du pays qu'elle avait à défendre; mais puisqu'aucun motif n'a pu la déterminer à ce sage parti, il faut examiner s'il ne lui restait pas d'autre voie de se soustraire à sa périlleuse situation.

Il s'en présente une, à la première vue: dès que les Français eurent forcé le passage de l'Inn, les Autrichiens pouvaient marcher sur leur droite, gagner promptement le Danube, passer ce fleuve à Passau, porter la guerre sur la rive septentrionale, entrer en Franconie, et s'y réunir avec l'armée de Bohême. Le Général Augereau était trop faible pour leur résister, et bientôt l'armée

Française avait à craindre pour ses communications dans la Souabe supérieure. Moreau pouvait se trouver réduit à la guerre défensive, loin d'être en état de former d'entreprise contre les états héréditaires et leur capitale. Il semble que les Généraux de l'Empereur n'aient eu de pensée que pour Vienne, et qu'ils aient cru que l'unique moyen de sauver cette ville, était de ne pas s'écarter du grand chemin qui y mène.

Ils ne tardèrent pas à porter la peine de cette inconcevable opiniâtreté : ils allèrent chercher un abri derrière la Salza; les Français arrivèrent sur leurs traces, et leur firent éprouver le même sort que sur l'Inn. Au lieu de s'arrêter à chaque pas, et de se faire battre à chaque instant, ne valait-il pas infiniment mieux, après le désastre de Hohenlinden, s'éloigner à marches forcées, aller au-devant des secours qui venaient de l'Autriche, et se remettre en état de tenir la campagne? Rien n'est plus capable de semer le découragement et l'effroi dans l'esprit du soldat, de perdre totalement une armée, que de l'exposer ainsi à l'humiliation de ces défaites journalières.

Le rapport que publièrent les Français de ce passage de la Salza, est d'autant plus intéressant à lire, qu'il fait connaître l'art avec lequel ils ont su en toute occasion employer

les mouvemens de flanc, mouvemens auxquels on distingue l'homme de guerre du routinier.

Ce fut la nuit du 13 au 14 décembre, que le Général Decaen arriva sur la Salza. Un corps ennemi occupait à Lauffen, sur la rive droite, une position dont on ne pouvait espérer de le déloger qu'en la tournant. La Salza est beaucoup plus rapide que le Lech, l'Iser et l'Inn; mais le Général Decaen fit choix de quelques habiles nageurs, qui allèrent chercher des barques attachées au rivage opposé. On s'en servit pour le passage de quatre ou cinq cents hommes. Pendant ce tems, on inquiétait l'ennemi à Lauffen, par une vive canonnade. Tout-à-coup, le petit détachement qui avait passé la rivière, tombe avec impétuosité sur son flanc, le culbute, et se maintient intrépidement contre une force supérieure, jusqu'à l'établissement d'un pont de bateaux.

Le gros de l'armée Impériale était posté sous Salzbourg, sur l'une et l'autre rive de la Salza. Le combat s'engagea le 14, de grand matin, avec l'aile droite, commandée par le Général Lecourbe. Les Autrichiens avaient une artillerie très-nombreuse, mais les troupes Françaises étaient inébranlables dans leurs positions. Vers deux heures après-midi, le Général Decaen se vit en état d'attaquer le

flanc droit de l'ennemi : il le rompit, et le poussa jusqu'au village de Bergheim, près Salzbourg. Les Autrichiens, craignant que la division Richepanse, qui suivait le Général Decaen, ne se portât sur le chemin de Neumarkt et de Lintz, se retirèrent précipitamment dans la nuit suivante.

Le lendemain, de bonne heure, les Français entrèrent à Salzbourg, poursuivirent l'ennemi, et lui firent un grand nombre de prisonniers sur le chemin de Neumarkt; ils placèrent leurs avant-postes à une lieue de ce bourg. Tous les ponts sur la Salza étaient en leur pouvoir, toutes leurs communications assurées. La grande armée Autrichienne se trouvait séparée du corps, qui occupait le Tirol.

Telle est la substance de ce rapport. Mes remarques tombent d'abord sur deux points qui n'auront point frappé le vulgaire des lecteurs. Le premier, c'est qu'il est inconcevable que les Autrichiens aient oublié ou négligé de s'emparer des barques qui se trouvaient sur la rivière ; le second, c'est que les Français avaient de hardis nageurs, qui, malgré la rigueur de la saison, se jetèrent dans un courant rapide. Ces nageurs avaient été organisés spécialement : cela prouve qu'en France règne le véritable esprit militaire ; qu'aucune

partie de ce grand art n'est dédaignée ; que l'on y pense, en un mot, que le soldat doit être formé pour la guerre, et non pour des revues et des parades. Ce corps de nageurs, comme tout ce qui est nouveau, donna lieu à bien des railleries en Allemagne ; et dans deux mémorables occasions (le passage du Danube et celui de la Salza), il contribua puissamment à la défaite des railleurs.

Au total, cette opération des Français dans l'archevêché de Salzbourg, repose sur les principes les plus réfléchis, particulièrement sur celui de la base. Par-là, ils évitaient une autre opération sur le Danube, qui eût pu devenir dangereuse, et qui, du moins, eût été excessivement pénible : de plus, ils tournaient toutes les positions que l'ennemi aurait pu prendre derrière l'Inn et la Salza, en descendant ces rivières, et se rapprochant du Danube. Il leur était libre de pénétrer dans le cœur de l'Autriche, en couvrant leur aile droite contre toute tentative du côté du Tirol : quant à leur gauche, ils n'avaient plus rien à redouter pour elle.

Enivrés par tant de succès, quelques écrivains allèrent jusqu'à dire, dans le tems, que le Général Moreau se trouvait dans une position à menacer le flanc droit de l'armée Autrichienne en Italie. Cette assertion était dé-

nuée de tout fondement, tant que Moreau avait encore quelque chose à faire en Autriche. Un coup-d'œil sur la carte, montre qu'il n'était point aussi près du Tagliamento que le croyaient les nouvellistes ; qu'avant d'y parvenir, il y avait des montagnes à franchir, et qu'une fois arrivé sur ce fleuve, il se serait trouvé sans base.

Frappée de terreur en voyant les Français s'avancer à grands pas vers sa résidence, la Cour de Vienne se hâta d'envoyer l'Archiduc Charles prendre le commandement de l'armée. Ce Prince y arriva le 17 décembre, et ne put prendre d'autre parti que de la conduire derrière l'Ens. Peut-être eût-il été possible encore de gagner le Tirol, et de manœuvrer les Français en flanc ; mais je n'ignore pas que les chemins offraient des difficultés presqu'insurmontables pour une armée, déjà considérablement affaiblie par tant d'échecs, et découragée par tant de souffrances.

Tout bien considéré, il me semble que c'est plutôt de la Bohême que l'Archiduc Charles aurait pu entreprendre une diversion efficace. Mais avant de traiter ce sujet, il convient de jeter un coup-d'œil sur les opérations du Général Augereau en Franconie.

Ce Général s'avança directement et de front ; les Impériaux allèrent de même à sa rencon-

tre. Cette longue chaîne de postes sur deux lignes parallèles, produisit des escarmouches continuelles ; mais, du reste, il ne se passa rien qui offre matière à réflexions, sous les rapports de Stratégie et de Tactique.

Je n'y vois rien de remarquable que l'opiniâtre défense du commandant de Wurzbourg, défense d'autant plus honorable pour lui, que cette partie de l'art militaire est la moins avancée en Allemagne, tandis que les Français sont depuis long-tems les maîtres de l'Europe, dans tout ce qui tient à la science des fortifications et des siéges.

Je reviens donc à l'Archiduc Charles, et, comme je l'ai dit, je trouve qu'il eût agi plus utilement, en restant en Bohême, où il avait déjà rassemblé et organisé une force militaire respectable, qu'en la laissant dans l'inactivité, pour courir en Autriche, où tout était perdu sans ressources.

En effet, avec son armée de Bohême, l'Archiduc, se joignant au Général Simbschen, tombait sur Augereau avec une telle supériorité de forces, qu'il le forçait infailliblement de regagner le Rhin avec précipitation. Alors, se dirigeant tout-à-coup sur sa gauche, et fesant front au Danube, le Prince se portait sur le flanc gauche de Moreau, et menaçait à-la-fois ses derrières.

Ce Général était trop prudent pour continuer à pousser son centre sur Vienne, avant d'avoir dégagé l'aile menacée, et par cela, il était arrêté dans sa marche victorieuse. Il fallait, de toute nécessité, qu'il fît lui-même front au Danube ; c'eût été, pour ainsi dire, se réduire à la défensive.

D'un autre côté, il faut convenir que si l'Archiduc, en poursuivant le Général Augereau, se fût avancé trop près du Rhin, il s'exposait à se voir coupé de la Bohême, d'autant plus que le voisinage de la ligne de démarcation resserrait le terrain dans lequel il devait agir.

Pendant que l'Autriche était accablée en Allemagne par de si cruels revers, l'armée qu'elle avait en Italie avait recommencé les hostilités par une diversion bien calculée, et qui aurait eu de plus grands résultats, si elle eût été entreprise avec une force mieux proportionnée à son objet.

Les Français étaient postés derrière la Chiesa ; leur quartier-général se trouvait à Brescia.

Les Autrichiens étaient stationnés derrière le Mincio ; Peschiera et Mantoue couvraient leur front : ils occupaient Ferrare, et ce fut de cette place qu'ils entreprirent leur diversion sur le flanc droit des Français.

Le Comte de Bellegarde, Général de l'armée

Impériale, fit occuper Bondeno sur la rive gauche du Panaro, jeta un corps de troupes au-delà du Pô, à Figherolo, et s'empara de Stellata et de San-Biagio.

Le 4 décembre, les Français dirigèrent, contre Bondeno, une attaque qui ne réussit point. Les Autrichiens étendirent alors leurs avant-postes le long du Pô et du Panaro.

Cependant ces mouvemens, quoique bien vus en eux-mêmes, étant exécutés par des corps trop faibles, méritent plus le nom de démonstrations que celui de diversions. Pourquoi donc le Général Bellegarde les fit-il entreprendre? Vraisemblablement pour distraire l'attention de l'ennemi, lui faire croire que l'on cherchait à porter la guerre au midi du Pô, vers la péninsule de l'Italie, et le détourner par-là de songer à attaquer le Mincio de front, ou le Tirol par le flanc.

Si le Général Autrichien avait été le maître d'agir d'après ses idées personnelles, il est à présumer qu'il aurait entrepris en grand ce qu'il ne fit que tenter en détail. Le parti le plus judicieux qui s'offrait à lui, était alors de faire ce que le Général Moreau, à mon avis, aurait dû exécuter lui-même dans la campagne de 1799; c'est-à-dire, établir le théâtre de la guerre sur la rive méridionale du Pô, en prenant pour base la péninsule de

l'Italie. Il forçait les Français, par ce moyen, a faire front vers le Sud, et rendait le passage du Mincio presqu'impraticable pour eux. En s'étendant à l'Ouest, il pouvait même les inquiéter sur leurs communications avec Milan, Novarre et Turin.

Les Français, dira-t-on, n'auraient pas manqué d'investir Mantoue et Peschiera, abandonnées à elles-mêmes; ils auraient tenté de couper le Général Bellegarde des Etats héréditaires. Mais j'observe qu'ils ne pouvaient le faire sans s'étendre considérablement à l'Est, par conséquent sans s'exposer à se voir coupés eux-mêmes de Gênes, du Piémont et de France. On sent assez combien ils eussent hasardé, en s'engageant entre le Tirol et l'armée Autrichienne, qui, de droite et de gauche, eussent menacé leurs flancs : preuve nouvelle ajoutée à cent autres, que c'est par des positions obliques, et non de front, que l'on couvre efficacement une contrée que l'on veut défendre.

Les Impériaux occupèrent Rimini et Pesaro sur la mer Adriatique; ils détachèrent des partis volans dans le Modénois et la légation de Bologne. Je réitère la remarque faite plus haut : ces partis étaient trop faibles; plus forts, ils pouvaient avoir un excellent résultat, celui de préserver le front d'une attaque

directe, en menaçant les flancs de l'ennemi.

Ces expéditions étaient dirigées par le Général Schusteck, qui fit preuve de talens particuliers pour ce que l'on nomme *la petite guerre*.

Il fit attaquer les places de Final et Cento; elles furent enlevées toutes deux. La garnison de Final s'évada presqu'en totalité à la faveur de la nuit.

L'avant-garde de l'armée Autrichienne, postée, sous le Général Hohenzollern, au-delà du Mincio, c'est-à-dire, sur la rive droite, fut très-prudemment retirée, dès que les Français firent mine de vouloir l'attaquer en forces. Rien n'est effectivement plus facile à couper, qu'un corps jeté en avant d'une rivière; on occupe son front, pendant qu'on le cerne sur ses deux flancs. De vigoureuses charges de cavalerie, faites au moment où il s'ébranle pour se retirer, doivent le précipiter dans l'eau, s'il ne se hâte de mettre bas les armes.

Le 25 décembre, les Français jetèrent un pont sur le Mincio, à Molino : une formidable artillerie protégea le passage de quatre divisions.

Le Général Bellegarde prit alors une résolution digne d'éloges. Il fit attaquer sur-le-champ le corps qui était passé, et il arriva

ce qui arrivera toujours en pareil cas ; les Français furent repoussés jusqu'au Mincio : ce fut beaucoup pour eux que de n'être point contraints à le repasser.

Ils envoyèrent un renfort, puis un second ; mais les Impériaux, se renforçant à proportion, les empêchèrent de s'étendre. Il y eut une affaire des plus chaudes à Pozzolo.

La nuit suivante, à la faveur d'un brouillard qui redoublait l'obscurité, les Français firent une habile manœuvre. Ils effectuèrent le passage du Mincio dans la partie supérieure à celle où l'on venait de se battre : à Mozzambano.

Pendant ce tems, les corps qui avaient passé à Molino, revenaient sur la rive droite, remontaient le Mincio, et prenaient poste à Borghetto, où les Autrichiens avaient une tête de pont

Le Général Bellegarde ne fut informé que tard de ce mouvement. Il détacha immédiatement un corps à Valeggio, en face de la nouvelle position des Français à Borghetto : ce corps était formé de la réserve.

Probablement les Français manœuvrèrent ainsi pour se rapprocher de la partie de leur armée, qui passait à Mozzambano. Mais les Autrichiens, comme ils le dirent eux-mêmes, ayant une tête de pont sur la rive droite, et

conséquemment un pont sur la rivière, il est difficile de concevoir pourquoi ils ne s'en servirent point pour prendre à dos les Français qui les attaquaient, enfin, pour tenter une diversion quelconque.

Il faut rendre justice aux vues qui dirigèrent les Français dans leur passage à Mozzambano. Ce point, au-dessus de Mantoue, et près du lac de Garde, était très-judicieusement choisi. Les Impériaux, tournés sur leur droite, se voyaient menacés de perdre leur communication avec l'Autriche.

Si, au contraire, les Français eussent effectué leur passage au-dessous de Mantoue, ils couraient le danger de voir l'aile droite des Autrichiens, passant la rivière sous le feu de cette place, venir les prendre à dos, et les resserrer entre le Mincio et le Pô.

En lisant attentivement le rapport du Général Bellegarde sur ces événemens, on approfondit sans peine ses mesures et ses motifs.

« L'ennemi, y est-il dit, s'était rendu maître » de quelques positions avantageuses; mais » les hauteurs environnantes nous demeu- » rant, et n'ayant rien à craindre pour les re- » tranchemens de Salionette, le Général Bel- » legarde fit avancer trois divisions, formées » de la réserve. Les Français étaient vivement » pressés sur plusieurs points, et spécialement

» sur leur gauche : mais une colonne enne-
» mie, venant de Mozzambano le long de la
» rive gauche du Mincio, gravit avec rapidité
» les hauteurs de Valeggio. Ce mouvement
» força nos troupes à se replier. Le Général
» Hohenzollern, qui commandait la première
» ligne, fut contraint de retirer son aile gau-
» che, pour couvrir le chemin de Valeggio
» à Villa-Franca, et conserver la communi-
» cation avec le corps qui était resté aux
» Furone ».

Il est évident que les Autrichiens furent tournés sur leur gauche, et dépostés des bords du Mincio. Il était, en effet, extrêmement important pour eux de ne point se laisser déborder à leur droite, et couper de Vérone, c'est-à-dire, de l'Allemagne. Dans ce cas, ils pouvaient voir leur droite renversée sur leur gauche, et ils s'exposaient à se faire culbuter dans le Mincio. Ainsi, forcés à se retirer par leur droite, dès que les Français commencèrent à s'étendre de ce côté, ils perdirent leur point d'appui sur la rivière, et tout espoir de la défendre plus long-tems.

Sans vouloir assurément déprécier les talens du Général Bellegarde, je ne puis m'empêcher d'observer qu'il est difficile de concevoir une ligne plus forte, plus imposante que celle qu'offre le Mincio, défendu à droite par Pes-

chiera, à gauche par Governolo, et au centre par Mantoue. Nous avons eu de nombreuses occasions, dans le cours de cet ouvrage, de faire jaillir l'évidence du grand principe, qui veut que dans toute circonstance on cherche à tirer de la nature des lieux ou de la position de ses troupes, ce qu'est dans la fortification la courtine flanquée de ses deux bastions. Où peut-on trouver ces avantages mieux que dans la ligne dont il s'agit? Peschiera, empêchant que la droite de l'armée Impériale ne fût coupée et séparée de l'Allemagne; Mantoue, défendant le Mincio en-dessus et en-dessous; Governolo, couvrant l'aile gauche, et mettant toujours à même de porter le théâtre de la guerre au sud du Pô.

Quand je nomme ces trois places, il est inutile de dire que j'entends par-là les trois corps stationnés en avant d'elles, corps qui devaient être assez forts par eux-mêmes, non-seulement pour repousser une attaque, mais encore pour agir offensivement en cas de besoin.

Nous avons laissé M. de Bellegarde abandonnant le Mincio; son rapport s'exprime ainsi à ce sujet :

« L'approche de la nuit ne permettant plus
» de songer à la reprise de Valeggio, il fallut
» ordonner la retraite. L'armée se replia, dans

» le meilleur ordre, derrière l'Adige ; elle assit
» son camp à San-Martino, près Verone, à
» l'est de l'Adige : les avant-postes furent éta-
» blis à Villa-Franca, et le Général Rousseau,
» qui occupait Salionette, rétrograda jusqu'à
» Montebaldo ».

Je ne vois rien à blâmer dans cette retraite, sinon qu'elle ne se fit pas excentriquement. Je ne conçois pas pourquoi l'impossibilité de rentrer dans Valeggio nécessita la retraite; ce poste n'était qu'un point d'appui sur le Mincio, sans être indispensable pour sa défense.

Mantoue donnait un point d'appui bien plus sûr ; c'est pourquoi j'aurais trouvé une retraite sur cette place, mieux adaptée aux circonstances. On ne saurait m'objecter que cette retraite était impraticable ou trop périlleuse, car les Français n'avaient laissé que fort peu de monde à Pozzolo, et le passage près de ce lieu restait ouvert à une force majeure. Il faut observer que les Autrichiens, forcés à se replier, n'étaient cependant point dispersés, ni même battus. Tout en se retirant, leur Général pouvait déjà méditer des opérations offensives ; autrement, l'on se résout à essuyer des échecs continuels.

J'aurais donc porté l'aile gauche et une partie du centre sur Mantoue, ou les environs : l'aile droite et l'autre partie du centre

étaient alors dirigées sur Castelnovo, entre Peschiera et Vérone.

N'est-il pas évident que de ces mouvemens opposés, naissait pour les Français une situation des plus embarrassantes? On leur laissait le centre libre, en apparence; mais pouvaient-ils s'y engager pour séparer les deux ailes, au risque de prêter eux-mêmes leurs flancs à l'ennemi? Cette juste appréhension les fixait dans la position qu'ils occupaient. Au premier mouvement qu'ils eussent fait pour se porter en avant vers l'Adige, le corps de Castelnovo se trouvait en potence sur leur aile gauche, et celui de Mantoue les prenait à dos.

Il était même très-probable qu'ils se fussent vus contraints à rétrograder, le corps posté sous Mantoue pouvant faire une pointe rapide, et venir tomber sur les derrières de l'armée Française, qui avait passé le Mincio.

Ce corps Autrichien, en prenant poste entre l'Oglio et le Mincio, à Castiglione, par exemple, se mettait à même d'envelopper et de couper les Français.

Je suppose, cependant, que l'aile gauche de l'armée Impériale en retraite, étant prévenue par l'ennemi, n'ait pu gagner Mantoue à tems : alors, c'était sur Legnago qu'il fallait marcher, afin de menacer le Pô. Si l'on eût jugé un troisième corps nécessaire, pour

tenir une ligne perpendiculaire à l'ennemi, ce corps se serait dirigé sur Vérone.

C'est ainsi, selon moi, qu'aurait dû être combinée cette retraite excentrique, après laquelle il eût fallu reprendre vivement l'offensive; car, je ne puis trop le répéter, une retraite, pour être parfaite dans son ensemble, doit impliquer un plan d'agression contre les flancs de l'ennemi.

Au reste, en consultant l'histoire des guerres modernes, on peut facilement se convaincre qu'après avoir été forcé d'abandonner une rivière en Italie, c'est en vain que l'on tente de défendre celle qui se rencontre derrière. On verra aussi que c'est ordinairement en une seule campagne, que l'on gagne et que l'on perd cette belle contrée.

Le Prince Eugène en fit deux fois la conquête sur Louis XIV, la première en 1701, la seconde en 1706, rejetant toujours l'ennemi d'une rivière sur l'autre. Les Français éprouvèrent le même sort en 1799.

Cela vient de ce que, dans une guerre défensive, celui qui a commencé à céder, adopte presque toujours un rôle passif, et se borne à défendre de front un fleuve ou une ligne retranchée. Rarement voit-on un Général, en pareil cas, avoir assez d'audace et de présence d'esprit, pour tenter de reprendre brusque-

ment l'offensive, en manœuvrant sur les flancs de l'ennemi qui le poursuit. Nul Capitaine, ancien ou moderne, n'a entendu cette espèce de guerre aussi bien que Sertorius (1).

Les 29 et 30 décembre, eurent lieu des combats d'avant-postes, dans lesquels les Français furent les agresseurs. Ils poussèrent les Autrichiens jusqu'à Vérone. Cette méthode de placer des avant-postes au-delà du fléuve que l'on veut défendre, est extrêmement judicieuse. On empêche l'ennemi, autant que possible, de s'approcher du bord; on peut aisément conjecturer à sa force s'il veut tenter le passage, et même où il prétend le faire. Mais quand ces avant-postes sont attaqués, il faut les renforcer progressivement, afin de prolonger le combat sur la rive opposée.

Je ne puis mieux faire connaître les opérations subséquentes, qu'en donnant un précis des rapports officiels. Je suivrai ceux des Français, comme donnant la clef de leurs excellentes dispositions.

« Le 1er. janvier 1801, dit le Général Brune, » nous passâmes l'Adige à Gussolingo. Une

---

(1) Q. *Sertorius*, le plus illustre des Généraux du parti de *Marius*, soutint en Espagne, contre *Pompée* et *Metellus*, des guerres où il déploya les plus rares talens. Il fut assassiné par *Perpenna*, l'an 73 avant l'ère vulgaire. (*Note du Traducteur*).

» fausse attaque, à un mille de Vérone, » trompa l'ennemi. L'activité et les talens du » Général Marmont, facilitèrent cette importante opération. Le Général Delmas s'avança » avec du canon sur la petite chaîne de montagnes qui sépare la vallée de Polisella de » celle de Pantena. Ce mouvement contraignit » l'ennemi à évacuer Vérone. Peschiera est investie, et Mantoue bloquée : Porto-Legnago » sera assiégée.

» Le Général Rochambeau s'est porté de » Lodron sur l'Adige par Riva, Torbola et » Mari, ce qui a forcé le Général Bellegarde » à abandonner la célèbre position de Vérone. » Le Général Schmidt a occupé la partie de » Rivoli. Le Général Boudet a été détaché sur » Roveredo, pour éclairer la marche du Général Rochambeau ».

Il est manifeste que voilà une opération le long des montagnes, pour manœuvrer les Impériaux sur leur flanc droit. Cette habile et excellente mesure doit paraître bien étrange aux opiniâtres partisans des masses concentrées, et des attaques de front. En voyant les Français opérer au-dessus du lac de Garde, et suivre les montagnes, on ne peut me blâmer d'avoir conseillé, à l'instant même, un mouvement semblable aux Autrichiens, lorsque j'examinais leur retraite du Mincio. Du

camp de Castel-Novo, que j'indiquais, ils auraient pu tourner le lac de Garde, et alors se montrer au dos des Français.

Il est intéressant de voir de quelle manière le Général Macdonald, venant du pays des Grisons, appuya les opérations de l'armée d'Italie.

« Les trois divisions qu'il commandait, » avaient à passer la chaîne des montagnes » qui séparent les vallées de l'Oglio, de la » Trompia et de la Sobbia. La division du » Général Rochambeau s'était portée à Storo, » qu'elle attaqua et prit, tandis que le Géné- » ral Macdonald détachait la légion Italienne » à Bagolina. Après la prise de Storo, le Gé- » néral Rochambeau se dirigea sur Riva di » Garda, et le Général Lecchi poussa ses pa- » trouilles jusqu'à Pieve di Buono, où l'en- » nemi s'était retranché. Cet Officier avait » ordre d'inquiéter l'ennemi, mais de ne point » trop s'engager avant l'arrivée des divisions » Pully et Ney, qui étaient commandées pour » le soutenir. Les Italiens attaquèrent Pieve » di Buono, dès qu'ils furent à portée, mais » ils furent repoussés.

» Cependant l'ennemi abandonna ce poste » le même soir. Poursuivi, il se retira dans » la seconde ligne des retranchemens de Sant- » Alberto, formée depuis long-tems. Pendant

» ce mouvement de l'aile droite, le Général » Baraguey-d'Hilliers, qui commandait la » gauche, s'avança dans l'Engaddin, s'empara » de Schutz, et poussa jusqu'à Martinsbruck. » Les nombreux retranchemens de Castelnovo, » qui défendaient le pont, n'arrêtèrent point » nos troupes, et après une résistance opi- » niâtre, les Autrichiens furent enfoncés, en » nous laissant un grand nombre de morts » et de blessés.

» Ces fausses attaques sur une ligne de » montagnes de plus de soixante lieues, ont » eu le plus heureux résultat, et nous en » promettent de plus brillans encore, si l'on » peut atteindre l'ennemi dans sa retraite.

» Le Général Brune, après son passage de » l'Adige (ajoute le Général Macdonald), me » manda qu'il dirigerait son aile gauche le » long de cette rivière, vers Trente, tandis » que j'avancerais sur la rive droite. J'espère » arriver encore à tems à Botzen, pour cou- » per la colonne du Général Stejanich. Le » Général Baraguey doit être en ce moment à » Glurens, et marche sur Botzen par Méran ».

Le rapport des Impériaux confirme celui des Français, à quelques légers détails près.

Il y est dit que le 4 janvier, à la faveur de la nuit, les Français attaquèrent l'avant-garde des Autrichiens à Colognola, en même

tems qu'ils cherchaient à tourner leur aile droite par les montagnes. Cette avant-garde se replia en bon ordre jusqu'à Coldero, où elle repoussa une seconde attaque. La grande armée se mit en marche, et vint camper dans la plaine de Villa-Nova : l'avant-garde, faiblement poursuivie, prit poste entre Soave et Castelletto.

L'on voit donc que les Impériaux furent délogés de leur position sans combat, et uniquement parce qu'ils laissèrent tourner leur flanc droit. Les Français, pendant cette manœuvre, les amusèrent par une fausse attaque de front. Je demande si les Autrichiens eussent été exposés à cette manœuvre, en se portant eux-mêmes sur la chaîne des montagnes : ils en avaient la faculté, puisque le Tirol et le pays de Trente se trouvaient derrière eux. C'était en même tems le moyen de s'opposer à l'armée du Général Macdonald, qui débouchait des Grisons : ils pouvaient même déborder l'aile gauche des Français, et pousser un corps jusqu'à Milan, si le Général Brune se fût tenu trop long-tems sur l'Adige.

De Vérone, les Impériaux furent repoussés jusqu'à Vicence, et encore par des manœuvres de flanc; car les actions qui eurent lieu, ne méritent pas d'être détaillées.

Je trouve, dans un rapport du Général

Oudinot, ce passage, que j'aime à citer aux antagonistes de mon grand principe des marches et mouvemens obliques :

« L'ennemi défend généralement ses posi-
» tions avec beaucoup de valeur et d'opiniâ-
» treté ; mais dès qu'il voit que nous allons
» le tourner, il se retire ».

De Vicence, les Français continuèrent à marcher toujours en avant, poussant leurs ennemis devant eux. Ils étaient déjà parvenus au Tagliamento, lorsque l'armistice, conclu tout-à-coup, vint arrêter leurs progrès, et sauver l'armée Impériale d'une ruine totale.

Je récapitule en deux mots l'histoire de cette campagne. L'Empereur perdit l'Italie, parce que ses Généraux se laissèrent tourner, au lieu de tourner eux-mêmes leurs adversaires.

Considérations militaires sur le nord de l'Allemagne (1).

COMME Prussien, je me suis souvent occupé de la situation militaire du nord de l'Allemagne, relativement aux Puissances limitrophes, et à la France en particulier. J'ose croire que le précis de mes observations ne pourra que tourner au profit de la théorie de la guerre, et au bien de ma patrie, en indiquant ses moyens de défense.

D'Ehrenbreitstein, la base des Français se prolonge en descendant le Rhin par Dusseldorf jusqu'à Nimègue, et de là, le long des

(1) Ces *considérations* forment un mémoire séparé, qui ne tient nullement, il est vrai, à l'histoire des campagnes qu'annonce le titre de l'ouvrage; mais il rentre dans le plan de l'auteur, qui s'est proposé de faire dans ce nouvel écrit l'application des principes qu'il avait établis précédemment.

Un autre motif m'a déterminé à ne point supprimer ce mémoire : j'ai pensé que les jeunes militaires Français pourraient y puiser quelques notions utiles sur une partie intéressante de nos frontières.

(*Note du Traducteur*).

frontières des provinces de Groningue et d'Over-Issel jusqu'à la mer.

En supposant les Français maîtres du sud de l'Allemagne, comme nous venons de le voir, et comme nous le verrons probablement toutes les fois que la guerre leur fera passer le Rhin, nous remarquerons que leur base, par rapport au nord de l'Allemagne, se trouve concave. Elle l'embrasse, en effet, dans un demi-cercle, ou plutôt dans un angle de 30 degrés. C'est à la conquête de la Hollande que les Français sont redevables de cet avantage. La base à prendre depuis le Fichtelberg (1) jusqu'à Ehrenbreitstein sur le Rhin, est une ligne droite et parallèle à celle de l'armée qui couvrirait l'Allemagne septentrionale.

La base des Français embrassant donc celle des Allemands dans un angle de 30 degrés, ces derniers sont dans la position la plus mauvaise qui se puisse imaginer; car si le sommet de l'angle était encore plus aigu à Ehrenbreitstein, où les deux côtés se réunissent, cette position serait absolument impossible à maintenir.

---

(1) Montagne considérable en Franconie, dans le Margraviat de Bareuth. C'est de cette montagne que le Mein, le Naab, l'Eger et la Sala tirent leurs sources. (*Note du Traducteur*).

Ce désavantage serait, à la vérité, beaucoup moins sensible, si les Français n'avaient point de forteresses sur leurs frontières, et que les Allemands en possédassent sur les leurs. Mais, par suite du traité de Lunéville, c'est le contraire qui a lieu : les places fortes de la rive droite du Rhin sont rasées, tandis que la France en construit de nouvelles sur la rive gauche.

Celles qui restent à l'Allemagne dans le Nord, méritent à peine d'être citées. Embden est de peu d'importance, quoique situé de manière à en acquérir une très-grande, s'il était convenablement fortifié. Wesel, comme ville de guerre, n'est pas beaucoup plus intéressant : d'ailleurs, cette place perdrait tout son effet, du moment où les Français seraient maîtres de Dusseldorf, et basés sur Arnhem, de l'autre côté.

Ce qui reste de villes fortifiées, ou censées l'être, en Westphalie, ne peut offrir de ressources que comme dépôts de magasins, et pour garantir d'une invasion soudaine.

Munster (1) et Lipstadt seraient extrêmement importantes pour couvrir la Westphalie.

---

(1) Depuis que le Roi de Prusse est en possession de Munster, il a donné ordre de faire de cette ville une forteresse de première ligne.

(*Note du Traducteur*).

Cassel et Hameln défendent le Weser. Brême (1) pourrait, au besoin, opposer quelque résistance; mais ces différentes places sont situées les unes derrière les autres, et ne peuvent donc former, dès le début de la guerre, la base d'opération dont il s'agit ici.

Munster, Wesel, Cassel sont les seules villes qui se présentent pour remplir cet objet capital. Mais Munster et Wesel, placés, pour ainsi dire, sur une ligne perpendiculaire, ne couvrent qu'un seul point. Quelle vaste étendue reste à découvert depuis la mer jusqu'à Munster! Si Embden était fortifié, cette ville, avec Munster, formerait les deux bastions qui défendraient la courtine comprise dans cet espace.

En face de Wesel et de Munster, les Français ont Arnhem, Nimègue et Dusseldorf (qu'il faut toujours leur donner au premier coup de canon). De ces trois points, ils débordent Wesel et Munster; ils ont, de plus, dans le pays de Groningue et l'Over-Issel, d'autres forteresses, grandes ou petites. Du côté de l'Ouest, la base des Français est donc beaucoup plus forte aussi que celle des Allemands.

---

(1) Brême, n'ayant que des ouvrages en terre, ne tiendrait pas trente-six heures, à moins que l'on n'y jetât une armée entière, qui en ferait un camp retranché.

(*Note du Traducteur*).

Je vais montrer qu'elle l'est également au Midi : dans tout l'espace compris entre la Sala et le Rhin, il ne se présente qu'une seule forteresse, Cassel. L'on trouve, à la vérité, quelques petits forts, tels que Ziegenhayn et autres, dans l'Electorat de Hesse; mais la guerre de Sept ans a fait voir qu'on peut traverser le pays, sans en être nullement incommodé ni retardé. L'on peut encore remarquer ici le peu d'utilité des petites places : si Cassel était une ville de guerre comme Lille, Metz, Strasbourg, seule elle suffirait peut-être pour couvrir toute l'Allemagne à l'ouest du Weser.

Mais Cassel est lui-même paralysé ou circonvenu par plusieurs points fortifiés de la base des Français; c'est-à-dire, que de ces points s'élèvent plusieurs lignes d'opérations, qui vont se concentrer à Cassel dans un angle assez ouvert.

Ces points sont Dusseldorf, Ehrenbreitstein, Mayence, Francfort et Wurtzbourg. Or, selon la règle, à chacun des points fortifiés de la base de l'ennemi, il faut pouvoir en opposer un semblable de son côté.

Ainsi, en supposant les troupes respectives en nombre égal, les Francais, étant en possession du midi de l'Allemagne, auront toujours une prépondérance marquée.

J'ai suffisamment démontré, je l'espère, que l'Allemagne était flanquée au Sud par la Suisse ; j'ose maintenant avancer ici qu'elle l'est également au Nord par cette même contrée, du moins jusqu'à l'Elbe et la Sala.

Jusqu'à la Sala, dis-je ; car, une fois entré en Saxe, l'Elbe se jette à l'est de la ligne que l'on peut tirer perpendiculairement de la frontière orientale des Grisons, jusqu'à la mer du Nord. On ne peut considérer comme flanquée, que la partie du cours de ce fleuve qui baigne les contrées saillantes, et encore jusqu'à une certaine distance seulement : de même que relativement à un bastion, l'on ne regarde comme réellement flanqué que la portion de terrain, qui se trouve dans le prolongement de la ligne de tir.

Mais, sans la Hollande, la Suisse ne procurerait point aux Français cette supériorité stratégique jusqu'à l'Elbe et la Sala. Relativement à leur base contre le nord de l'Allemagne, l'occupation de la Hollande est d'un prix incalculable. Par leur alliance avec les deux républiques (Helvétique et Batave), situées aux deux extrémités du Rhin, les Français sont infiniment mieux basés stratégiquement, que les Puissances Allemandes.

Sans l'occupation de la Hollande, toutes les opérations des armées Françaises dans l'Allemagne septentrionale, ou dans les Pays-Bas,

seraient facilement entravées et prises à dos.

Des Pays-Bas, au contraire, on ne peut rien entreprendre contre la Hollande, couverte au Sud par de nombreuses et fortes places, et de plus par des marais ou inondations. Ce n'est que par la Westphalie que cette conquête peut être tentée avec espoir de succès, comme le fit Louis XIV, dirigé par les plus grands Généraux de l'univers. L'entrée de Pichegru en Hollande ne peut infirmer ce que j'avance, parce qu'elle tient à des circonstances particulières.

On conçoit donc que ce serait une immense opération pour les Français, quelque nombreux, quelqu'habiles qu'ils soient, d'attaquer à-la-fois la Westphalie et la Hollande; car, en pénétrant en Allemagne, ils laisseraient une armée ennemie derrière eux.

Il ne peut qu'être extrêmement intéressant pour tout militaire, de rechercher avec détail pourquoi l'occupation de la Hollande est si précieuse pour la France. Nous allons calculer le nombre des colonnes qui peuvent agir, et il sera facile de tirer de cet exemple de grandes leçons de Stratégie.

La nature du pays doit déterminer le nombre des colonnes, c'est-à-dire, que ce nombre se trouve nécessairement en rapport avec les objets des opérations stratégiques.

C'est dans la chaîne des montagnes qui sé-

parent le nord et le sud de l'Allemagne, que le Weser et la Sala prennent leurs sources, la Fulde devant être considérée comme celle du Weser. On a reconnu de tout tems qu'il y avait un avantage réel à opérer en descendant les rivières, et sur-tout quand ces rivières sont navigables. On sent de quelle utilité elles sont pour les transports de toute espèce.

Je vois donc d'abord une colonne qui se forme sous Francfort, et dont l'objet stratétique est Cassel. La nature du pays prescrit cette opération ; elle facilite la marche, et la retraite sur Francfort est toujours sûre : les défilés la protègent. Voici la colonne de l'aile droite.

Une seconde débouche de Dusseldorf, et opère le long de la Lippe, sur la rive septentrionale ou méridionale, à son choix.

Cette colonne prend à dos tous les corps Allemands postés au sud de Cassel. Ils se trouvent aussitôt forcés de s'éloigner de cette place. Que l'on observe ici l'avantage d'une base concave qui embrasse l'ennemi. Cette colonne formera le centre de l'armée Française.

La troisième colonne est celle du Nord : elle se porte de Hollande en Westphalie, et forme conséquemment l'aile gauche. Elle doit chercher à s'emparer de Munster, et à s'approcher du Weser par Osnabruck. Son action se dirige à-la-fois contre les corps qu'elle

a en tête, et coutre le flanc droit de ceux qui voudraient s'opposer à la colonne de Dusseldorf. Cette colonne du Nord, comme la plus importante, doit être aussi la plus forte.

Il est à observer que c'est faute d'une colonne semblable, que les Français, dans la guerre de Sept ans, ne purent jamais venir à bout de la conquête des provinces septentrionales de l'Allemagne. Ils avaient bien sur le Bas-Rhin un corps d'armée qui, de Wesel et de Dusseldorf, était destiné à opérer le long de la Lippe, mais dont les progrès ne furent jamais que momentanés et précaires, parce-qu'ils n'étaient point appuyés par un autre corps marchant de Hollande en Westphalie. Tout le pays situé au nord de la Lippe, demeura presque sans interruption au pouvoir des alliés, qui, par-là, se trouvaient toujours en mesure de prendre à dos la colonne Française opérant sur cette rivière. Ils pouvaient, au moindre succès, lui couper la communication avec Dusseldorf et Wesel. C'est ce que fit le Prince Ferdinand par son admirable marche de Vellinghausen, en 1761.

On ne trouvera point extraordinaire que j'attribue à cette cause les revers multipliés des Français, dans cette guerre de 1756, qui leur fut si fatale, si l'on fait avec moi les réflexions suivantes.

En opérant de Wesel et Dusseldorf vers la Westphalie septentrionale, les armées de Louis XV se portaient en avant sans base, ou, du moins, dans un triangle stratégique, dont l'angle au sommet est très-aigu. Dusseldorf et Wesel, leurs seuls points d'appui, se trouvaient, relativement à elles, presque sur une ligne perpendiculaire; il était donc facile de les en séparer. Lorsque l'armée alliée se portait au Sud, ou fesait des détachemens dans cette partie, pendant qu'elle couvrait le Weser du gros de ses forces, les Français se voyaient forcés à regagner précipitamment Wesel, ou à se rejeter sur la rive méridionale de la Lippe.

Cette observation justifie, en grande partie, les Généraux placés alors à la tête des armées Françaises; mais elle fait ressortir en même tems la profonde ineptie, la déplorable opiniâtreté, avec lesquelles la Cour de Versailles persista dans ce plan désastreux.

Mais si les Français, dans la guerre de Sept ans, virent échouer tous leurs efforts, parce qu'ils n'étaient point maîtres de la Hollande, et n'avaient conséquemment point de base suffisante, ne peuvent-ils pas aujourd'hui se promettre les plus heureux résultats des opérations qu'ils entreprendraient dans les mêmes contrées, avec tous les avantages de leur position présente?

Je sais, et j'ai posé moi-même comme principe, qu'avec trois colonnes on peut exécuter toute espèce d'opérations, et qu'il faut craindre de passer ce nombre, de peur de trop diviser ses forces. Mais je maintiens que dans l'hypothèse actuelle, les Français doivent former une quatrième colonne, pour partager l'attention.

Cette colonne, à la vérité, destinée à agir sur la Sala, pourrait, dans un sens rigoureux, n'être pas considérée comme partie intégrante de l'opération principale. Son but est de couvrir le flanc droit des trois autres colonnes; le but de celles-ci est de conquérir.

Cette quatrième colonne descend la Sala; Leipsig est son objet stratégique d'opérations. Parvenue à Saalfeld, elle se partage en deux; une moitié se dirige sur Hall par Jena et Naumbourg. La première branche de cette colonne opère donc sur la rive droite de la Sala, et la seconde sur la rive gauche.

Il est cependant à considérer que la longueur extrême de la ligne d'opérations, paraît hors de proportion avec la largeur de la base; que conséquemment elle présente des difficultés. En effet, que cette colonne, ou une de ses divisions, étant arrivée jusqu'à Hall et Leipsig, un corps ennemi vienne se rapprocher de Saalfeld, il faut qu'elle songe à

la retraite ; car, dans cette position avancée, elle doit regarder comme sa base les défilés de la forêt de Thuringe, par lesquels elle s'est ouvert un passage.

Il résulterait encore un autre embarras de de cette division en deux colonnes. Celle qui prend Hall pour objet stratégique de son opération, doit nécessairement être aussi forte que celle qui se porte sur Leipsig ; car, si cette colonne se dirige entièrement vers la Saxe, elle s'expose à se faire couper en Thuringe par un corps ennemi : si elle reste de l'autre côté, sur la rive gauche de la Sala, et qu'elle veuille marcher sur Hall et Magdebourg, il peut, alors, lui arriver par la Saxe, ce qui, dans la première supposition, arriverait par la Thuringe.

C'est, au reste, ce qui a toujours lieu, quand on opère dans le voisinage d'une rivière, dont l'ennemi occupe les deux bords. Il faut se résoudre à se partager.

Si l'on ne prend qu'une demi-mesure, c'est-à-dire, si l'on ne détache qu'une faible partie de ses troupes au-delà de la rivière, la situation s'empire encore : une force supérieure tombe sur ce corps, et l'écrase. L'on doit donc détacher environ la moitié de son monde. L'ennemi, également obligé à se partager, court les même risques : mais il faut remar-

quer qu'agissant dans son propre pays, il est infailliblement mieux basé.

Je répète donc que la quatrième colonne, telle que je la conçois, n'est point destinée à conquérir : elle doit se borner à inquiéter par la hardiesse de sa marche, tandis que les trois colonnes d'attaque portent des coups plus réels.

Il ne serait guères possible que les progrès de cette quatrième colonne fussent très-rapides : il faudrait absolument qu'elle fît front à tout ce qui se présenterait devant elle ; il faudrait qu'elle détachât un corps vers le nord et le long de la Sala, pour former une potence avec celui qui se rabattrait sur la Saxe.

Si cette colonne occupait la Sala en trois divisions, la première devrait être placée à Hall, la seconde à Naumbourg, et la troisième à Saalfeld.

Si les trois colonnes d'attaque obtiennent, dans la partie occidentale de l'Allemagne, tout le succès présumé, un de ces corps pourrait tenter de descendre la Sala jusqu'au-dessous de Hall ; mais le siége de Magdebourg serait une entreprise au-dessus de ses forces. Il faudrait, au moins, pour cela, être maître de la rive orientale de l'Elbe ; car on ne peut se décider au siége d'une place forte située sur un fleuve, que lorsqu'on est établi sur les deux rives.

Tous les corps Allemands, opposés, dans l'électorat de Hesse, à la colonne Française venant du Mein, sont pris à dos par la colonne qui débouche de la Hollande. Celle de Dusseldorf menace leur flanc droit, et même leur arrière-garde.

Au total, tous les corps Allemands, disposés au sud du théâtre de la guerre que nous décrivons, doivent porter toute leur attention à ce qui se passe derrière eux, en Westphalie.

Ce serait donc un projet absurde de la part des Allemands, de chercher à repousser les Français de la partie méridionale. Plus ils regagneraient de terrain, plus leur ligne d'opérations s'alongerait, et conséquemment plus ils s'éloigneraient de leur base.

Je me résume : toute position au sud de Cassel ne vaut rien pour les Allemands.

Les Français, portant toujours la majeure partie de leurs forces au nord de la Lippe, s'emparent de la Westphalie et du cours du Weser, sans rien appréhender pour leur base : car, en les supposant même coupés de Dusseldorf par suite d'une victoire ou d'une manœuvre de leurs ennemis, ils trouvent encore une base suffisante dans la Hollande.

Les avantages que pourraient obtenir les Allemands dans la Hesse, ne les mèneraient

à rien de positif : on voit qu'ils ne se mettraient à la poursuite de l'ennemi, qu'en s'éloignant de la partie la plus intéressante pour eux, celle de la Westphalie, située au nord de la Lippe.

Il suit de là que les Allemands doivent naturellement se borner, dans la Hesse, à la guerre défensive. Ce sont les batailles livrées en Westphalie qui décideraient de tout.

La colonne Française de la Hesse doit, au contraire, attaquer le plus vivement possible. L'armée agissante au nord de la Lippe, ne saurait être coupée par un corps Allemand, qui s'avancerait sur cette rivière : car, en supposant qu'il y parvînt après des succès réitérés, ce serait s'exposer à découvrir le Weser, et même à se faire prendre à dos, s'il poussait jusqu'au Rhin.

Au lieu de ce mouvement de front contre la colonne de Dusseldorf, les Allemands agiraient donc bien plus sagement, en se portant sur le flanc droit des Français, dans la Westphalie septentrionale ; autrement, ils livrent eux-mêmes leurs derrières et leur flanc droit. Mais dès qu'ils marchent sur leur droite, l'armée Française reparait sur la Lippe, pendant que celle de la Hesse agit offensivement.

Si l'opération des Français réussit pleine-

ment, il est facile de voir qu'elle consiste en une conversion stratégique à droite de la colonne de Hesse, sur la Sala; le corps placé à Saalfeld en est le pivot. Cette conversion à droite commence dès la prise de Cassel; la colonne se porte immédiatement par Gœttingue, sur Brunswick; de là, son objet d'opération directe serait Magdebourg. L'armée de la Lippe, partie de Dusseldorf, se dirige plus au Nord, comme sur Lipstadt, Minen et Hanovre, pour s'efforcer de gagner l'Elbe, au nord de Magdebourg.

Que l'on se rappèle que les trois corps détachés sur la Sala, couvrent le flanc droit de la colonne Française qui traverse l'électorat de Hesse.

L'armée Française qui a débouché de la Hollande et de Dusseldorf, n'oblique pas sur sa droite, mais elle marche parallèlement aux différens points opposés de la rive occidentale de l'Elbe. C'est un résultat de l'excellence de sa base, qui, par la possession de la Hollande, embrasse concentriquement le nord de l'Allemagne. Les colonnes Allemandes, toujours prises à dos, doivent conséquemment être contraintes à évacuer toutes leurs positions l'une après l'autre.

Il n'est donc pas d'observation, qui ne tende à démontrer de quelle extrême impor-

tance est pour les Français la possession de la Hollande : tout concourt donc aussi à indiquer aux Allemands, que ce serait contre cette contrée qu'ils devraient, en cas de guerre, tourner leurs efforts unanimes.

Mais, pour une telle attaque, il faudrait un Général qui sût mettre encore plus de chaleur et de rapidité dans l'exécution, que de prudence dans le plan.

Ce seraient bien moins les digues et les inondations de la Hollande, qui apporteraient obstacle à cette grande opération, que la prompte et vigoureuse réaction qu'opposeraient les Français par le sud de cette République. Car, dans les mouvemens excentriques, tels que celui dont il s'agit, la plus grande force doit toujours être employée sur les flancs : on s'affaiblit sur le front dans la même proportion. Si l'ennemi se porte vivement sur ce front, il peut lui réussir de le culbuter, et de menacer alors les derrières de cette partie de l'armée, tandis qu'elle opère excentriquement et obliquement, afin de dégager ses flancs. Ses opérations de flanc se trouvent donc entravées, à moins qu'elle ne puisse se former une base indépendante dans sa nouvelle conquête.

C'est ce que l'on pourrait se procurer en Hollande : lors même que les corps de la

Hesse et de la Thuringe seraient battus et repoussés, l'armée principale devrait poursuivre ardemment l'exécution de ses projets, au lieu de revenir sur ses pas, ce qui ne ferait que retrécir la base, et compromettre par conséquent la sûreté des flancs.

C'est donc en Westphalie et en Hollande, à l'ouest de Cassel et du Weser, que doivent être disposées les principales forces des Allemands; le reste formerait l'aîle opposée sur la Sala supérieure, conformément au principe qui ordonne de se placer obliquement à l'ennemi, et non en face de lui. Comment les Français pourraient-ils pénétrer jusque dans le Hanovre, entre ces deux corps? Celui posté sur la Sala supérieure les couperait infailliblement. Si leur colonne de Dusseldorf éprouvait un échec assez grave, pour la forcer de regagner le Rhin, les Allemands se verraient en mesure de tomber sur le flanc de l'ennemi, en Hesse.

Dans toutes ces hypothèses, il est évident que Cassel est une place de la plus haute importance, puisqu'elle couvre ou doit couvrir l'Allemagne depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe. Un corps placé derrière cette ville est indispensable, pour observer la colonne Française du centre.

Mais tout ce qui se ferait en Allemagne,

ne doit être considéré que comme accessoire à l'opération principale, qui se tenterait contre la Hollande.

J'ai posé les principes généraux d'attaque et de défense : ce serait aux commandans respectifs des deux armées à en faire telle application que le demanderaient les circonstances.

PRÉCIS

DE

LA CAMPAGNE

DE 1800,

DANS LA SOUABE, LA BAVIÈRE ET L'AUTRICHE.

PRÉCIS

DE

LA CAMPAGNE

DE 1800,

DANS LA SOUABE, LA BAVIÈRE ET L'AUTRICHE (1).

Au commencement de 1800, le Général d'artillerie (*Feldzeugmeister*) Baron de Kray, fut rappelé d'Italie, où il s'était éminemment

---

(1) Cet écrit a été rédigé, pendant la campagne même, par un Officier des troupes de Wurtemberg, employé dans l'état-major de l'armée Impériale. Témoin oculaire des événemens, il était, de plus, à portée de se procurer des renseignemens qui auraient manqué à un Officier particulier. Il est même à observer que l'on doit mieux augurer de son impartialité, qu'on ne pourrait le faire de celle d'un sujet-né de l'Empereur, ou d'un Officier attaché immédiatement à son service.

Je me suis attaché, en traduisant cette relation, à ne conserver, autant que possible, que les faits purs et simples; et j'ai pensé qu'il serait intéressant de les comparer avec ceux présentés et commentés par l'auteur de l'ouvrage précédent. (*Note du Traducteur*).

distingué. L'Empereur le nomma Général en chef en Allemagne, à la place de l'Archiduc Charles. On lui donna pour conseil le Général de Chasteler, et le Colonel de Weyrotter, tous deux Officiers d'un talent reconnu. Mais l'Archiduc fut universellement regretté ; et les Généraux, plus anciens que M. de Kray, ne déguisèrent pas leur dépit de le voir placé à leur tête.

L'armée Autrichienne, accrue des troupes de l'Empire, et de celles livrées par divers Princes, en vertu des subsides de l'Angleterre, offrait une masse imposante de cent cinquante bataillons et de cent quatre-vingt-dix escadrons, c'est-à-dire, de cent quatorze à cent quinze mille hommes d'infanterie, et de vingt-cinq à vingt-six mille hommes de cavalerie.

L'artillerie était proportionnée à cette redoutable force ; elle consistait en cinq cent vingt pièces de canon.

Le corps d'armée principal occupait les environs de Villingen et Doneschingen ; le corps de réserve, ceux de Stokach. Quatre avant-gardes étaient disposées dans la vallée du Rhin, de la manière suivante :

La première, commandée par le Lieutenant Feld-Maréchal Kienmayer, était placée vis-à-vis le fort de Kehl, en avant des gorges de la vallée de Kintzig et du Renchthal.

La deuxième, commandée par le Général-Major Comte de Giulay, dans la partie de Fribourg, Vieux-Brisach, en avant des gorges du val d'Enfer.

La troisième, sous le Général-Major Archiduc Ferdinand, dans les environs des quatre villes forestières, et de Bâle.

La quatrième, sous le Général-Major Prince Joseph de Lorraine (Prince de Vaudémont), sur les bords du Rhin, entre le lac de Rattolfzell et Schaffhouse.

Ces diverses avant-gardes observaient le cours du Rhin, gardaient les gorges des montagnes, et communiquaient entr'elles, en même tems qu'avec le corps d'armée du Général Stztarray. Ce dernier occupait la partie de Heidelberg et de Bruchsal, gardait le Rhin jusqu'aux environs de Rastadt, et se rejoignait au corps du Baron d'Albini, qui était posté sur le Mein.

Le corps d'armée du Prince de Reuss, auquel s'étaient joints quinze à seize mille hommes d'excellentes milices du Tirol, tenait le pays des Grisons. Il occupait les importans défilés de Feldkirch, Bregentz, Reuti, Scharnitz, Achenthal et Kuffstein. Il lui était toujours libre d'entretenir, le long de la rive septentrionale du lac de Constance, une relation

active avec le corps de réserve stationné à Stokach.

La citadelle de Wurtzbourg, et les forteresses de Philipsbourg et d'Ingolstadt, étaient en état de défense : on avait construit à Ulm tous les ouvrages qui pouvaient en faire, sinon une place de guerre du premier ordre, du moins un entrepôt général et assuré des principaux magasins de l'armée ; mais la plupart de ces magasins étaient imprudemment établis dans des endroits ouverts, tels que Stokach, et autres sur l'Iller, le Danube supérieur, et le Necker.

La simple inspection de la carte peut convaincre tout militaire exercé, que les divers corps détachés étaient en parfaite conjonction avec la grande armée, et qu'ils étaient même disposés de manière à prendre de revers les opérations de l'ennemi.

En effet, la ligne du Rhin, sur laquelle l'ennemi doit baser ses différentes attaques, embrasse la plus grande partie de la forêt Noire : ainsi, les positions prises par les Impériaux à Villingen et Doneschingen, fesaient le milieu de la corde de l'arc occupé par les Français; elles se trouvaient au point de jonction des grandes routes tracées dans toutes les directions, et pouvaient conséquemment

être considérées comme le véritable centre des opérations, soit offensives, soit défensives.

Telle était la position de l'armée Autrichienne et de ses corps détachés, lorsque les Français rassemblèrent leurs troupes entre Bâle, Schaffhouse et Strasbourg.

Le 25 avril, ils s'avancèrent sur trois colonnes, de Bâle, Vieux-Brisach et Kehl. Cette dernière parut n'avoir pour objet qu'une fausse démonstration, et repassa le Rhin presqu'aussitôt, après avoir cependant livré, comme celle du Vieux-Brisach, quelques combats fort vifs dans les gorges de la forêt Noire. La première prit poste en avant des défilés de Cander et du Wiesenthal.

Le Prince de Vaudémont se retira dès le commencement de l'action : il se manifesta un tel désordre dans cette avant-garde, que le régiment de Clairfayt fut oublié dans la presqu'île de Péters-Hausen, et ne put se retirer qu'avec une perte considérable. Les troupes qui avaient affaire aux Français sortis du camp du petit Bâle, furent prises de revers. Le Général Moreau, qui commandait en personne dans cette partie, se trouva maître du terrain jusqu'à Waldkirch et Elzach.

M. de Kray rassembla son armée dans les camps de Villingen et Doneschingen, et fit avancer le corps de Sztarray sur la Murg;

mais ce Général abandonna bientôt cette vallée, et revint sur Pforzheim, le 30.

Le même jour, l'ennemi se trouvait, avec cinq divisions sur la ligne de Fribourg et Tengen, tandis que l'aile droite, sous le Général Lecourbe, occupait déjà les environs de Schaffhouse.

Ce ne fut que le 1er. mai, jour où l'on avait résolu de reconnaître l'ennemi sur la Schwazbach, qu'il commença à développer son plan.

Le Général Lecourbe passa le Rhin à Paradis et Stein, avec toute son aile, et rejeta derrière l'Aach les débris du corps du prince de Vaudémont. En même tems, le centre et la gauche des Français s'étaient mis en mouvement vers Neukirch, Stuhlingen, Bondorf et Neustadt; le 2 mai, ils occupaient déjà les positions de Rattolfszell, Hohentwiel, Blumfeld et Tengen.

M. de Kray se détermina, en conséquence, à se replier sur Engen. Le Général Moreau en ayant été instruit, et sachant que la position de Stokach n'était que faiblement défendue, résolut de faire manœuvrer son aile droite vers ce point, de favoriser ce mouvement en marchant au-devant de l'armée Autrichienne avec le reste de la sienne, et d'atteindre les hauteurs dominantes d'Aach et de Hohenheben.

En exécution de ce plan, le Général Lecourbe, avec trois divisions environ, se porta si rapidement de droite et de gauche sur Stokach, qu'il enveloppa et prit la plus grande partie des troupes stationnées en cet endroit; il s'empara de la boulangerie de campagne, de bagages et d'immenses magasins qu'on y avait imprudemment établis. De ce moment, l'ennemi se vit maître du plateau de Stokach avec toutes ses positions.

Son centre rencontra les avant-gardes Autrichiennes détachées en reconnaissance, et les déposta des hauteurs de Mulhausen et Weiterdingen, jusqu'à Welschengen.

Les colonnes de sa gauche s'étaient en même tems avancées jusque sur les hauteurs de Hohenheben, et par-là les Français avaient atteint le but qu'ils s'étaient proposé.

Les Autrichiens voulurent leur disputer les deux postes d'Engen et Welschengen, mais après plusieurs attaques très-sanglantes, les Français les en délogèrent.

Cependant, le Général Kray avait été informé des événemens de Stokach, et cette nouvelle, plus encore que l'affaire d'Eugen, le détermina à se porter à marches forcées, par la contrée de Liptingen, sur Moeskirch, où il assit son camp, dans la nuit du 4 au 5

mai, et rouvrit sa communication principale avec Ulm.

Dès le 5, au matin, la droite des Français parut devant les avant-postes Autrichiens. Ceux-ci se replièrent immédiatement sur le gros de l'armée.

Malgré le feu terrible de l'artillerie Autrichienne, le Général Moreau prit poste devant Moeskirch, passa de droite et de gauche le ravin dans lequel est situé ce bourg, et engagea principalement le combat à Heudorf, au pied du camp occupé par l'armée. Par là se trouvait interrompue, non-seulement, la communication avec l'Archiduc Ferdinand à Neuhausen, mais, encore celle avec Pfullendorf et Sigmaringen. Heudorf, occupé par les Français, fut attaqué et repris, mais perdu une seconde fois; les manœuvres entreprises contre leur flanc gauche n'eurent point plus de succès. Mais le corps du Général de Giulay, et la brigade Bavaroise ayant disputé à l'ennemi les hauteurs de Buchenberg, Wonnendorf, etc. et l'extrémité de la gauche des Français n'ayant pu avancer que difficilement, à cause du terrain, l'Archiduc Ferdinand eut le tems d'effectuer sa retraite de Neuhausen, de dégager l'aîle droite de l'armée Impériale, et d'opérer sa jonction avec elle.

La nuit vint mettre fin à ces combats par-

tiels : ils étaient peu décisifs en eux-mêmes; mais M. de Kray, réfléchissant sur l'état physique et moral de son armée, ne voulut pas l'exposer à de nouvelles attaques, et se retira dans la nuit vers Sigmaringen, sur la rive gauche du Danube. Des officiers qui se prétendent très-bien instruits, affirment que ce Général, en livrant ce combat de Moeskirch, avait compté sur les Généraux de Sztarray, et de Nauendorf, auxquels il avait donné, pour le rejoindre, des ordres qui ne furent point exécutés. Il parait aussi qu'il ne reçut pas du Prince de Reuss l'assistance qu'il en attendait; que ce Prince ne fit point en Suisse la diversion qui lui était prescrite, qu'il n'envoya pas, comme il l'aurait dû, la moitié de ses troupes au secours de l'armée, le long du lac de Constance. L'extrême sévérité avec laquelle fut jugé M. de Kray, dans le tems, doit engager tout lecteur impartial à rechercher tout ce qui peut jeter du jour sur sa conduite, dans cette malheureuse campagne.

Quoi qu'il en soit, l'armée Impériale, pour ne point perdre ses communications avec la rive droite du Danube, Bibrach et Memmingen, vint camper le 8 mai à Bibrach, derrière la Ries.

L'arrière-garde, dès le même jour, fut attaquée par l'avant-garde Française.

Le lendemain, le Général Lecourbe parut sur les hauteurs d'Arnach et de Reichenhofen: les éclaireurs de son flanc droit s'approchèrent de Wangen, Issni, Lindau et Ravensbourg, afin d'observer le Prince de Reuss. Le Général Moreau s'avança par Buchau et Steinhausen, sur Bibrach, repoussa dans la vallée de Ries tout ce qu'il trouva devant lui, et porta quelques divisions sur le centre et la droite des Autrichiens. Cette manœuvre, et les désavantages du terrain, contraignirent M. de Kray à se retirer en hâte, pour aller se poster derrière l'Iller, à Memmingen.

L'armée Autrichienne y arriva le 10, dans un extrême épuisement, et avec elle le corps du Général Lecourbe, qui, malgré les ponts rompus sur l'Iller, força le passage de cette rivière, et engagea aussitôt le combat avec l'arrière-garde campée à Memmingen. La nuit sépara les combattans.

M. de Kray, persuadé que l'ennemi renouvellerait le lendemain ses attaques, et ne jugeant point son armée en état d'y résister, se hâta de gagner Ulm, par une marche forcée de dix heures : il y passa le Danube, et campa sous le canon de la place.

M. de Stztarray arrivait, dans le même tems, à Blaubeuren, et fit ensuite sa jonction à Sœflingen, avec le Général en chef.

Dix-neuf jours seulement s'étaient écoulés depuis le commencement des hostilités, et déjà l'armée de l'Empereur, cette armée si nombreuse, si formidable, éprouvait tous les maux, résultat d'une longue campagne : six marches forcées, sept nuits sans sommeil, quatre combats sanglans, la perte de presque tous ses magasins, l'avaient accablée de souffrances de tout genre. Elle était diminuée de douze mille hommes, au moins, morts, prisonniers ou égarés. Trente lieues de pays étaient abandonnées aux Français.

La vérité historique fait un devoir à tout écrivain impartial de remarquer, que la conduite du Général Stztarray et celle du Prince de Reuss contribuèrent singulièrement à tant de désastres. Plus de trente mille hommes, qu'ils avaient sous leurs ordres, furent tenus par eux dans une inactivité totale.

Le premier ne cessait de parcourir en tous sens le Rheinthal et le duché de Wurtemberg, ne s'approchant jamais de l'ennemi, et fesant un mouvement rétrograde à la nouvelle du plus léger échec.

Quant au Prince de Reuss, il resta immobile dans ses positions, sur les frontières du Vorarlberg et des Grisons, et quelqu'instants que fussent les ordres du Général Kray, il refusa constamment de faire sa jonction avec

lui, ou de le dégager par une diversion, ce qui eût mieux valu encore.

La grande armée vint donc camper sous Ulm, c'est-à-dire, derrière le Blauthal et le Lauterthal, sur les hauteurs de Jungingen, Loehr, Elchingen et le mont Saint-Michel.

Les avant-gardes étaient postées au-delà des ruisseaux de Blau et de Lauter, derrière Erbach et Blaubeuren.

Un corps de flanc fut établi à Guntzbourg, pour couvrir les chemins d'Augsbourg et de Donawerth.

L'armée Française s'était avancée, par sa droite, les 11, 12 et 13, jusqu'à Kempten et la rivière d'Aach, entre Memmingen et Groenenbach. Son centre poussa des détachemens jusqu'à Laupheim, Illereicheim, Balzheim, Brandenbourg et le haut et bas Kirchberg. L'aile gauche resta dans sa position de Steusslingen.

Ce fut le 12 mai, que le Général Moreau détacha de son armée un corps considérable, qui passa les Alpes, et fit partie de la grande expédition de Bonaparte en Italie.

Cette marche soudaine des Autrichiens vers Ulm, parut avoir été si peu prévue par le Général Moreau, qu'il manœuvra les jours suivans, c'est-à-dire, le 14 et le 15, comme s'il n'en avait point connaissance.

Mais le 16, il fit des dispositions toutes nouvelles. Le corps du Général Sainte-Suzanne se trouvait seul fesant tête à l'armée Autrichienne ; il était sans appui, et même sans communication avec le centre. Le Général Moreau la rétablit, en fesant avancer une partie de ses forces entre l'Iller et le Danube.

Alors, il porta successivement son armée sur la rive gauche du Danube : le 20, il avait déjà concentré le gros de ses troupes dans les positions de Blaubeuren et de Hauenstein ; et par là, l'armée Impériale se vit menacée d'une attaque générale.

Mais une victoire ne pouvait avoir d'autres suites pour les Français, que de resserrer leur ennemi sous le canon d'Ulm ; tandis qu'une défaite les aurait infailliblement exposés aux plus terribles désastres.

En conséquence, Moreau, la nuit suivante, ramena son armée sur la rive droite du Danube, dans ses positions sur l'Iller et la Guntz supérieure.

A l'approche de l'ennemi, le Général Kray avait déjà pris la résolution de se replier jusque sur la Mindel, à Burgau, et même derrière le Lech, suivant les circonstances. Un camp de repos était déjà préparé à Gunzbourg ; mais l'armée ne parut point.

Les Français s'étaient postés de manière à

entretenir la communication la plus directe avec Schaffhouse ; ils menaçaient presque toutes celles des Autrichiens avec Ulm, et occupaient les principaux chemins qui conduisent du Vorarlberg sur le Lech, et notamment à Augsbourg. Ils ôtaient donc à M. de Kray tout espoir de réunir le Prince de Reuss à lui : enfin, toute la Souabe supérieure était en leur pouvoir.

Le poste de Guntzbourg étant de la plus haute importance pour les Impériaux, comme le point d'intersection des routes d'Augsbourg et de Donawerth à Ulm, le Général Kray le fit renforcer, et en confia le commandement au Général de Sztarray.

L'avant-garde de l'armée fut poussée jusqu'à Erbach, et différens partis volans furent envoyés fort loin derrière l'ennemi.

C'est ici qu'il est intéressant de fixer un regard attentif sur les deux armées, opposées l'une à l'autre, ou plutôt entrelacées d'une manière inouie jusqu'alors. Chacune d'elles, plus occupée à intercepter les communications de son adversaire, qu'à conserver les siennes, semblait aspirer à mettre fin à l'effusion du sang, par une des plus savantes guerres de manœuvres. Le connaisseur, qui préfère les calculs et la marche du génie, aux scènes terribles de batailles souvent indécises,

regardera sans doute le moment dont il s'agit comme le plus beau, le plus instructif de cette mémorable campagne.

Le Général Moreau, dans l'espoir de contraindre les Impériaux à abandonner Ulm, redoubla d'efforts pour leur enlever leur communication avec Augsbourg.

Le 24 mai, il entreprit une forte reconnaissance dans le Guntzthal, sur Wettenhausen. Le Comte de Giulay, commandant l'avant-garde Autrichienne, s'y opposa avec beaucoup d'habileté.

Mais, le 27, une colonne Française se porta sur Landsberg, une autre sur Schwabmunchen, une troisième sur Thanhausen, et le 28, celle de Schwabmunchen pénétra jusqu'à Augsbourg, et même jusqu'à Friedberg : les troupes légères des Autrichiens avaient été culbutées sur tous les points.

Le Général Kray, faute d'avis certains, s'imaginant que l'ennemi n'avait exécuté ces mouvemens qu'avec des partis volans, se contenta de détacher le Comte de Meerfeld sur le Lech, avec deux régimens de cavalerie. Cet Officier passa la rivière à Rain, s'avança dans les environs d'Aichach et d'Eurathsbourg, et commença à effectuer sa jonction avec les avant-postes du Prince de Reuss, qui avaient été repoussés jusqu'au-delà de Schoengau.

Le Général Sztarray reçut des renforts considérables, prit poste à Rieden et Ichenhausen, et poussa son avant-garde à Roggenbourg et Weissenhorn, évacués par l'ennemi.

Mais lorsque M. de Kray, mieux informé, sût que la majeure partie de l'aile droite de Moreau s'était portée sur le Lech, il forma le projet, digne d'éloges, de profiter du vide occasionné dans la ligne ennemie par ces gros détachemens : il combina donc une attaque sur les positions de son aile gauche.

Il y avait pour lui d'autant plus d'espoir de succès, qu'il avait reçu d'immenses renforts, tels que le corps de Sztarray en entier, une brigade de six mille Bavarois, et un nouveau corps de quatre mille Wurtembergeois.

Les Français, au contraire, étaient sensiblement affaiblis par le départ des troupes, que le premier Consul avait ordonné de lui envoyer en Italie.

Les apprêts et dispositions pour un mouvement en avant d'Ulm, furent faits avec si peu de secret, et avec tant de lenteur, que les reconnaissances entreprises du 1er. au 5 juin en remontant l'Iller, avertirent suffisamment les Français qu'ils devaient se concentrer.

En effet, leur droite abandonna, le 3 juin, les bords du Lech, se retirant par Mindel, Kamlach, Guntz, en côtoyant le corps du

Général Sztarray, qui s'était déjà avancé jusqu'à Rieden et Wettenhausen.

Le centre de l'armée Française se porta pareillement sur l'Iller par sa gauche, lorsque les Autrichiens se répandirent en forces, le 5, entre l'Iller et Ries. La tête de leur colonne de droite obtint un avantage assez marqué à Beuren; celle de gauche, sous le Comte Baillet de la Tour, atteignit aussi, quoique plus tard, les environs de Kirchberg et de Sinningen.

Mais les Français ayant passé, avec une division, le pont de l'Iller à Kellmuntz (au-dessous de Bless), cette colonne du Comte Baillet fut bientôt repoussée jusqu'à Dietenheim et Brandenbourg.

M. de Kray se décida, pour lors, à aller reprendre sa position sous le canon d'Ulm.

Il doit être permis à un écrivain Allemand de faire ici une réflexion, que les Français ont faite eux-mêmes : ils observèrent, avec étonnement, qu'on n'avait point cherché à les amuser et les retenir dans leurs positions d'Oberrodt, de Babenhausen, etc. Ils demandèrent pourquoi le corps de Sztarray, fort de douze bataillons et de vingt-quatre escadrons, resta dans l'inaction, et pourquoi le Prince de Reuss ne déboucha point du Vorarlberg.

Cependant, les 12, 13 et 14 juin, ce Prince ayant poussé de forts détachemens dans la partie de Schoengau, Oberndorf et Nesselwang, l'armée Française fit de nouveau un mouvement général. Son aile droite repoussa ces détachemens, occupa Schoengau, et rentra dans Augsbourg et Landsberg.

Le centre et la gauche prirent poste à Krumbach, Roggenbourg, Weissenhorn, Illerberg, Nikelsweiler, Bourgrieden, et rejetèrent les avant-gardes Autrichiennes jusque sur Ulm, Wettenhausen et Burgau.

Le 15, le Général Sztarray, encore renforcé de quatre régimens de cuirassiers et de plusieurs bataillons, reprit poste sur la rive droite du Danube, à Guntzbourg.

Cependant le Général Lecourbe s'était déjà porté d'Augsbourg à Zusmarshausen, sur la Zusam.

Le centre de l'armée Française était arrivé sur la Mindel, la Kamlach et la Guntz, jusqu'aux environs de Burtenbach, Edelstetten et Waldstetten, tandis que l'observation de l'armée Autrichienne sous Ulm, était confiée à la seule division Richepanse, postée à Wizighausen et Brandenbourg.

A peine le corps de Sztarray avait-il pris poste, que l'ennemi engagea le combat avec l'avant-garde du Comte de Giulay, tant dans

les vallées de la Guntz et de la Kamlach, que sur les hauteurs environnantes. M. de Sztarray renforça cette avant-garde, et entretint un feu très-vif de canon et de tirailleurs jusqu'à sept heures du soir. Alors les Français, dont l'aile droite s'était avancée de la Zusam dans la position entre Burgau, Aislingen et Glatt, et était venue, le long de la vallée de Mindel, se réunir à la division engagée dans le combat, firent plier l'avant-garde Autrichienne de toutes parts, et la rejetèrent presque dans le camp de Guntzbourg.

Le Général Sztarray, se voyant pressé par une force aussi imposante, n'osa attendre les Français dans son camp retranché : en conséquence, il repassa le Danube, dans la nuit du 15 au 16 juin, et brûla les ponts derrière lui.

De ce moment, le Général Moreau fut maître de toute la rive droite du Danube, et se vit en mesure d'entreprendre le passage de ce fleuve, avec une grande partie de ses forces.

Les reconnaissances qu'il fit faire le 16 et le 17, l'extension de son aile droite jusqu'au dessous de Fristlingen, et sa fausse attaque du 18, au pont de Dillingen, indiquaient assez son dessein.

Il était donc essentiel de renforcer considé-

rablement le Général Sztarray, et c'est dans cet instant que nous le voyons, au contraire, soit par ordre, soit de son propre gré, renvoyer, partie à l'armée, partie à Leipheim, tous les renforts qu'il avait reçus le 15. Il ne lui resta plus que huit bataillons et cinq escadrons, qu'il plaça à Gundelfingen; il établit le Général Devaux à Donawerth, avec cinq bataillons et trois escadrons; c'est-à-dire, qu'avec huit ou neuf mille hommes, M. de Sztarray fut chargé ou se chargea de défendre le cours du Danube, dans un espace de douze lieues, depuis Guntzbourg jusqu'au dessous de Donawerth.

Le 19 juin, au point du jour, les Français firent passer quatre-vingts nageurs déterminés, près du pont de Grembheim; ils tombèrent sur les piquets d'infanterie Autrichienne postés sur l'autre bord, les dissipèrent, et rétablirent promptement le pont de bois. Leurs troupes en firent aussitôt usage, et enveloppèrent rapidement deux bataillons Autrichiens et un bataillon Wurtembergeois : de ce côté, les Français poussèrent jusqu'à Donawerth.

Au-dessus de Grembheim, ils s'emparèrent aussi de Blindheim, et se portèrent sur Hoechstett, où ils rencontrent le corps commandé par M. de Sztarray lui-même.

Un gros de cavalerie Autrichienne chargea, mais sans effet. L'artillerie et les tirailleurs entretenaient un feu très-vif, lorsque les Français firent mine de vouloir percer entre Hoechstett et Schrezheim. Le Général Sztarray se replia aussitôt sur la chaussée, vers Dillingen; mais trois régimens de cavalerie Française, manœuvrant pour prendre son infanterie de revers, et menaçant de la couper de Gundelfingen et de Brentz, il se hâta de faire sa retraite par la plaine de Lavingen. Il trouva à Gundelfingen douze escadrons de cuirassiers, que le Général Kray lui avait envoyés. Ces cuirassiers chargèrent les Français; mais ils furent repoussés avec perte jusque derrière le petit Medlingen.

De nouvelles colonnes Françaises avaient passé le fleuve à Dillingen. Les Impériaux perdirent dans cette journée plusieurs milliers de prisonniers, dix pièces de canon et un gros convoi de vivres, qui tomba à Donawerth dans les mains de l'ennemi.

L'armée Française se trouvait donc à dos de l'armée Autrichienne. Aussi celle-ci abandonna-t-elle, dès le 20, son camp sous Ulm; le 21, elle se porta de Langenau et d'Albek, pendant toute la nuit, et par des chemins non frayés, sur Heidenheim. Après quelques heures de repos, elle marcha vers Neresheim,

et arriva enfin le 23, dans un épuisement total, au camp de Nordlingue.

Dans l'espoir de donner à ses troupes le tems de se refaire de tant de fatigues, le Général en chef les disposa en ordre de bataille, le 24, sur les hauteurs qui dominent Nordlingue : la première ligne n'était qu'à une portée de canon des avant-postes Français, et des défilés par lesquels l'ennemi aurait pu déboucher.

Le même jour, parvint à M. de Kray la nouvelle de la défaite et de la convention de Marengo ; il fit aussitôt proposer au Général Moreau de négocier avec lui un armistice de même nature.

Le Général Français s'y refusa, et fit marcher une partie de son aile gauche, qui débusqua les Autrichiens des postes de Trochtelfingen et Bopfingen, pendant que toute son armée se rapprochait de celle de M. de Kray. Ce Général se vit donc contraint à décamper, dans la nuit du 24 au 25, et à se porter par Wembdingen sur Monheim.

Cependant, Moreau avait détaché un corps considérable, qui avait ordre de se porter à marches forcées sur Munich, par Hoechstett, Augsbourg et Dachau : c'était un moyen de rendre plus difficiles encore les communications de son adversaire avec le Tirol. Le gros

de l'armée Française s'étendit, le 25, sur la rive droite de la Wernitz.

Le 26, au point du jour, le Général Kray quitta son camp de Monheim, et gagna Neubourg par Ranerzhofen, après une marche de dix heures. Dans cette position, il se trouva placé à cheval sur le Danube, et prévint l'ennemi dans ses projets.

Le 27 juin, une division de la droite des Français s'avança sur les routes de Rain et de Strass; une autre se dirigea de Pœtmes sur la partie de l'armée Impériale stationnée sur la rive droite du Danube. Le centre occupait Rain, et l'aile gauche, Donawerth.

Les avant-postes Autrichiens furent promptement rejetés sur l'armée : les Français gagnèrent Ober et Unterhausen, et même la hauteur près Neubourg, qui dominait la position des Impériaux.

Ce fut alors que les officiers les plus éclairés de l'armée Autrichienne s'attendirent tous à une action de haute importance. Ils prétendaient unanimement que le Général Moreau était situé de manière, à offrir les chances les plus favorables à son ennemi. Ils fesaient remarquer, qu'il était facile à la gauche des Autrichiens de reprendre les hauteurs de Neubourg : que celle des Français, à Donawerth, était éloignée du centre de deux lieues,

et séparée de lui par deux rivières ; que la droite, engagée avec l'armée Impériale, était à Rain, à quatre lieues du centre, et pour ainsi dire en l'air ; de plus, que le corps détaché sur l'Iser était à quinze lieues de distance, et sans nul appui.

Quoi qu'il en puisse être du plus ou moins de vérité de ces observations, le Général Kray fit avancer la droite de la première ligne et une partie du centre, contre l'ennemi. Après un combat excessivement opiniâtre de plusieurs heures, les Français se replièrent sur Unterhausen. La division qu'ils avaient portée sur Pœtmes, eut affaire à une nombreuse cavalerie, et n'eut pas plus de succès.

L'avantage qu'avait remporté l'armée Autrichienne, en ce jour, n'empêcha point que le lendemain elle se dirigea vers Ingolstadt, en marchant sur les deux rives du Danube.

Après y avoir jeté une garnison suffisante, elle alla camper, le 30 juin, à Siegenbourg, et arriva le 1er. juillet à Landshut : elle y passa l'Iser, et occupa la rive droite.

Les retraites continuelles à marches forcées, l'excessive chaleur et le manque de vivres, avaient épuisé le soldat Autrichien : l'armée s'affaiblissait journellement par la désertion, les maladies, et peut-être plus encore par le découragement qui y régnait. Le Général en

chef se détermina, en conséquence, à lui donner un jour de repos.

Cependant, la droite des Français s'avança sur Pœtmes et Schrobenhausen, le centre sur les hauteurs de Neubourg, la gauche dans les environs de Strass ; une division était restée sur le Schellenberg.

Le Général Decaen était entré, le 27, à Munich.

Le 1er. juillet, l'armée Française prit les positions de Adlschag, Nassenfels, Weihering, Popenhausen, Hohenwart et Woelznach sur l'Iser. Le 2, elle s'étendit le long de cette rivière, depuis Reichertshausen jusqu'à Vohbourg.

Les jours suivans, le Général Moreau fit divers mouvemens : le 7 juillet, il s'établit sur les deux rives de l'Iser, depuis Munich jusqu'à Landshut. Il prit poste sur le Danube à Neustadt, investit aussitôt Ingolstadt, et détacha une division de son aile droite, pour renforcer le corps stationné devant les défilés du Tirol.

Ulm était aussi totalement investie.

L'armée Impériale, continuant sa marche rétrograde, campa le 3 à Wartenberg, le 4 à Erding, le 5 à Hohenlinden, le 6 et le 7 à Haag : elle occupa, le 8, le camp d'Ampfing.

L'arrière-garde, sous les ordres de l'Archi-

duc Ferdinand, parut avoir été entièrement oubliée à Landshut : on ne peut trop s'étonner en voyant qu'elle était établie en avant du pont de cette ville. Aussi, lorsque les Français se portèrent le 7 sur cette position, et pénétrèrent dans Landshut, à la faveur d'un pont situé à quelque distance, et que l'on avait négligé d'occuper, l'arrière-garde Autrichienne, prise entre deux feux, perdit toute son artillerie, et fut contrainte, presqu'en totalité, à mettre bas les armes.

Cette action fut la dernière de la campagne d'été.

L'armée Française se porta, le 8 et le 9, sur Anzing et Hohenlinden, et quelques jours après fut publié l'armistice.

Campagne d'Hiver.

En conséquence de la convention conclue à Hohenlinden, les forteresses Allemandes demeurèrent bloquées, mais avec le droit de se ravitailler à termes fixes.

D'après la ligne de démarcation (1) qui fut tracée, il restait aux Autrichiens le haut Palatinat, se rejoignant aux frontières de Bohême, le cours de l'Inn et tout le Tirol; ce qui leur composait la ligne de défense la plus avantageuse.

Un coup-d'œil jeté sur la carte, montre que cette étendue offre l'aspect d'une courtine, flanquée de ses deux bastions. La courtine est formée par l'Inn, et les bastions représentés par les frontières du Haut-Palatinat et de la Bohême, d'une part; de l'autre par la ligne continue des défilés du Tirol. On peut même considérer les forteresses situées dans les pro-

(1) Cette ligne étant déjà décrite avec la plus grande précision dans l'ouvrage précédent, pag. 187, j'y renvoie le lecteur, afin d'éviter une répétition inutile.

(*Note du Traducteur*).

vinces antérieures de l'Empire, comme des ouvrages avancés : les principes et les moyens de défense se calculant, d'ailleurs, d'après le plus ou moins d'éloignement de Prague, Vienne et Inspruk, qui sont les points centraux des forces de la monarchie Autrichienne.

Après la conclusion de l'armistice, les Impériaux travaillèrent avec une nouvelle ardeur aux retranchemens de l'Inn, rivière déjà défendue naturellement par ses rives escarpées, son sol inégal et rocailleux, et sa rapidité. De Passau à Rosenhaim, vis-à-vis des endroits les plus favorables au passage, on construisit des batteries et des redans ; on acheva les têtes de pont commencées en avant de Wasserbourg, de Braunau et de Bergheim (entre Markel et Braunau). Cette dernière était située trop bas ; elle était commandée de tous les côtés, et ne couvrait le pont en aucune façon. La première était inexpugnable, il est vrai, mais elle n'avait qu'un débouché ; savoir, le grand chemin de Munich.

Il est surprenant que l'on ait négligé de fortifier, par de pareils ouvrages, l'espace compris entre Rosenhaim et Kuffstein, où, dans les guerres précédentes, avaient été effectués des passages de l'Inn.

Le cabinet de Vienne s'imagina, à cette époque, qu'il n'y avait point de moyens plus

efficaces pour rendre la confiance à l'armée, que d'en confier le commandement à un autre chef.

En conséquence, M. de Kray fut rappelé; un des frères de l'Empereur était destiné à le remplacer (1).

L'Archiduc Jean vint prendre le commandement de l'armée : le feldzeugmeister (général d'artillerie) Baron de Lauer, lui fut donné pour conseil. Le colonel Weyrotter, fut nommé

---

(1) M. de Kray fut immédiatement envoyé en exil dans ses terres, où le désespoir lui causa une maladie qui fit craindre pour ses jours. Ce Général a été en butte aux critiques les plus amères, et même aux imputations les plus injustes. On a su depuis, et l'on saura mieux encore un jour, qu'il n'eut presque jamais la liberté d'agir selon ses vues. M. de Lehrbach, envoyé par l'Empereur auprès de lui, contrariant ses idées, et lui intimant chaque jour l'ordre de ne point hasarder d'action décisive, doit être considéré comme le véritable Général en chef, dans cette fatale campagne. L'infortuné Baron de Kray avait trop bien pressenti toutes les préventions et la malveillance, dont il ne pouvait manquer d'être l'objet, en remplaçant l'Archiduc Charles. Il conjura l'Empereur, à plusieurs reprises, de révoquer sa nomination; mais enfin il fallut obéir.

L'Archiduc Charles, en rentrant au ministère, lui écrivit une lettre des plus flatteuses : le suffrage de ce Prince est une réponse victorieuse aux insinuations de l'envie. — Le Général Kray vient de mourir. (Janvier 1804.) (*Note communiquée au Traducteur*).

chef de son état-major : cet officier avait déjà donné des preuves d'un talent distingué.

L'armée, que j'ai évaluée à cent quarante mille hommes, lors du début de la campagne, en avait perdu environ vingt mille depuis cette époque; vingt autres mille avaient été laissés dans les places fortes, ce qui la réduisit à cent mille hommes. Mais un renfort de neuf mille Autrichiens et de cinq mille Bavarois, à la solde de l'Angleterre, la portait à cent quatorze mille combattans effectifs, quand, au commencement de septembre, les Français annoncèrent la reprise des hostilités.

Ils avaient rassemblé leur armée dans une position parfaitement adaptée au développement de leurs projets.

L'on trouve, entre les sources de l'Attel, de l'Ebrach, de l'Iser et de la Schwaben, une chaîne de montagnes, en grande partie couvertes de bois. Le terrain adjacent est en général marécageux et coupé. Les forêts les plus considérables, dans cette partie, sont celles d'Ebersberg et d'Anzing; elles occupent toute la contrée de Hohenlinden, et s'étendent jusqu'à Ebersberg et Steinring. C'est sur ce terrain, singulièrement convenable au génie et à la tactique de l'infanterie Française, qu'elle était disposée.

L'armée Impériale fut partagée en quatre

colonnes. Celle du centre devait attaquer les forêts d'Ebersberg et d'Anzing, par le grand chemin de Hohenlinden, et se réunissant ensuite à celle de droite, se porter sur Zorneding.

Celle-ci, avant d'opérer sa jonction, débouchait de Haag sur Schnaubingen, laissait Burgrein à gauche, forçait le poste d'Isen, et gagnait le chemin d'Erding à Hohenlinden, pour attaquer le flanc gauche des Français.

La colonne de gauche avait pour but de forcer le poste d'Ebersberg, en se dirigeant par Malskirchen, d'une part, et de l'autre par Masen et Graefing. Elle se réunissait également à l'armée, à Zorneding.

Une quatrième colonne, enfin, fut placée comme réserve, sur le grand chemin de Wasserbourg à Munich, à Tulling, en arrière de Steinring.

Le corps du Prince de Condé, réduit à une poignée d'hommes, fut posté sur la route d'Aibling à Zorneding.

On ne peut nier que ces dispositions, attribuées au chef de l'état-major, ne fussent excellentes en elles-mêmes.

Le 19 septembre fut employé en apprêts de tout genre, quoique l'ennemi fît peu de mouvemens, et semblât vouloir se tenir sur la défensive.

L'Empereur s'était rendu lui-même à l'armée ; il fit annoncer à l'ordre que tout accommodement devenant impraticable, il fallait rabattre les prétentions des Français par la force des armes ; qu'en conséquence, il entendait que ses troupes les attaquassent le lendemain 20, sur tous les points, Sa Majesté promettant d'être témoin oculaire, pour distinguer les efforts de chaque combattant.

En effet, le 19, au soir, les colonnes se rapprochèrent de leurs avant-postes, et l'action générale semblait inévitable pour le lendemain.

Il vint un contre-ordre pendant la nuit : l'armistice était prolongé de vingt-quatre heures.

Quelques heures avant qu'il expirât, l'armée apprit qu'une nouvelle suspension d'armes venait d'être conclue pour quarante-cinq jours : la cession des trois forteresses d'Ulm, Ingolstadt et Philipsbourg, en fesait la base.

Les Français se trouvaient ainsi considérablement renforcés par les trois corps de blocus, et leur ligne de subsistance acquérait une plus grande sûreté, tandis que les Impériaux perdaient presque tout moyen de se soutenir en avant des pays héréditaires.

Cette cession signée, Sa Majesté Impériale reprit la route de Vienne.

Cependant le terme, fixé par l'armistice de Hohenlinden, était expiré, et l'Empereur refusant encore d'acquiescer aux propositions du Gouvernement Français, le Général Moreau déclara que les hostilités recommenceraient le 28 novembre.

Il venait d'être arrêté, entre les Généraux Autrichiens, un plan qui avait pour but principal de forcer l'ennemi à évacuer toutes ses positions à Hohenlinden, sur l'Iser, l'Ammer, etc. On devait parvenir à ce grand résultat par des manœuvres habilement calculées, pour prendre toutes ces positions de revers; mais tout-à-coup on changea d'idées; on parut avoir adopté les moyens de force, et vouloir courir les risques d'une bataille.

En conséquence, l'armée de l'Archiduc Jean s'avança, le 28 novembre, dans la contrée de Eggenfelden, Neumarkt et Vielsbieburg.

L'avant-garde s'empara du poste de Landshut, et le Comte de Klenau passa le Danube avec huit mille hommes.

Le 30, l'armée fut portée sur l'Isen : elle occupait, à Ampfing, les deux bords de cette petite rivière.

Pendant ce tems, les avant-gardes Françaises, soutenues de la majeure partie de l'armée, s'étaient avancées sur l'Inn supérieure, jusqu'aux têtes de pont de Wasser-

bourg et de Kraybourg : elles s'étaient emparées des postes situés sur les hauteurs d'Aschau, Roemering, Haun, Rothenkirchen et Dorfen.

Le but du Général Moreau était de pénétrer les desseins des Autrichiens, et alors de passer l'Inn, ou, comme on le vit après, de tout disposer pour un engagement sérieux dans une seconde position, près de Hohenlinden.

On ignorait totalement au quartier-général de l'Archiduc, où était l'armée Française et ce qu'elle voulait faire : on se mit en mouvement le 1er. décembre, pour s'en éclaircir.

Les avant-gardes Françaises furent attaquées de front, dans les positions décrites ci-dessus, tandis que de fortes colonnes, suivant les vallées de l'Isen, les prenaient de revers : elles furent donc contraintes à se replier sur Haag.

Les deux partis s'étaient donc retrouvés. Le 2 décembre, le Général Moreau reprit sa première position de Hohenlinden, et re renforça d'une partie de son centre stationné près d'Ebersberg. Les deux divisions qui y restèrent, durent avoir reçu l'ordre de se porter de là sur Matenpoet, le 3 décembre, pour prendre en flanc les colonnes Autrichiennes qui voudraient avancer sur Hohenlinden,

pendant que l'aile droite Française, postée sur l'Inn supérieure, se porterait par sa gauche sur Ebersberg.

Le 2 même, au soir, les Autrichiens se dirigèrent sur les positions de Haag, et emportèrent les postes près d'Isen, afin d'être en mesure d'entreprendre, le lendemain, une attaque générale contre la ligne de l'ennemi.

Le plan consistait dans une attaque sur le front et sur le flanc gauche des Français, qui devait être entièrement enveloppé.

On avait formé trois divisions de l'armée Impériale, sous le commandement des Généraux Risch, Baillet et Kienmayer. Chacune de ces divisions consistait en quatre régimens d'infanterie et quatre de cavalerie; de plus, le corps de réserve de huit bataillons de grenadiers, un régiment d'infanterie, plusieurs régimens de cavalerie, et les troupes auxiliaires Bavaroises : enfin, les corps des Généraux Meczieri et Klenau.

Ces deux derniers, comme fesant l'extrémité de l'aile droite, devaient se porter, partie sur l'Ammer, partie le long de l'Iser, en la remontant, sur Munich.

Les divisions Kienmayer et Baillet avaient pour objet de s'avancer par Aerding, Dorfen et Isen, contre le flanc gauche des Français, qu'elles devaient envelopper et culbuter.

Le corps de réserve était destiné à marcher sur Hohenlinden par le grand chemin de Haag à Munich : la division Risch devait tendre au même but, en se dirigeant par Reit, Freimaring et Saint-Christophe.

Le 3 décembre, la pluie, les torrens avaient rendu les chemins presqu'impraticables ; les flocons de neige obscurcissaient l'air, on voyait à peine à cent pas devant soi. L'artillerie s'embourbait ; les hommes et les chevaux n'avançaient qu'en glissant. Ce fut dans cette situation que la bataille commença.

L'armée se porte obliquement sur sa gauche. Le Général Meczieri prend Freising. Les divisions Kienmayer et Baillet s'avancent avec difficulté par Isen et Aerding. La division Risch éprouve la même peine à traverser un terrain détrempé.

En même tems, le corps de réserve est mis en mouvement, et marchant sur le grand chemin, il dépasse bientôt les autres colonnes : son avant-garde s'engage avec le gros de l'armée Française, à Hohenlinden.

Cependant, les deux divisions Françaises, stationnées à Ebersberg, se portaient sur Matenpoet. La première de ces divisions, sous le Général Richepanse, erre long-tems à travers les tourbillons de neige : la queue de sa colonne, retardée par le mauvais tems et les

chemins sans fond, entame une action fort vive avec le corps du Général Risch ; la division du Général Decaen survient, et appuie celle de Richepanse. La tête, qui était en avant, parvient jusqu'à Matenpoet. Un homme timide se serait cru coupé et perdu. Richepanse pousse sans hésiter jusqu'au grand chemin, et tombe enfin, dans les bois situés entre Matenpoet et Hohenlinden, sur la queue du corps de reserve, qui ne s'attendait point à cette brusque attaque.

Une terreur panique s'empare des colonnes Autrichiennes ; le désordre s'y répand de toutes parts. Français et Autrichiens, confondus, se battent par pelotons séparés. Le chemin est couvert de cadavres et de canons renversés. Les valets d'artillerie coupent les traits des chevaux, et la déroute est complète.

Le Genéral Moreau, de sa position de Hohenlinden, s'aperçoit de ce qui se passe au-dessous de lui : il s'ébranle ; et tombant avec impétuosité sur les débris du corps de réserve, il achève de dissiper tout ce qui essayait de se rallier.

Les autres colonnes de l'armée Impériale se hâtent d'effectuer leur retraite ; elles se replient toutes sur Muhldorf. La nuit seule arrêta la poursuite des Français.

Le jour suivant leur permit de réunir les

trophées de leur victoire ; ils virent que plus de quatre-vingts pièces de canon étaient en leur pouvoir.

L'armée Autrichienne ne fut plus occupée que de tous les moyens de défendre l'Inn, derrière laquelle ses Généraux l'avaient disposée, à l'abri d'une longue ligne de retranchemens. Le cours de la rivière avait été divisé en trois parties ; de Passau à Braunau, de Braunau à Wasserbourg, et de Wasserbourg à Kufstein.

La division Risch marcha, les 7, 8, et 9 décembre, par Ampfing, Kraybourg et Wasserbourg, pour gagner les environs de Seebruk et de Rosenheim. Elle eut à fournir deux jours de marche forcée et excessivement pénible, de plus qu'elle n'aurait eu à faire, si, en quittant le champ de bataille, on l'eût fait défiler par la tête de pont de Wasserbourg.

Les autres divisions se rendirent également dans les positions qui leur étaient assignées, c'est-à-dire, la division Kienmayer occupa les têtes de pont de Kraybourg et Muhldorf, et fut chargée de la garnison de Braunau.

Le corps de réserve fut placé en avant de Hohenwart, sur la rive gauche de l'Alza ; il devait défendre la droite de l'Inn, entre Muhldorf et Braunau.

La division Baillet fut établie à Obingen,

entre Wasserbourg et Trossbourg, pour couvrir l'espace compris entre Muhldorf et Wasserbourg.

Le Prince de Condé, renforcé d'un régiment de cavalerie, fut chargé d'observer le cours de l'Inn, depuis Wasserbourg jusqu'à Kufstein.

L'armée Française s'était étendue dans toute la longueur de la rive gauche de l'Inn : elle n'avait rien négligé pour fixer l'attention des Autrichiens sur la partie inférieure de la rivière, pendant qu'elle fesait les apprêts d'un passage au-dessus de Rosenheim.

A dater du 6 décembre, le Général Moreau appuya constamment sur son aile droite, de sorte que la gauche observait toujours les têtes de pont de Braunau, Muhldorf, Kraybourg, Wasserbourg, etc.

Le centre et la droite étaient concentrés, le 8, sur le chemin de Rosenheim à Aibling.

Il ne se fesait plus, cependant, aucun mouvement dans l'armée Impériale.

Dans la nuit du 8 au 9, les Francais avaient rassemblé un corps de troupes au-dessus de Rosenheim, en face du village de Neubeuren. Au point du jour, ils passèrent l'Inn, sous la protection d'une forte batterie.

Ils replièrent, sans peine, tous les postes du Prince de Condé, et construisirent en trois heures un pont sur la rivière. Vers midi, ils

avaient déjà deux divisions sur la rive droite.

Une partie prit poste sur les hauteurs de Neubeuren ; une autre se dirigea vers l'extrémité orientale du lac de Chiem, sur la route de Seebruk ; la troisième, et plus forte, s'avança par Rohrdorf sur Stephanskirch et le chemin de Rosenheim.

Le Général Risch se vit contraint, par ce mouvement, à se replier derrière l'Alza, vers Seebruk.

Lorsque les Français se furent ainsi rendus maîtres de la plus importante et de la plus redoutable barrière de l'Autriche, l'armée Impériale fut mise en marche le 10 décembre.

La division Baillet évacua la tête de pont de Wasserbourg, et se retira sur Waging.

Celle du Général Risch fit sa retraite sur Trauenstein.

Le 12, toute l'armée fut disposée dans la ligne de défense tracée derrière la Salza. On espérait, en s'y maintenant, conserver, d'une part, ses communications avec l'Inn inférieure depuis la tête de pont de Burgheim jusqu'au confluent ; de l'autre, avec le Tirol.

Le poste de Burghausen fut garni de quelques bataillons ; un régiment d'infanterie et plusieurs escadrons occupèrent Laufen. Le corps d'armée principal était établi entre la Sala et la Salza.

Cette position était, pour ainsi dire, inexpugnable; elle consistait en grandes plaines, dont le front était couvert par les défilés de la Sala, et les flancs par la Salza et une chaîne de roches escarpées. Mais, à dos de cette position, et à une demi-portée de canon seulement, coulait la Salza; on n'avait sur cette rivière que deux ponts de bateaux et un de pierre, circonstance qui pouvait exposer aux plus graves inconvéniens.

De plus, cette position, susceptible d'être défendue par douze mille hommes, la plupart cavalerie, était encombrée de troupes : elles se montaient à plus de trente mille hommes d'infanterie, sans compter la cavalerie.

Les Français, de leur côté, serraient l'armée Autrichienne de très-près, dans sa retraite. Les deux divisions de leur aile droite s'avancèrent sur les chemins qui mènent à l'Alza, de droite et de gauche du lac de Chiem, et se dirigèrent ensuite sur la Sala par Trauenstein et Teissendorf.

Elles furent suivies par les deux divisions du centre, qui, néanmoins, pour forcer les Autrichiens à évacuer la tête de pont, se portèrent sur le grand chemin de Wasserbourg, et poursuivirent alors leur marche par Altenmark et Waging.

Deux divisions de la gauche passèrent en

même tems l'Inn à Wasserbourg, et vinrent se réunir à l'armée, sur le grand chemin dont il vient d'être fait mention.

La troisième division de cette aile passa la rivière à Muhldorf, prit le chemin d'Alt-Oetting, traversa l'Alza, et se porta sur la tête de pont de Burghausen.

Le 12 et le 13 décembre, le Général Moreau fit reconnaître les bords de la Sala et de la Salza. Il apprit que cette dernière rivière n'était point suffisamment gardée au-dessus de Laufen. Quelques soldats Français se jetèrent à la nage, et allèrent détacher des bateaux sur la rive opposée. En un instant, quatre à cinq cents hommes furent transportés sur le flanc de la position Autrichienne. Ils marchent rapidement sur trois bataillons qui défendaient le pont, les culbutent, et leur coupent la retraite sur Salzbourg.

Le Général Moreau fit immédiatement avancer toute son aile gauche et son centre sur Laufen, où ils passèrent la Salza. Deux divisions seulement s'étendirent sur la Sala, vis-à-vis les Autrichiens.

Ceux-ci semblaient ignorer les grands événemens qui venaient d'avoir lieu. Le 14 décembre, le jour commençait à peine à luire, quand les Français attaquèrent et replièrent les avant-postes de l'aile gauche. Deux divi-

sions étaient en pleine marche sur Salzbourg.

Le Prince de Lichtenstein reçut ordre, alors, de s'avancer avec la réserve, de passer la Salza, et de s'opposer à l'ennemi, qui arrivait par Laufen; mais il était trop faible pour tenir tête aux Français, qui étaient déjà, le même soir, à Bergheim, à une lieue et demie de Salzbourg. Tout ce que put faire le Prince de Lichtenstein, ce fut de couvrir le passage de l'armée sur les ponts de la Salza, dans la ville même. L'armée profita de la nuit pour gagner, sans obstacle, Neumarkt, où elle arriva le lendemain 15.

Ce jour, et la nuit suivante, le corps de réserve fut porté à Frankenmarkt avec deux divisions; et celle du centre resta à Steindorf, entre Neumarkt et Straswalchen, pour soutenir l'arrière-garde, postée à Neumarkt.

Cependant, l'armée Française s'était portée de Salzbourg sur le chemin de Burghausen, et se dirigeait par Mondsee, partie sur Gemunden, partie sur Neumarkt.

Le 17 décembre, l'armée Autrichienne fut conduite derrière Voeglabruk : la division Kienmayer, de l'aile droite, demeura à Frankenmarkt, comme soutien de l'arrière-garde, située à Unter-Muhlham. Cette arrière-garde fut attaquée et repliée le même jour.

Le 18, les ordres étaient donnés pour éta-

blir le corps de réserve avec la division de l'aile droite à Schwanstadt, et celle du centre sur la rive droite de la Traun. La division Risch, de l'aile gauche, devait poster toute sa cavalerie dans les plaines de Regau, et sur la rive droite de l'Atter; son infanterie dans les forêts, sur la rive gauche de ce ruisseau, et soutenir ainsi l'arrière-garde, postée entre Voegelmarkt et Frankenmarkt. Mais les Français tombèrent tout-à-coup sur cette arrière-garde, et la prirent presqu'en totalité. Le corps de soutien se retira confusément et par pelotons, et vint s'embarrasser dans la queue de l'armée, qui était encore occupée à défiler de son camp.

Les Français profitèrent de ce désordre, pour faire beaucoup de prisonniers et de butin; ils poursuivirent leurs avantages avec tant de rapidité, que l'armée fut obligée de gagner Lambach, et que la nouvelle arrière-garde, postée dans les défilés de l'Atter, à Schwanstadt, fut enfoncée, et presqu'entièrement faite prisonnière.

Pendant ce tems, le corps du Général Meczieri, qui avait été placé sur l'Inn inférieure, ainsi que la garnison de la tête de pont de Burghausen, était arrivé sur la route de Ried à Seeling.

L'aile droite des Français occupait les gorges

de Gemunden ; la gauche, ayant été retardée par le poste de Burghausen, ne fesait que d'arriver à Ried.

Le corps d'armée Français, qui devait observer le Général Klenau sur l'Altmuhl et le Danube, avait tenté des diversions en avant de Ratisbonne et vers Passau, pour le contraindre à renoncer à la jonction qu'il venait d'opérer avec le Général Simbschen, jonction qui avait rejeté le Général Augereau sur la Rednitz.

Le Comte de Klenau se vit, en effet, forcé de revenir sur la Regen, en la remontant, pour couvrir, en cas de besoin, les passages de la Bohême du côté de Passau.

Le 19 décembre, l'arrivée de l'Archiduc Charles fut annoncée à toute l'armée (1).

---

(1) Ce Prince, en fesant la revue de ces troupes qu'il avait autrefois conduites à la victoire, ne put voir, sans verser des larmes, l'état de délabrement et d'humiliation où elles étaient réduites.

Quelque chéri que fût l'Archiduc Charles de l'officier et du soldat, son arrivée au camp ne produisit pas sur les esprits tout l'effet qu'on s'en était promis. La nouvelle s'était répandue que ce Prince allait s'avancer à la tête des vingt-six bataillons formés dans la Bohême, la Silésie et la Moravie ; qu'il était suivi de cinq mille volontaires Viennois, et de seize mille hommes de l'insurrection Hongroise : il parut seul, et l'armée n'éprouva qu'une joie passagère.

(*Note communiquée au Traducteur*).

Le même jour, elle abandonna les deux rives de la Traun, prit sa direction sur le chemin de Steyer, et campa dans les bois de Wirth sur la Linde, à quatre lieues de Crems-munster. L'arrière-garde resta à Lambach, sur la rive gauche de la Traun.

Les Français s'étendirent sur cette rive jusqu'à Wels, culbutèrent l'arrière-garde sur le pont de Lambach, qu'elle n'eut point le tems de rompre, et s'emparèrent d'une grande quantité de charrois et de canons.

Le 20 décembre, ils reprirent vivement leur poursuite, replièrent l'arrière-garde que l'on avait laissée à Wirth, atteignirent l'armée qui défilait encore par la gorge de Crems-munster, et firent de nouveau une immense prise d'artillerie et de caissons.

Le 21, fut arrêtée une convention, en vertu de laquelle l'armée Impériale devait immédiatement passer l'Ens : l'armée Française était maîtresse de la suivre, mais sans combat.

L'Archiduc fit donc défiler ses troupes sur deux colonnes, qui se croisèrent ; l'avant-garde Française les suivait aussi près que possible. A six heures du soir, la convention expira : tout ce qui n'avait encore pu passer l'Ens, soldats, canons, bagages, tomba entre les mains de l'ennemi.

Le 22, l'arrière-garde resta sur la rive droite de l'Ens. L'armée gagna, sur deux colonnes qui se croisèrent encore, le grand chemin près Stremberg.

Les Français s'étendaient tout le long de la rive gauche de l'Ens. On s'estimait heureux, dans l'armée Impériale, d'avoir échappé à la poursuite de l'ennemi : on ne craignait plus de se voir couper la retraite par la grande route de Vienne.

Le 23, l'Archiduc gagna Amstetter, sur deux colonnes qui se croisèrent de nouveau; le 24, Hemelbach; le 25, Moelk : le 26, il vint camper derrière Saint-Poelten, l'arrière-garde toujours à une marche de l'armée. Les Français suivaient pied à pied, mais à peine se tirait-il quelques coups de fusil.

L'armée Autrichienne n'était plus qu'à onze lieues de Vienne, lorsque fut notifiée la signature de l'armistice et des préliminaires de paix. Cette nouvelle fut reçue avec transport.

L'Archiduc Charles avait rétabli dans l'armée quelqu'apparence d'ordre, mais il n'avait pu rendre la force à des soldats accablés par tant de maux et de privations.

L'armée Impériale, au moment où l'armistice fut publié, était répandue dans les bois de Saint-Poelten : elle offrait un spectacle déplorable. L'honneur du brave soldat Autri-

chien ne permet pas que l'on oublie tout ce qu'il endura sans murmurer. Pendant six semaines, il fut exposé sans tente, sans abri d'aucune espèce, à toutes les rigueurs de l'hiver : dans une retraite de vingt-trois jours consécutifs, on lui fit faire des marches forcées de douze et quinze heures par des chemins presqu'impraticables ; il était nu, privé de sommeil, et à peine nourri. Ses revers ne lui ont point fait perdre l'estime de l'Europe, et ses vainqueurs se sont plus à lui donner des témoignages de celle qu'il leur a inspirée.

FIN.

